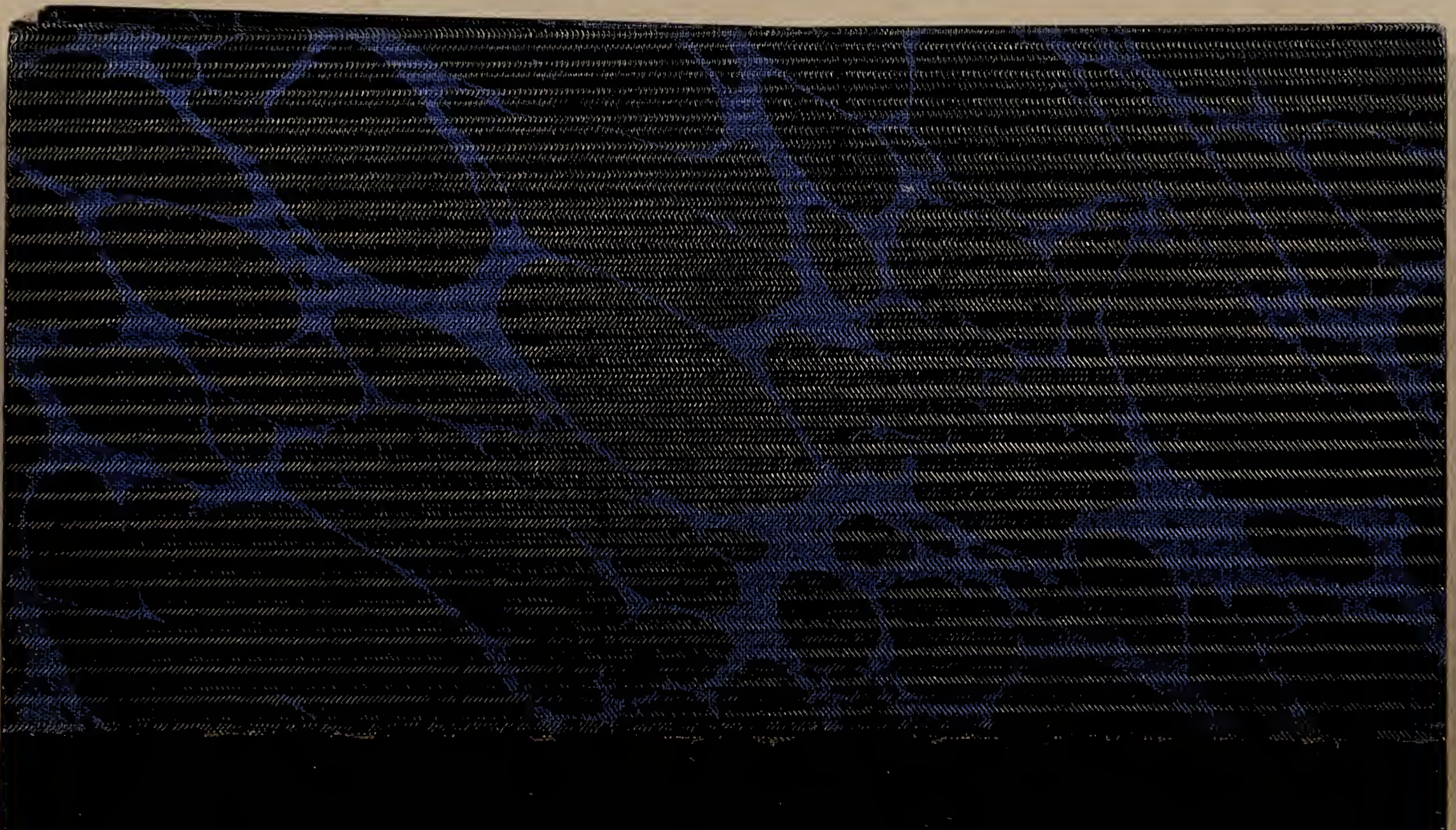


John Carter Brown.

DÉFENSE
DES
RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR LES
AMÉRICAINS,

PAR M. DE P***.

TOME TROISIEME.

A BERLIN.

M. DCC. LXXVII.

PRÉFACE.

SI l'on n'avoit pas attaqué les *Recherches Philoſophiques* devant une Compagnie auſſi illuſtre que l'Académie de Berlin, on auroit eu beaucoup de raiſons pour ne jamais répondre, quand même on ſe ſeroit imaginé qu'on gardoit le ſilence, parce qu'on y étoit réduit.

Aujourd'hui on répond, parce qu'on reſpecte infiniment l'Académie de Berlin : ſi elle n'a pas déſapprouvé le projet de refuter les *Recherches Philoſophiques*, j'eſpere qu'elle ne déſapprouvera pas non plus le pro-

jet de les juſtifier. Car enfin la défenſe eſt de droit naturel.

Le Public va être inſtruit : il pourra juger. (*).

(*) La critique que l'on ſe propoſe d'examiner, eſt intitulée : *Diſſertation ſur l'Amérique & les Américains, contre les Recherches Philoſophiques de M. de P., par Dom Pernety, Abbé de Burgel, des Académies Royales de Pruſſe & de Florence, & Bibliothécaire de Sa Majeſté le Roi de Pruſſe.* Elle contient, ſans compter la Préface, 116 pages.

DÉFENSE

DÉFENSE
DES
RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.

JOHN CARTER BROWN.

CHAPITRE PREMIER.

Observations préliminaires.

I.

LE Critique qui a attaqué les *Recherches Philosophiques* avec tant d'aigreur, ou si peu de modération, a bien plus pensé à déclamer contre l'Auteur, qu'à citer des preuves contre son ouvrage. Cette maniere de critiquer n'est point bonne, parce qu'elle n'est pas instructive.

Je citerai des preuves, & éviterai les déclamations : quand on discute un sujet si vaste & si important, il faut au moins être modéré, sans

quoi on ne diſcerne plus les choſes ; on accorde tout à l'imagination, & rien au jugement.

Que ſeroit-ce donc ſi l'on avoit autant d'animoſité à repouſſer les coups qu'on en a eu à les porter ? Alors on ne feroit que ſe donner inutilement en ſpectacle par de vaines querelles littéraires ; tandis qu'on peut recueillir tant de faits intéreſſants, bien plus propres à éclaircir la difficulté, que tant de mauvaiſes raiſons dites avec tant de dureté.

I I.

L'Auteur a travaillé pendant neuf ans à ſon livre : le Critique a fait en deux ou trois heures une Diſſertation contre ce livre, & il ne veut pas que le public juge du livre tel qu'il eſt, mais tel qu'il le dépeint dans ſa Diſſertation. Ce qui paroît un peu injuſte.

I I I.

On accuſe l'Auteur *d'avoir, par une noire envie, décrié les Américains, afin d'humilier l'eſpece humaine.* Enſuite on l'accuſe, à chaque page, *d'avoir trop loué les peuples de l'Europe.*

Ainſi les peuples de l'Europe ne ſont pas partie de l'eſpece humaine, ou il n'eſt pas vrai que l'Auteur ait voulu humilier l'eſpece humaine. Il a voulu démontrer l'avantage infini qu'a la vie ſociale ſur la vie ſauvage, l'avantage infini qu'ont les habitants de l'Europe ſur les indigenes du nouveau monde.

Les nations qui ont produit d'auſſi grands hommes que Newton, Locke, Leibnitz, Deſcartes, Bayle, Monteſquieu, S'graveſend, ne ſont pas ſeulement ſupérieures, mais infiniment ſupérieures aux barbares de l'Amérique, qui ne ſavent ni lire, ni écrire, ni compter au-delà de leurs doigts. Si l'Auteur eût oſé mettre la choſe en doute, jamais ſon ouvrage n'eût mérité de voir le jour.

I V.

Voici les termes du Critique.

Les Sauvages de l'Amérique ſont parvenus natu-

rellement à ce dégré de Philoſophie dont les Stoïciens ſe vantoient avec ſi peu de fondement (*).

Auſſi Marc-Aurele & Julien, qui étoient Stoïciens, n'étoient pas Philoſophes; & les Anthropophages du nouveau Monde ſont Philoſophes.

Je conçois que le Critique a pris l'inſenſibilité brutale des Sauvages, qui eſt un effet de leur tempérament & de leur ſtupidité, pour un effet de leurs principes. C'eſt tout confondre.

V.

Mais voyons donc après tout, s'il eſt vrai que M. de P. ait autant *décrié les Américains*, qu'on le dit.

Au commencement du ſeizieme ſiecle, comme l'obſerve M. de Bougainville, les Théologiens ſoutinrent, dans les écoles, que les Américains n'étoient pas des *hommes*, & qu'ils n'avoient point d'ame. L'atroce Sepulveda ſoutint qu'on pouvoit les maſſacrer, ſans commettre un péché véniel.

L'Auteur des *Recherches Philoſophiques* ne ceſſe de répéter qu'on a eu tort de refuſer aux Américains le titre d'hommes, & qu'on a eu encore plus grand tort de les maſſacrer. Il n'a donc pas autant décrié les Américains, que ces terribles Théologiens du ſeizieme ſiecle : il plaint le ſort des Indiens abrutis, il gémit, à chaque page, ſur leurs malheurs; il n'y a pas un mot, dans ſon livre, qui ne reſpire l'amour de l'humanité : il tâche même de pallier les crimes inouis dont on a accuſé les peuples de l'Amérique les moins barbares : il dit qu'on ne doit pas croire que les Mexicains immoloient vingt mille hommes tous les ans à une idole. Cependant qu'on liſe l'*Hiſtoire générale de l'Amérique*, publiée en 1768 & en 1769, par le P. Touron, & on y verra que ce religieux ne forme pas le moindre doute ſur ce nombre effroyable de

(1) Page 127.

victimes humaines, égorgées annuellement par les bourreaux du Mexique. Ainſi l'Auteur, loin d'avoir calomnié les Américains, comme le Critique le dit (*), a, au contraire, fait tous ſes efforts pour les juſtifier ſur bien des points : il tâche auſſi de démontrer que tous les Auteurs des relations, & tous les Hiſtoriens ont exagéré le nombre des peuples Anthropophages qu'on a trouvés au nouveau Monde. Enfin il a rendu la mémoire des déprédateurs Eſpagnols, plus odieuſe qu'aucun écrivain ne l'avoit fait avant lui : il n'appelle Pizarre qu'un voleur ; il n'appelle Cortez qu'un brigand : il aſſure que Vaſco Nunnez étoit un monſtre infâme, digne du dernier ſupplice. Il eſt vrai qu'il nomme Chriſtophe Colomb un grand homme, & il le méritoit ; la ſévérité qu'on lui a reprochée, il en avoit beſoin pour contenir les Eſpagnols ſes mortels ennemis, & qui ne pouvoient lui pardonner d'être Italien, & d'avoir découvert un nouveau Monde : plus il s'intéreſſoit à la conſervation des Américains, & plus on l'accuſoit de trahir Ferdinand & Iſabelle. Les Indiens pleurerent ſa mort : ils perdirent en lui un protecteur, & trouverent dans Ovando qui lui ſuccéda, le tyran le plus féroce & le plus dénaturé de tous les Caſtillans qui paſſerent de l'ancien Monde dans le nouveau.

L'Auteur devoit-il, après tout cela, s'attendre qu'un Critique viendroit l'accuſer d'avoir porté une noire envie aux Omaguas, aux Iroquois, & ſur-

---

(*) Pour prouver combien le Critique eſt modéré dans ſes termes & dans ſes imputations, il ſuffit de citer ici un paſſage de ſa Diſſertation. *Pag* 8.

» A ce portrait, où l'on croiroit aiſément que le peintre a trempé ſon pinceau dans l'humeur noire de la mélancolie, & délayé ſes couleurs dans le fiel de l'envie, dont tous les traits ſemblent avoir été placés & conduits, non par la philoſophie qu'il annonce avoir préſidé à ſon ouvrage, mais par un amour-propre offenſé, par un parti pris d'humilier la nature humaine.

tout aux Hurons ? On voit par là combien il eſt difficile, avec les meilleures intentions, de ſatisfaire tout le monde. Au reſte il me paroît peu probable que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* auroit envié le ſort des Hurons. Voilà tout ce qu'on peut répondre à de pareilles imputations.

J'entre maintenant en matiere.

CHAPITRE II.

De la dégénération des Européans établis en Amérique.

L'Auteur a non-ſeulement ſoutenu que les Américains étoient une race d'hommes dégénérés par l'inclémence du climat ; mais il a encore aſſuré que les Européans qui vont s'établir en Amérique, y dégénerent auſſi. On connoît les preuves inconteſtables qu'il a citées, & voici une nouvelle preuve, tirée d'un ouvrage qui étoit ſous preſſe, à Paris, tandis qu'on imprimoit les *Recherches Philoſophiques* à Berlin ; ſans que les Auteurs aient été en correſpondance les uns avec les autres.

» Dans l'Amérique ſeptentrionale, les Européans » dégénerent ſenſiblement, & leur conſtitution » s'altere à meſure que les générations ſe multi- » plient. On a remarqué, dans la derniere guerre, » que les hommes nés en Amérique, ne pouvoient » pas ſupporter auſſi long-temps que ceux qui » étoient venus d'Europe, les travaux des ſieges, » & la fatigue des voyages de mer : ils mouroient » en grand nombre. Il leur eſt pareillement im- » poſſible d'habiter un autre climat, ſans être » ſujets à quantité d'accidents qui les font pé- » rir (*) «.

Voilà donc cette dégénération progreſſive dans l'eſpece humaine, dont il eſt parlé dans les *Recherches Philoſophiques*. Comme c'eſt un fait

---

(*) *Hiſtoire Naturelle & Politique de la Penſilvanie*, page 237. Paris, 1768 Cet ouvrage n'eſt pas tiré des Mémoires de quelques Voyageurs inconnus, mais des Obſervations de deux célebres Naturaliſtes, MM. Bertrand & Calm.

très-important, très-ſingulier ; comme c'eſt un fait qui ſert de baſe à l'hypotheſe de l'Auteur, le Critique devoit s'attacher à démontrer qu'il eſt faux, ou il devoit, ſuivant l'équité, l'admettre comme vrai. Cependant il ne fait ni l'un ni l'autre. A l'entendre parler, il ſemble qu'il lui ſuffiſoit de prendre la plume pour compoſer une réfutation dans les formes ; mais qu'il me permette de lui faire obſerver qu'il a trop changé l'état de la queſtion, & trop peu approfondi les choſes, pour pouvoir les traiter avec quelque préciſion. Auſſi ne donne-t-il aucune obſervation ſur l'Hiſtoire Naturelle de l'homme ; il a mieux aimé employer la morale, des compilations extraites du compilateur Gueudeville, & enfin des raiſonnements à perte de vue.

Quand on attaque un livre écrit ſur une ſcience, il faut ſe ſervir d'arguments tirés de cette ſcience, & non d'une autre.

CHAPITRE III.

Continuation.

L'Auteur a dit que les Créoles, ou les Européans nés en Amérique, qui ont étudié dans les Univerſités de Mexico, de Lima, dans le College de Santa Fé, n'ont jamais écrit un bon livre.

Pour démontrer que cette aſſertion eſt fauſſe, il falloit abſolument citer un bon livre écrit par des Créoles; mais le Critique s'en eſt bien gardé: il n'a donc pas réfuté l'Auteur ſur l'article des Créoles, qui ſe reſſentiront encore long-temps de cet affoibliſſement qu'eſſuie la conſtitution de l'homme ſous le climat de l'Amérique. Je dirai, dans le Chapitre VII, que la précocité de l'eſprit ſemble être la vraie cauſe du peu de capacité qu'ils ont pour réuſſir dans les lettres, & cela eſt d'autant plus probable, que l'on a auſſi bien remarqué ce phénomene parmi les Créoles du Nord, que parmi ceux qui ſont nés dans les provinces méridionales.

Il eſt bien étonnant que les ſciences n'aient jamais pu fleurir dans toute une moitié du Monde, dans tout un hémiſphere de notre Globe. Les Américains, avant la decouverte de leur pays, étoient bien éloignés d'avoir fait fleurir les ſciences, dont ils ne connoiſſoient pas même les noms; & depuis la découverte elles n'ont encore fait aucun progrès ſenſible. On peut néanmoins aſſurer qu'elles commenceront à paroître plutôt dans l'Amérique ſeptentrionale, que dans les parties du Sud. Le contraire eſt préciſément arrivé dans notre continent, où le Nord a été civiliſé par les ſciences venues du Midi. La cauſe de ceci eſt que les Colonies Anglaiſes travaillent avec une ferveur

incroyable à défricher le terrain, à purifier l'air, à faire écouler les eaux marécageuſes ; tandis que les Eſpagnols & les Portugais, qui occupent les meilleures provinces méridionales, y ont contracté toute la pareſſe des indigenes. Il eſt bien vrai, comme je le ferai voir dans la ſuite, que les Colonies Anglaiſes avoient eſpéré de pouvoir, en moins de temps, changer beaucoup plus le climat du nouveau Monde ; mais il n'y a pas de doute qu'elles n'y parviennent avec le temps.

CHAPITRE IV.

Caracteres de l'abâtardiſſement des Indigenes de l'Amérique.

LEs premiers Eſpagnols qui allerent en Amérique, débarquerent, comme on ſait, dans l'Iſle de S. Domingue, qui ſe nommoit alors Hayti : ils furent bien ſurpris d'y trouver des hommes *dont l'indolence & la pareſſe formoient le caractere dominant, qui étoient ſimples & ſans ambition, qui ne s'occupoient pas du lendemain: après avoir mangé & danſé une partie du jour, ils paſſoient le reſte du temps à dormir : le plus grand nombre n'avoit ni eſprit ni mémoire. Ils étoient preſque nuds, & s'enivroient ſouvent de Tabac* (*).

L'étonnement augmenta, lorſqu'en pénétrant plus avant dans le nouveau Monde, on vit que tous les Américains étoient imberbes, que tout leur corps étoit dépilé comme celui des Eunuques, qu'ils paroiſſoient preſqu'inſenſibles en amour, qu'ils avoient du lait, ou une eſpece de ſubſtance laiteuſe dans leurs mammelles, qu'ils ne pouvoient ni ſoulever, ni porter des fardeaux. La ſurpriſe augmenta encore, lorſqu'on s'apperçut malheureuſement que les hommes & les femmes y étoient atteints du mal vénérien. On avoit vu, on avoit oui parler des pays ſauvages ; mais on n'avoit jamais rien vu d'auſſi ſauvage que l'état où on dé-

(*) Tel eſt le portrait que le Pere Touron donne de ces Indiens, dans ſon *Hiſtoire générale de l'Amérique*, qui vient de paroître; & il n'a rien dit qui n'ait été puiſé dans Oviedo, dans Pierre d'Angleria & dans Charlevoix Le Critique le fâchera ſans doute contre le Pere Touron, parce qu'il refuſe l'eſprit & la mémoire à ces Indiens, ainſi que l'a fait M. de P.

couvrit l'Amérique. Les habitans y étoient non-ſeulement pareſſeux, mais ſi ennemis du travail, que la diſette même n'avoit pu les forcer à devenir cultivateurs dans les cantons les plus ſtériles.

Ils voyageoient plutôt qu'ils n'habitoient dans leur pays; tant ils s'intéreſſoient peu à l'amélioration & au défrichement de cette terre abandonnée à elle-même, où l'on les voyoit errer, attendant tout de la Nature, & rien de leur travail, & rien encore de leur induſtrie. Auſſi le gibier, dit M. de Buffon, étoit-il infiniment plus répandu dans tout le Nord du nouveau Monde, que les hommes.

Cette dépopulation & ces ſymptômes dont je viens de parler, prouvent de la maniere la plus ſenſible que l'eſpece humaine y avoit eſſuyé une altération dans ſes facultés phyſiques & morales. Il étoit du devoir du Critique de démontrer que ces ſymptômes indiqués par l'Auteur, n'ont jamais exiſté: mais il s'en faut de beaucoup qu'il n'ait entrepris cette démonſtration. Jamais écrivain n'a examiné plus ſuperficiellement que lui, les qualités corporelles & intellectuelles des Indiens occidentaux.

On a obſervé qne parmi toutes les peuplades qui s'étendent dans une longueur de plus de treize cents lieues, depuis le détroit de Bahama juſqu'au détroit de Davis, on ne rencontre pas un homme qui ait de la barbe. Si c'étoit un effet du froid, de l'âpreté du climat, il faudroit trouver au moins des hommes barbus dans les provinces les plus tempérées de la Zone Torride; mais les Péruviens qui habitent ſous la ligne, ſont tous auſſi naturellement imberbes (*). Ce caractere ſingulier ſervit d'argument à ces Théologiens, qui ſoutinrent que les Américains n'étoient pas des *Hommes*. Ils n'ont pas, diſoit-on, le ſigne de la virilité que

(*) *Dom Juan, Voyage au Péron*, Tome II, p. 235.

la Nature a donné à tous les peuples du monde, hormis à eux ſeuls.

Il faut convenir que c'eſt là un phénomene extraordinaire, ſoit que la cauſe en exiſte dans le climat, comme quelques-uns l'ont prétendu ; ſoit qu'elle réſide dans le ſang même de cette race pufillanime, ce qui eſt bien plus probable.

Quand ces Américains virent pour la premiere fois des Eſpagnols à longue barbe, ils perdirent dès-lors le courage : *car comment pourrions-nous réſiſter*, s'écrierent-ils, *à des hommes qui ont des cheveux dans le viſage, & qui ſont ſi robuſtes qu'ils ſoulevent des fardeaux que nous ne ſaurions ſeulement remuer ?* Les Péruviens parurent les moins épouvantés à la vue des Eſpagnols : ils crurent même qu'ils étoient lâches & efféminés ; mais ils ſe détromperent bientôt.

Il faut obſerver que les Sauvages en général ſont, indépendamment de l'altération de leur tempéramment, moins forts que les peuples civiliſés, parce que ces Sauvages ne travaillent jamais ; & on ſait combien le travail fortifie les nerfs : je crois auſſi que la nourriture y influe beaucoup.

CHAPITRE V.

De la tiédeur en amour des Américains.

JE ferai voir dans un autre Chapitre, que le Critique n'a pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué; mais ce qu'il y a de bien pis, c'eſt que quand l'Auteur cite des faits, le Critique les altere & en déduit des conſéquences qu'on n'en ſauroit déduire. Par là il eſt arrivé qu'il parle ſouvent du moral, lorſqu'il eſt queſtion de phyſique.

L'inſenſibilité des Américains en amour, eſt un fait très-ſurprenant, & dans lequel l'Auteur a trouvé, comme je viens de le dire, une nouvelle preuve pour démontrer l'affoibliſſement de la complexion de cette eſpece d'hommes dégradés.

Le Critique, en admettant préciſément le même fait, raiſonne ainſi.

» On ne voit jamais parmi les Américains cette » fureur aveugle que nous appellons amour. Leur » amitié, leur tendreſſe, quoique vive & animée, » ne les entraîne jamais dans ces emportements, » & ne les porte pas à ces excès que l'amour inſ- » pire à ceux qui en ſont poſſédés. Jamais femmes » ni filles n'ont occaſionné des déſordres chez eux. » Les femmes ſont ſages & les maris auſſi, non par » indifférence, mais par l'idée de la liberté qu'ils » conſervent de dénouer, quand ils veulent, le » lien du mariage (*) «. Avant que de raiſonner ainſi ſur les effets, il falloit beaucoup mieux approfondir les cauſes.

Pourquoi l'amour, la plus violente des paſſions,

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique, &c.* pag 72.

la premiere paſſion des êtres animés, avoit-il beaucoup moins de pouvoir ſur le cœur des Américains, que ſur celui des autres hommes ? Voilà la difficulté. Or l'Auteur l'a expliquée.

1. Parce que la vie ſauvage ralentit cette paſſion plus ou moins, ſuivant le climat, comme Hippocrate l'avoit déja obſervé de ſon temps, lorſqu'il nous a tracé cette admirable peinture des mœurs des Scythes, qu'on ne ſauroit voir ſans étonnement.

2. Parce que les Américains étoient des hommes affoiblis, énervés, & par conſéquent bien moins ſenſibles que les autres individus de notre eſpece que l'amour peut tranſporter hors d'eux-mêmes, qu'il peut conduire aux plus grandes actions, aux plus grands plaiſirs imaginables, aux plus grands maux imaginables.

L'indolence, la tranquillité des Américains, ſont des phénomenes qui dérogent à la loi générale & à l'ordre naturel ; mais peut-on en découvrir les cauſes ailleurs que là où l'Auteur les a découvertes ? Voilà ce que je demande à tout homme éclairé.

Dire que les Américains ne ſont jamais tranſportés d'amour, *parce qu'ils ſavent, en ſe mariant, qu'ils conſervent la liberté de dénouer le lien du mariage* ; c'eſt dire une choſe étrange, & c'eſt néanmoins ce que le Critique a dit. On voit bien qu'il a parlé du moral, lorſqu'il s'agiſſoit du phyſique, & qu'il a tellement obſcurci les notions les plus claires, qu'on ne ſauroit ſe perſuader qu'il ait connu le ſujet ſur lequel il a écrit.

L'Auteur a parlé de cet amour qui précede le mariage : il a parlé de cet amour purement phyſique, qui ne tient abſolument à aucune inſtitution ſociale, & qui n'en connoît aucune. Dans les pays de notre continent, où la répudiation eſt établie, les hommes ſont auſſi ſenſibles à l'amour, & peut-être davantage, que dans les pays de notre continent, où le mariage eſt indiſſoluble.

Tout cela ne devroit pas être ainſi, ſuivant le Critique, qui ne s'eſt pas apperçu qu'il alléguoit non-ſeulement une cauſe fauſſe, mais une cauſe abſurde.

Quand on aime éperdument, on ne lit pas les Juriſconſultes comme Charondas, ni les Caſuiſtes comme Sanchez, pour ſavoir ce qu'ils ont dit pour ou contre la diſſolution du mariage; mais on aime éperdument. *Quis enim modus adſit amori?*

Les loix ſont des inſtitutions humaines : ce ſont les préjugés des peuples, ou ceux des légiſlateurs; mais l'empire de la beauté & cet invincible penchant qui réunit les ſexes, eſt une inſtitution de la Nature par où la ſociété commence : ce grand principe de la ſociabilité ayant manqué, ou s'étant affoibli dans l'ame des Sauvages, ils n'en ſont tombés que plus avant dans l'abrutiſſement & dans un déſordre qui comprend en lui tous les déſordres poſſibles. Chez eux la condition des femmes eſt ſi malheureuſe, qu'on ne peut y penſer ſans s'attendrir; ils les maltraitent, les outragent, les accablent de tout le fardeau d'une famille errante de forêts en forêts : ils les mépriſent & les abandonnent très-ſouvent lorſqu'elles ſont enceintes. Le Critique ne trouve aucun inconvénient dans cet affreux mépris où le ſexe eſt tombé parmi ces barbares. Comment n'a-t-il pas vu que l'amour eût réparé tous ces maux, & que le déſordre eſt toujours là où l'amour n'eſt point?

Il n'eſt pas étonnant que de tels hommes ne connoiſſent d'autres mariages que des aſſociations fortuites, auſſi faciles à rompre qu'à contracter; & par un autre malheur, la Nature n'a point donné aux femmes Américaines les charmes de la beauté; elles ſont tellement diſgraciées de ce côté-là, elles reſſemblent ſi fort aux hommes, que, ſans de certaines marques, on a d'abord de la peine à les diſtinguer par leur phyſionomie. On a obſervé, que plus un peuple eſt ſauvage, plus

les femmes y reſſemblent aux hommes, & ſurtout en Amérique où ces hommes ſont imberbes. Parmi les Dellawares, dit Mittelberger, il eſt difficile de diſtinguer les ſexes au viſage. Il n'y a donc pas là de beau ſexe.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

De la dépopulation du nouveau Monde.

» EN général, l'Amérique n'a jamais pu être » auſſi peuplée que l'Europe & l'Aſie : elle eſt cou- » verte de marécages immenſes qui rendent l'air » très-mal ſain ; la terre y produit un nombre » prodigieux de poiſons : les fleches trempées dans » le ſuc de ces herbes venimeuſes, ſont des plaies » toujours mortelles. La Nature enfin avoit don- » né aux Américains beaucoup moins d'induſtrie » qu'aux hommes de l'ancien Monde. Toutes ces » cauſes enſemble ont pu nuire beaucoup à la po- » pulation (*).

Ce paſſage de M. de Voltaire contient bien des choſes en peu de mots : mais il ne contient pas une ſeule propoſition qui n'ait été formellement contredite par Dom Pernety ; & cependant Dom Pernety n'a pas démontré qu'une ſeule de ces propoſitions ſoit fauſſe. En effet, comment eût-il pu nier qu'il n'y ait en Amérique d'immenſes marécages, d'où il ſort néceſſairement des brouillards qui y rendent l'atmoſphere plus humide que dans les autres contrées du monde ? Comment eût-il pu nier qu'il ne naiſſe en Amérique un nombre prodigieux de végétaux & de ſerpents venimeux, puiſque ces plantes & ces reptiles ſont connus & décrits par les Naturaliſtes ?

M. de Buffon rapporte que la dépopulation du nouveau Monde, étoit encore plus grande qu'on ne l'a cru : il aſſure que M. Fabri a parcouru, dans le Nord de l'Amérique, de très-vaſ-

(*) *Philoſophie de l'Hiſtoire*, pag. 45.

tes terrains, & que, quand il s'éloignoit des rivieres, il lui arrivoit souvent de marcher plusieurs jours sans voir ni des habitations humaines, ni aucune trace, ni aucun indice qu'il y en ait jamais eu.

Ces considérations ont porté M. de Buffon à penser que les hommes ne s'étoient répandus dans cette partie du nouveau continent que depuis peu. Ce sentiment n'a point été adopté par l'Auteur des *Recherches Philosophiques*, qui s'est fondé sur la différence essentielle qu'on observe entre les langues Américaines & les langues Tartares : cependant si les hommes s'étoient introduits récemment dans ces contrées, ce ne pourroit avoir été que par le Kamschatka, & alors on n'auroit pas trouvé, parmi tous les peuples Américains la tradition constante de leur retraite sur les montagnes, pendant que les plaines & les vallées étoient inondées. On conçoit, pour peu qu'on y réfléchisse, qu'une telle tradition prouve absolument que les Américains avoient habité ce pays depuis une infinité de siecles.

Lorsque M. Bertrand montra à quelques Sauvages du Nord, des productions marines, & des coquillages fossiles, tirés des *Montagnes bleues* qui se prolongent depuis le Canada jusqu'à la Caroline : ces Sauvages lui dirent que rien n'étoit moins étonnant, que de trouver des coquillages autour des *Montagnes bleues*, puisqu'ils savoient par l'ancienne parole (*), que la mer les avoit environnées. Or, si ces peuples étoient venus d'ailleurs, ils n'auroient jamais pu donner de tels éclaircissements sur les revolutions arrivées chez eux, dans des temps qui ne peuvent être que très-reculés, mais qui sont néanmoins de beaucoup postérieurs à l'époque du dernier déluge survenu dans notre continent. C'est à cette inondation que

(*) Ils appellent ainsi la tradition.

le nouveau Monde a éprouvé plus tard que l'ancien, que l'Auteur a rapporté comme à une ſource commune, & la dépopulation de l'Amérique, & l'état horrible où on l'a trouvé, & l'affoibliſſement des nations qui y habitoient. Le Critique, qui n'a pas diſcuté les choſes, ſe contente d'accuſer l'Auteur d'avoir ſoutenu que la matiere ne s'eſt organiſée que depuis peu dans l'hémiſphere oppoſé au nôtre. Je démontrerai juſqu'à l'évidence, que les *Recherches Philoſophiques* ont été entrepriſes dans la vue de détruire ce ſyſtême de l'organiſation récente, & cependant le Critique impute à l'Auteur cette même hypotheſe qu'il a combattue de toutes ſes forces. Je ſouhaiterois qu'il eût mieux compris l'ouvrage qu'il a attaqué.

On a fait obſerver que c'eſt le deſtin des peuples ſauvages de s'éteindre, lorſque des nations policées viennent s'établir parmi eux : cela eſt très-vrai par rapport au Nord de l'Amérique : beaucoup de perſonnes aſſurent que, ſi les Anglais continuent à y étendre leurs établiſſements, on n'y verra plus de Sauvages. Car au lieu de ſe mettre à cultiver la terre, ils reculent devant les habitations des Européans, s'enfoncent de plus en plus dans les bois, & ſe replient ou vers les Aſſenipoils, ou vers la Baie de Hudſon : comme ils ne peuvent ſe rapprocher de la ſorte ſans ſe nuire les uns aux autres, ils dépériſſent, & dépériront de plus en plus, s'ils ne deviennent cultivateurs ; ce qu'on n'oſeroit pas même eſpérer. Les cinq nations confédérées du Canada, les Mohawhs, les Senekas, les Oneydœs, les Onondagas & les Cayugas, qui faiſoient la principale, ou, pour mieux dire, l'unique force de l'Amérique ſeptentrionale, en 1530, temps auquel elles mettoient quinze mille hommes ſur pied, ne ſauroient aujourd'hui raſſembler trois mille guerriers, dans un pays plus grand que l'Allemagne. Les Français les ont ſouvent été chercher dans leurs retraites, & les ont détruites autant qu'ils ont pu.

Ces Sauvages avoient jadis la mauvaiſe coutume de déclarer la guerre, lorſqu'ils étoient enivrés d'eau-de-vie ou de rhum, qui leur donnoit tant de courage, qu'ils juroient ſolemnellement d'exterminer juſqu'au dernier des Européans, mais comme cette bravoure artificielle ne ſe ſoutenoit pas, ils perdoient du monde dans toutes les expéditions qu'ils entreprenoient. Enfin à force de s'enivrer de rhum & de déclarer la guerre, ils ſont réduits à rien. Ils ont eu auſſi la ſimplicité de vendre leur pays : plus je réfléchis à ces ventes, & plus elles me paroiſſent nulles; car, comme je le dirai dans un autre ouvrage, le Sauvage eſt mineur reſpectivement à l'homme policé; & quand il vend ſa patrie, il ne connoît ni la valeur de ce qu'il reçoit, ni la valeur de ce qu'il donne : auſſi les Dellawares & tous ceux qui, comme eux, ont vendu de vaſtes terrains, s'en ſont-ils repentis quelquefois le jour même, quelquefois un mois après le contrat.

CHAPITRE VII.

De la facilité à enfanter en Amérique ; du terme de la vie parmi les Américains & les Créoles ; & du petit nombre d'hommes contrefaits qu'on rencontre chez les Sauvages.

EN Europe & dans pluſieurs endroits de l'Aſie, comme dans la Géorgie, la Mingrelie & la Circaſſie, où le ſang eſt très-beau & l'eſpece humaine perfectionnée, les femmes accouchent avec douleur. En Amérique, où le ſang n'eſt pas beau, & l'eſpece énervée, les femmes enfantent ſans douleur & avec une facilité étonnante (*).

En prenant les pays de l'Europe l'un portant l'autre, on trouve que ſur cent femmes en couches, il en meurt plus qu'une ; & en Amérique ſur mille femmes en couches, il en meurt à peu près une. Cependant notre ancien continent eſt fort peuplé, & le nouveau continent eſt un déſert relativement à ſon étendue : ainſi cette grande facilité que les femmes y ont à enfanter, eſt accompagnée d'une grande infécondité. C'eſt donc là un dérangement dans la conſtitution du ſexe : car il y a des cantons aux Indes orientales, & ſur-tout dans les provinces les plus méridionales de la Chine, où les femmes ſe délivrent de leur fruit avec autant de facilité que les Américaines : mais loin d'être ſtériles comme elles, leur fécondité ſurpaſſe celle des Européanes.

Ainſi l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* n'a pris la facilité à enfanter pour un caractere

---

(*) Voyez les *Recherches Philoſophiques*, t. I. p. 44.

d'affoibliſſement, qu'en tant qu'elle eſt accompagnée de cette ſtérilité qu'on remarque parmi les femmes du nouveau Monde, qui ceſſent ordinairement d'avoir des enfants à 36 ans.

On ne peut attribuer la dépopulation de l'Amérique aux maſſacres des Eſpagnols, puiſqu'il a paſſé dans les Indes occidentales plus d'Européans qu'on n'y a détruit d'indigenes ; & ſi l'on comptoit les Negres, on trouveroit que le nouveau continent a plus reçu d'hommes de l'ancien Monde, qu'il n'en exiſtoit au moment de la découverte.

Le Critique dit juſqu'à deux fois, que les *Américains vivent des ſiecles* (*). A cela je réponds que de telles exagérations peuvent être bonnes dans une Diſſertation où l'on n'examine pas les choſes ; mais qu'elles ne ſauroient trouver place dans un livre où l'on s'attache à examiner les choſes.

Comme les Sauvages ne ſavent pas compter, & qu'ils n'ont ni calendriers, ni époques, ils ignorent l'année de leur naiſſance, & il eſt très-difficile de connoître au juſte leur âge. Chez quelques peuplades on met tous les ans une noix, ou un caillou dans un panier : c'eſt là le dépôt de leurs archives & de leurs annales, qu'on ne conſerve qu'auſſi long-temps que le village reſte dans un même lieu ; car quand la peuplade change de demeure, on fait un autre panier, & on commence de nouveau à y jetter des cailloux ; mais chaque individu n'en ignore pas moins le nombre d'années qu'il a vécu, & en effet cette connoiſſance intéreſſe très-peu les Sauvages. Ils vivent, en général, auſſi long-temps que les autres hommes : le mal vénérien n'eſt qu'une affection de leur tempérament, qui ne les tue pas plus que la lepre ne tuoit les lepreux, leſquels parvenoient

---

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique*, pag. 30 & 46.

ſouvent à 80 ans, & pouſſoient quelquefois leur carriere au-delà de ce terme.

Quant à la durée de la vie parmi les Créoles, elle paroît être plus courte qu'en Europe : car comme leur raiſon ſe développe plutôt, c'eſt une preuve qu'ils parviennent en moins de temps à la puberté ; de ſorte qu'ils perdent d'un côté ce qu'ils gagnent de l'autre.

C'eſt d'après les propres expreſſions de Dom Juan, qu'il eſt dit dans les *Recherches Philoſophiques*, que les Créoles de l'Amérique méridionale acquierent la maturité de ce qu'on peut appeller parmi eux l'eſprit, avant que les enfants de l'Europe y atteignent ; mais cette faculté s'éteint d'autant plus promptement, qu'elle ſe manifeſte plus promptement. Et voilà pourquoi on dit d'eux, qu'ils ſont déja aveugles, lorſque les autres hommes commencent à voir. Or cette obſervation de Dom Juan ſur les Créoles du Sud de l'Amérique, eſt exactement conforme à l'obſervation qu'on a faite ſur les Créoles du Nord de l'Amérique ; ce qui eſt ſans doute très-étonnant.

» Nous ne devons pas omettre une remarque » ſingulere qu'on fait au ſujet des habitants de la » Penſilvanie. Il ſemble que la Nature agiſſe plus » rapidement dans ces contrées qu'en Europe, » car l'on voit la raiſon devancer la maturité de » l'âge. Il n'eſt pas rare de trouver des petits gar- » çons en état de répondre à des queſtions fort » au-deſſus de leur âge, avec autant de juſteſſe & » de bons ſens, que s'ils étoient déja des hommes. » Il eſt vrai qu'ils ne parviennent pas à la même » vieilleſſe que les Européens. Il eſt ſans exemple » qu'un habitant né dans ces climats, ait atteint » quatre vingt ou quatre-vingt-dix ans. On ne » parle ici que des hommes d'origine Européane ; » car pour les Sauvages, qui ſont les anciens ha- » bitant du pays, on voit encore des vieillards » parmi eux ; mais ils ſont en bien plus petit nom-

» bre qu'anciennement «. *Hiſtoire Naturelle de la Penſilvanie*, page 236.

Cette précocité de la raiſon dans les Créoles de l'Amérique, explique naturellement pourquoi ils ne ſauroient réuſſir dans les ſciences : leur entendement baiſſe à meſure qu'il avance : ils ont trop d'eſprit dans cet âge où les autres enfants apprennent à lire, & ils n'ont déjà plus d'eſprit dans cet âge où les autres hommes étudient ce qu'on leur a enſeigné dans leur jeuneſſe. Tout cela eſt un effet néceſſaire de la dégénération que l'eſpece humaine éprouve chez eux.

L'Auteur a expliqué pourquoi on ne rencontre point parmi les peuples véritablement ſauvages, des aveugles, des muets, des boiteux, & enfin des hommes contrefaits (*), puiſqu'on y détruit les enfants qui naiſſent avec des défauts ſemblables. A Lacédémone, on ne voyoit jamais de boſſus, ni des perſonnes auxquelles il manquoit naturellement quelque membre. Cela n'eſt pas ſurprenant, puiſqu'on y jettoit les enfants nés avec de telles difformités dans cette voirie qu'on oſoit nommer le *Lieu du dépôt*, au pied du mont Taygete.

Il eſt vrai qu'il naît moins d'enfants difformes parmi les Sauvages, que chez les peuples policés ; mais la raiſon n'en eſt pas dans la vigueur de la complexion de ces Sauvages, qui d'abord ſont moins ardents dans l'amour, & qui, vivant dans un état où le travail leur eſt inconnu, ne diſloquent pas leurs membres en ſoulevant des fardeaux, en conduiſant des machines, en élevant des édifices ; enfin comme ils n'ont pas des arts, ils n'ont pas auſſi les maladies des artiſans. Les grandes courſes que les femmes enceintes y entreprennent

---

(*) A l'article des *Hermaphrodites*, & de la *Circonciſion*.

nent à la ſuite des chaſſeurs, les font quelquefois avorter ; mais il eſt rare que la violence du mouvement eſtropie l'embrion : nous obſervons exactement la même choſe parmi les femelles de certains animaux ſauvages, & même de certains animaux domeſtiques, comme les chiens, dont on fait chaſſer les femelles pleines, ſans qu'il en réſulte aucun accident ſenſible par rapport aux petits dont elles ſe délivrent, tandis que les vaches qui ſe meuvent ſi lentement, produiſent fort ſouvent des veaux monſtrueux ou difformes ; & cela eſt très-rare parmi les chiens (*).

Dès que les Péruviens ſont devenus ſujets de l'Eſpagne, on a été étonné de voir naître parmi eux plus d'individus eſtropiés qu'on n'en rencontre en Europe : cela eſt occaſionné d'un côté par les travaux auxquels on les ſoumet, & de l'autre parce qu'on ne leur permet plus de maſſacrer les enfants qui en venant au monde ont quelque membre de trop, ou de moins, ou la colonne vertébrale courbée.

Quant aux aveugles, il ne ſauroit s'en trouver chez les peuples purement chaſſeurs & pêcheurs, où perſonne n'aide perſonne, & où l'on maſſacre même les vieillards qui manquent de force pour ſe nourrir eux-mêmes. Là, dis-je, les aveugles meurent de faim, ou bien on les tue : car

---

(*) Il ſe peut bien que dans les quadrupedes le fœtus ne ſouffre pas tant par le mouvement de la mere que dans l'eſpece humaine : auſſi faut-il convenir que les femmes ſauvages, dans les derniers mois de leur groſſeſſe, ne peuvent ſuivre les chaſſeurs, & reſtent alors dans les cabanes, ou au fond des bois. J'ai lu, dans une relation, que parmi les Tapuias, elles ne nouent pas le cordon ombilical à leurs enfants ; ce qui m'a beaucoup étonné Les voyageurs pourroient nous apprendre encore bien des choſes curieuſes ſur les mœurs des Sauvages : ſi l'on ne noue pas le cordon à leurs enfants, il faut qu'ils ſe ſervent d'un ligament ou de quelque autre pratique ſemblable.

pour chaſſer & pour pêcher, il faut l'uſage des yeux. Parmi les peuples bergers, tels que les Lapons, on rencontre fréquemment des aveugles; mais comme il eſt très-aiſé de les nourrir de chair ou de lait de Rhenne, au fond d'une cabane, on eſt bien éloigné de les laiſſer périr de faim, & encore bien plus éloigné d'attenter à leurs jours, comme le font les Sauvages de l'Amérique, qui en courant dans des bois épais, ne ſauroient conduire des vieillards & beaucoup moins des aveugles.

Cet état où l'on ſacrifie, où l'on abandonne les perſonnes infirmes ou décrépites, eſt le dernier des états où l'homme puiſſe être réduit. Mais le Critique, qui voit tous les déſordres imaginables parmi les nations civiliſées de l'Europe, ne voit aucun déſordre chez les Sauvages du nouveau Monde: cependant ce qu'il prend pour la vigueur de leur complexion, eſt l'effet de leur barbarie & de leur brutalité; ce qu'il prend pour leur force, eſt préciſément leur foibleſſe.

CHAPITRE VIII.

Du portrait des Américains.

LE portrait que l'Auteur a donné des Américains, a été fortement attaqué par le Critique, qui ſemble avoir choiſi ce ſujet pour déclamer à ſon aiſe : il prend même un ton impoſant, & cependant il ſe trompe. Pour démontrer qu'il a tort, il ſuffit de mettre ſous les yeux du Lecteur les paſſages ſuivants.

» J'ai cru reconnoître dans tous les Américains » un même fonds de caractere. L'inſenſibilité en » fait la baſe. Je laiſſe à décider ſi on la doit ho- » norer du nom d'apathie, ou l'avilir par celui de » ſtupidité. Elle naît ſans doute du petit nombre » de leurs idées, qui ne s'étend pas au-delà de leurs » beſoins. Gloutons juſqu'à la voracité, quand ils » ont de quoi ſe ſatisfaire ; ſobres, quand la né- » ceſſité les y oblige, juſqu'à ſe paſſer de tout ſans » paroître rien deſirer : puſillanimes & poltrons » juſqu'à l'excès, ſi l'ivreſſe ne les tranſporte pas ; » ennemis du travail ; indifférents à tout motif de » gloire, d'honneur ou de reconnoiſſance ; uni- » quement occupés de l'objet préſent & toujours » déterminés par lui ; ſans inquiétudes pour l'ave- » nir ; incapables de prévoyance & de réflexion ; » ſe livrant, quand rien ne les géne, à une joie » puérile, qu'ils manifeſtent par des ſauts & des » éclats de rire immodérés, ſans objet & ſans deſ- » ſein : ils paſſent leur vie ſans penſer, & ils vieil- » liſſent ſans ſortir de l'enfance, dont ils conſer- » vent tous les défauts «.

» Si ces reproches ne regardoient que les Indiens » de quelques provinces du Pérou, auxquels il ne » manque que le nom d'eſclaves, on pourroit

» croire que cette eſpece d'abrutiſſement naît de la » ſervile dépendance où ils vivent, l'exemple des » Grecs modernes prouvant aſſez combien l'eſclavage eſt propre à dégrader les hommes. Mais les » Indiens des Miſſions, & les Sauvages qui jouiſſent de leur liberté, étant pour le moins auſſi » bornés, pour ne pas dire auſſi ſtupides, que les » autres, on ne peut voir ſans humiliation, combien l'homme abandonné à la ſimple nature, privé d'éducation & de ſociété, differe peu de la » bête.

Tels ſont les termes de M. de la Condamine, dans *ſon Voyage ſur l'Amazone, pag.* 52 & 53.

Comme l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* n'a rien dit de plus, ni de moins (*) que ce qui eſt contenu dans cet extrait, je ne conçois pas comment le Critique a pu l'accuſer devant une des premieres Académies de l'Europe, d'en avoir impoſé ſans aucune retenue, ſans aucun reſpect quelconque pour la vérité, & d'avoir fait des Indiens occidentaux un portrait qui eſt tout d'imagination.

Je ſouhaiterois pouvoir juſtifier ce procédé, où la bonne foi manque; mais cela eſt bien difficile. Au reſte, l'Auteur ſe repoſe ſur le témoignage qu'il a à ſe rendre à lui-même: il ſait que plus on lira l'hiſtoire de l'Amérique, & plus on s'appercevra qu'il n'a point avancé une ſeule propoſition ſans en avoir des preuves. Le plus grand reproche qu'on lui ait fait, eſt d'avoir relevé avec trop peu de ménagement, les erreurs où quelques voyageurs ſont tombés; mais ces voyageurs lui ont été inconnus, il n'a parlé que de leurs ouvrages qu'il connoiſſoit; s'il avoit eu plus d'indulgence pour eux, il eût pris moins d'intérêt à la vérité. Quand les voyageurs n'ont été ni naturaliſtes, ni philoſophes, on ne ſau-

---

(*) Il n'y a qu'à conſulter l'ouvrage de M. de P. pour ſe convaincre qu'il a ſuivi fidélement le paſſage qu'on vient de citer, ſans s'en écarter en un mot.

roit aſſez ſe défier d'eux. M. de P. a adopté le fait rapporté par le Pere Charlevoix, dans l'*Hiſtoire de la nouvelle France*, touchant ce poil follet qui croît ſur le corps des enfants ſauvages, & qui ſe déracine vers le huitieme ou le neuvieme jour, comme Charlevoix le dit. Cette obſervation lui paroît maintenant n'avoir pas été bien faite, parce qu'il ſoupçonne que ces prétendus poils ne ſont que des *Crinons*, que les Médecins & les Naturaliſtes nomment *Vermes comedones* ou *crinones* : il eſt d'autant plus porté à le croire, qu'en effet les Sauvages ſont fort ſujets à différentes eſpeces de vers, & que des voyageurs mal habiles ont pu aiſément prendre ces inſectes pour des cheveux, ou des poils ; car ils y reſſemblent exactement, comme leur nom l'indique aſſez. Or comme les *Crinons* attaquent auſſi les enfants de Europe, cela fait diſparoître tout le phénomene (*).

Je rapporte ce fait, pour prouver, qu'on ne ſauroit être trop en garde contre les relations, & que l'Auteur, après s'en être tant défié, auroit pu s'en défier davantage. Si le Critique avoit fait de pareilles objections, on lui en eût été très-redevable ; mais il ne s'eſt point du tout occupé de l'Hiſtoire naturelle.

(*) Voyez les *Recherches Philoſophiques*, p. 33. T. I.

CHAPITRE IX.

Continuation.

VOyons maintenant le portrait des Américains, tel que l'a fait le Critique, qui y confond le phyſique & le moral. Voici ſes termes.

» Les Américains, loin d'être une race d'hom-» mes dégradée & dégénérée de la nature humaine, » *ont tout ce qui caractériſe la perfection*, belle taille, » corps bien proportionné, aucun boſſu, tortu, » aveugle, muet, ou affecté d'autres infirmités, ſi » communes dans notre continent; une ſanté fer-» me, vigoureuſe, une vie qui paſſe ordinaire-» ment les bornes de la nôtre; *un eſprit ſain, inſ-» truit, éclairé & guidé par une philoſophie vraiment » naturelle & non ſubordonnée comme la nôtre aux » préjugés de l'éducation*; *une ame noble, courageu-» ſe*; *un cœur généreux, obligeant*: que faut-il de » plus à M. de P. pour être véritablement hom-» me (*)?

Il n'y a pas ici un mot qui s'accorde avec ce qu'on vient de lire dans M. de la Condamine, & cependant Dom Pernety ne nous apprend pas les motifs qui l'ont porté à démentir M. de la Condamine d'une façon ſi formelle. Pourquoi veut-il qu'on le croie ſur ſa parole, & qu'on refuſe toute croyance à un philoſophe qui a ſejourné dix ans parmi ces Américains qu'il nous a dépeints tels qu'il les a vus? Je penſe que tout homme raiſonnable ne balancera point entre ces deux témoignages: on en croira toujours M. de la Condamine:

(*) *Diſſertation ſur les Américains*, p. 97 & 98.

quoi qu'en diſe le Critique (*), qui n'a été qu'aux iſles Malouines, où il n'a pas vu d'Américains, ces iſles n'ayant jamais été habitées.

Je vais examiner ces choſes plus en détail.

Ces Sauvages, qui ne *ſont affectés d'aucune infirmité*, ſuivant le Critique, ont néanmoins la lepre écailleuſe, endémique dans le Paraguai & le Tucuman : ils ont le *mal de Siam*, qui eſt endémique dans la plupart des provinces méridionales de l'Amérique (**) : ils ont le mal vénérien, endémique dans tout le nouveau Monde, ſon véritable foyer : ils ont le corps tout dépilé, ſont inſenſibles à l'amour, & ſujets aux vers dont ils nourriſſent différentes eſpeces dans leurs inteſtins : la petite vérole fait parmi eux d'horribles ravages, & ils ne ſont, comme on le voit, *affectés d'aucune indiſpoſition*.

On n'a pas trouvé une ſeule peuplade en Amérique, qui n'eût des médecins : ce qui eſt fort ſingulier ; car on s'imagine ordinairement que chaque Sauvage ſait ſe guérir lui-même, comme les Hotentots. On ne ſauroit diſconvenir que les Autmons, les Jongleurs, les Javas, les Boyés, les Alexis & les Piaies, qui ſont les medecins des Sauvages du nouveau Monde, n'euſſent quelques connoiſſances des ſimples, & ſur-tout des vulnéraires & des ſudorifiques qu'ils emploient contre le mal vénérien : ils aſſuroient avoir appris les propriétés de certaines plantes, en obſervant les animaux malades ; mais cela paroît auſſi incertain que ce

---

(*) Je ſuis preſque certain que Dom Pernety n'a jamais lu le voyage de M de la Condamine, ſans quoi il eût été plus réſervé, ou eût parlé tout autrement qu'il n'a fait.

(**) C'eſt une inflammation au fondement, ou plutôt pour parler comme le Médecin Piſon, *incendium & corruptio æni cum ulcere depaſcente, ſive vel cum ſanguinis fluxu de orificio*, Hiſt. Nat. & Med. Ind. L. II. Cap. 14.

que diſoient les Péruviens ſur les vertus du *Quinquina*, qui leur avoient été indiquées, à ce qu'ils ſoutenoient, par les Lions de leur pays, qui pendant leur fievre alloient écorcher l'arbre du *Quinquina* (*). Quoi qu'il en ſoit, les Médecins ſauvages, & ceux mêmes qui ſavoient le mieux guérir le mal vénérien, n'ont jamais pu découvrir aucun ſpécifique pour arrêter les progrès de la petite vérole, qui tue tous ceux d'entre les Américains qui ne portent pas d'habits & qui ſe frottent de différents onguents : ces hommes ayant la peau très-dure & tous les pores bouchés par une couche de graiſſe, n'éprouvent pas comme les autres une éruption, mais une eſpece d'effervescence, à cauſe des efforts que fait la maladie pour trouver une iſſue. La lepre écailleuſe eſt auſſi plus difficile à guérir parmi les Mayetes de la Guiane, qui vont nuds, que parmi les Indiens habillés des Miſſions.

Quant à la *philoſophie* de ces barbares, elle conſiſte à maltraiter d'une maniere inouie les femmes ; à s'enivrer de chica, d'eau-de-vie, de guldive ; à fumer du tabac, à ſe faire éternellement la guerre, à enlever des chevelures, à tourmenter leurs priſonniers, à manger des hommes, à ne point cultiver la terre par pareſſe, à ſe tenir dans des cabanes enfumées. Que le Ciel nous préſerve de ces philoſophes-là ! Le Critique aſſure, que *leur eſprit eſt inſtruit & éclairé*. Oui, ſans doute, puiſqu'ils ne ſavent compter au-delà de leurs doigts, & qu'on ne peut leur apprendre ni à lire, ni à écrire. Il faut abuſer étrangément des termes,

---

(*) Le Lion n'eſt pas ſujet, comme on l'a prétendu, à une fievre éphémere : il eſt vrai qu'il rugit tous les jours aſſez régulierement aux mêmes heures, & c'eſt ſans doute ce rugiſſement qui a donné lieu à ce qu'on dit de ſa fievre. Comme il mange beaucoup à la fois, il ſe peut bien qu'il lui ſurvienne un friſſon lorſqu'il digere. Mais je ne crois pas que ce friſſon ait fait découvrir au Puma du Pérou le *Palo de Calenturas*.

pour oſer mettre en fait que de tels hommes brutalement pouſſés par leur inſtinct animal, ne ſachant modérer ni leur voracité, ni leur inſatiable ſoif des liqueurs ſpiritueuſes, ni leur haine, ni leur vengeance, ont une meilleure philoſophie que les nations policées de l'ancien continent.

Le Critique aſſure, dans ſa Préface, qu'il veut apprécier l'Amérique & les Américains à leur juſte valeur. Qui ſe ſeroit attendu alors qu'il ſoutiendroit, dans le cours de ſa Diſſertation, que les barbares du nouveau continent ſont des philoſophes ſupérieurs aux philoſophes de l'Europe? Voilà donc les Américains appréciés à leur juſte valeur.

Ce qu'il y a encore de plus ſingulier, c'eſt que le Critique ne veut jamais que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* parle dans ſon ſyſtême. Il lui dit ſans ceſſe : *Vous ne devez pas penſer d'après vous-même ; vous devez penſer comme moi ; vous défendez vos opinions, vous devez les quitter, & adopter mes opinions : vous ſoutenez que les Sauvages de l'Amérique ſont en tout inférieurs aux Européans. Et moi je prétends que les Sauvages du nouveau Monde ſont très-ſupérieurs aux peuples de l'Europe : je ne puis le prouver ; mais cela n'empêche pas que je n'aie raiſon, & que je ne vous procure de quoi vous guérir de votre prévention* (*).

A cela je réponds que l'Auteur n'eſt pas opiniâtre ; mais il n'eſt pas auſſi imbécille : il ſoutiendra toujours que les nations policées ont un avantage infini ſur ces hordes de Sauvages qui errent dans les forêts obſcures de l'Amérique, ſans arts, ſans induſtrie, ſans ſe connoître eux-mêmes, ni leurs ſemblables, & ſans avoir une ſupériorité bien marquée ſur les bêtes, comme l'obſerve M. de la Condamine.

J'ai expliqué au Chapitre VII, pourquoi on ne

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique*, pag. 39.

rencontre presque jamais des hommes contrefaits, parmi les peuples véritablement chasseurs & pêcheurs : j'ai aussi parlé du terme de la vie chez les Sauvages, & ce que j'en ai dit, est plus que suffisant pour démontrer à cet égard les erreurs du Critique.

CHAPITRE X.

De la diſpute entre les Miſſionnaires par rapport aux Sauvages du Nord de l'Amérique.

DOm Pernety parle, en paſſant, d'une diſpute élevée jadis entre les Récollets & les Jéſuites, touchant les Sauvages du Nord de l'Amérique ; mais il n'a point été informé de ce démêlé, & n'en a ſu que ce qu'en dit la Hontan Or voici de quoi il étoit queſtion.

Les Miſſions du Canada furent d'abord confiées aux Récollets Français, qui firent de petits établiſſements dans l'endroit où eſt de nos jours Quebec : ils en firent auſſi à Tadouſſac & chez les Hurons. Enſuite ils catéchiſerent de leur mieux les Sauvages, & en baptiſerent quelques-uns ; mais ils s'apperçurent bientôt que ces hommes étoient ſi abrutis qu'on les catéchiſoit en vain, & qu'en vain on les baptiſoit. Cela les engagea à écrire à la Sorbonne, afin de la conſulter ſur la conduite qu'il falloit tenir : ils demanderent ſur-tout s'il convenoit d'adminiſtrer le Baptême à des Sauvages, doués de ſi peu de conception qu'on ne pouvoit leur faire retenir, & bien moins comprendre, les principaux points de la Religion. La Sorbonne répondit, qu'on ne devoit conférer le Baptême qu'à ceux d'entre les Américains qui paroîtroient être auſſi inſtruits qu'on peut en toute rigueur l'exiger d'un néophyte en âge de diſcrétion. En conſéquence de cet ordre, les Récollets continuerent à prêcher du matin au ſoir, ennuyerent les Hurons, & ne firent aucun progrès : cela les détermina à appeller à leur ſecours quelques Jéſuites, qui n'eurent pas plutôt mis le

pied dans la Nouvelle France, qu'ils formerent le projet d'en chaſſer, avant tout, les Récollets; & ils y réuſſirent par le crédit de M. de Lauzon, ſurintendant & préſident de la Compagnie du commerce du Canada, qui défendit aux Franciſcains d'y retourner, ſous peine d'être châtiés: ils lui intenterent un procès; mais ils le perdirent & durent encore payer les frais.

Dès que les Jéſuites ſe virent poſſeſſeurs paiſibles de la Nouvelle-France, ils publierent: ſelon leur coutume, des *Lettres édifiantes*, dans leſquelles ils ſoutinrent que les Récollets n'y entendoient rien; & qu'ils avoient eu grand tort d'aſſurer que les Sauvages manquoient d'eſprit; ils les dépeignirent comme des hommes remplis d'un rare jugement, & dont la converſion étoit extrêmement facile. Enfin un jour ils firent imprimer une brochure à Bordeaux, par laquelle ils feliciterent Louis XIV, de ce que, ſous ſon très-glorieux regne, le Ciel avoit daigné, par le miniſtere des Jéſuites, convertir tous les Sauvages de la Nouvelle-France, ſans même excepter les Aſſenipoils. Cette nouvelle étonna beaucoup Meſſieurs des Miſſions étrangeres, & ſur-tout les Récollets, qui commencerent alors à entamer la diſpute dont il eſt queſtion, & ne ceſſerent de répéter qu'on en impoſoit au Roi & au public. On chargea des perſonnes inſtruites de prendre des informations ſur les lieux, & voici ce qui fut conſtaté. On prouva que les Jéſuites, ſuivant une conduite entiérement oppoſée à celle de leurs prédéceſſeurs, commençoient par baptiſer, ſans s'informer de la capacité des néophytes: on prouva, que parmi tous les Sauvages de ce pays, il n'y en avoit aucun qui ne ſe laiſſât très-volontiers baptiſer dix fois par jour pour un verre d'eau-de-vie & une pincée de vermillon: on prouva que de tous les prétendus convertis aucun ne ſavoit le moindre mot de la Religion Chrétienne.

On aſſure que Louis XIV fut fort irrité: mais

ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on arrêta les exemplaires de la brochure, & qu'on défendit inutilement aux Jéſuites d'en publier de pareilles à l'avenir. Ces religieux étoient fort conſéquents, & entendoient leurs véritables intérêts; car s'ils avoient avoué, comme les Récollets, que les Sauvages avoient trop peu d'eſprit pour comprendre le catéchiſme, on leur auroit dit : que faites-vous donc en Amérique? Quand ce grand prétexte des converſions n'a pas guidé les Jéſuites, qui ont donné des relations particulieres de quelques provinces de l'Amérique, ils ont dépeint les Sauvages comme les plus ſtupides des hommes : il n'y a qu'à voir ce que le Pere Charlevoix rapporte des anciens habitants de S. Domingue, auxquels il refuſe preſque le titre d'hommes. En effet, tous ces inſulaires avoient autant d'eſprit & de conception que les Caraïbes, qui vendent le matin leur lit, & qui en ſont très-fâchés le ſoir; ce ſont des philoſophes, ſelon le Critique.

Quand les Anglais ſe ſont emparés du Canada, ils ont vu clairement que les Miſſionnaires Franciſcains avoient agi de bonne foi, & que les Sauvages y étoient auſſi peu convertis que du temps de Verrazan & de Jacques Cartier : on ſuppoſe que ce qu'ils nomment le *Manitou Meſſou*, a quelque rapport à ce qu'ils ont oui conter du Meſſie, & que tout leur Chriſtianiſme ſe borne là.

Le Critique aſſure que les dogmes religieux de ces Sauvages du Canada, ſont les mêmes que ceux des Gentous ou des Bramines. Cela prouve évidemment qu'il n'a point eu la moindre connoiſſance de la religion des Bramines : ceux qui ont lu la traduction du *Vedam*, à laquelle Baldeus a travaillé pendant trente ans, dans l'iſle de Ceylan, & ceux ſur-tout qui connoiſſent le précieux fragment qu'on vient de publier du *Shaſtah de Bramah*, ſeront bien étonnés de ce que le Critique ait avancé une pareille propoſition. On n'a point trouvé parmi tous les peuples Américains,

la moindre trace de cet Etre a trois attributs, nommés *Bramah*, *Biſtnoo* & *Sich*, ſur lequel a toujours été fondée la théologie des Bramines : cela étoit ainſi avant Pythagore : cela étoit ainſi lorſqu'il entreprit ſon voyage aux Indes : cela étoit ainſi du temps d'Appollonius, & eſt encore ainſi de nos jours. Quoique les compilateurs du *Vedam* aient fait, comme on le ſait à n'en pas douter, de grands changements au *Shaſtah*, ils n'ont jamais porté aucune atteinte à ce dogme. Le Critique n'ayant rien examiné, rien approfondi, parle du *grand eſprit* des Sauvages du Canada d'après la Hontan : cependant ce *grand eſprit* eſt un Manitou, un être bizarre dont les Sauvages n'ont aucune idée claire : ainſi ils ont été bien éloignés d'en donner une notion, ni à la Hontan, ni à aucun voyageur : tantôt ils diſent que ce Manitou, ou cet Atahocan, eſt dans une peau de caſtor, tantôt dans une peau de marte, & ils paroiſſent adorer les fourrures de ces animaux. On peut aiſément inférer dans une relation, des raiſonnements ſur la théologie des Iroquois ; mais on y diſtingue d'abord les idées & les préjugés du raiſonneur, & non les idées des Sauvages, qui étant tombés dans le dernier abrutiſſement, ne peuvent pas même s'expliquer ſur de pareilles matieres, faute d'avoir des mots abſtraits pour déſigner les êtres métaphyſiques. Il n'en eſt pas ainſi d'un peuple très-anciennement policé, tels que les Gentous, qui ont des livres qui nous ſont connus, & dont nous pouvons juger ſans raiſonner. Le lecteur ne ſera peut-être point fâché que je prenne la liberté de mettre ſous ſes yeux un article du *Shaſtah* original, & tel qu'il étoit avant que d'avoir été corrompu par les Auteurs du *Vedam*. Il eſt queſtion du grand Etre à trois attributs.

» Cet Etre eſt Dieu. ——— Dieu eſt un. ——
» Créateur de tout ce qui exiſte. ——— Dieu reſ-
» ſemble à une ſphere parfaite qui n'a ni fin, ni
» commencement. ——— Dieu regle & gouverne

» tout ce qui eſt créé par une Providence géné-
» rale qui réſulte de principes fixes & déterminés.
» —— Tu ne chercheras point à connoître la na-
» ture ni l'eſſence de l'Eternel, ni par quelles loix
» il gouverne le Monde. —— Une pareille recher-
» che eſt vaine & criminelle. —— Il doit te ſuffire
» de voir ſes ouvrages jour par jour, & nuit par
» nuit, ſa ſageſſe, ſa puiſſance & ſa miſéricorde.
» —— Profites-en (*) «.

M. Holwel, qui vient de nous procurer une traduction du *Shaſtah*, obſerve très-bien que cette définition de l'Etre Suprême, eſt à la fois ſimple, ſublime & comparable à tout ce qu'on trouve ſur ce ſujet dans les codes religieux des plus anciennes nations de l'Aſie ; mais, en vérité, ce n'eſt pas parmi les Sauvages de l'Amérique qu'il faut aller chercher des notions ſur la Divinité, qu'on puiſſe mettre en parallele avec l'ancien culte des Bramines, ou des Parſis, dont M. Anquetil vient de traduire les livres Zends.

J'ai obſervé que le Critique ne ceſſe de faire dans ſon ſtyle affecté & précieux (**), des déclamations mille fois répétées contre les ſciences, les arts, les richeſſes, les commodités & le luxe des

---

(*) *Evénements hiſtoriques, relatifs au Bengale & à l'Indouſtan, par J. Z. Holwel. T. II, p. 38 Paris 1768.*

(**) On pourra juger de la maniere d'écrire du Critique, par le paſſage ſuivant. » Dans notre Continent, la beauté
» riante de la terre eſt l'effet, non d'une nature empreſſée,
» comme en Amérique, de ſatisfaire les deſirs de ſes en-
» fants ; mais d'une nature forcée de rire d'une grimace
» convulſive dont notre orgueil & notre amour-propre ont
» ſu nous apprendre à nous contenter, qui plus eſt à la
» trouver belle.

» Ce ne ſont plus ces hommes vêtus d'or & de pourpre,
» dont l'indolence mollement étendue ſur le duvet,
» nargue les injures de l'air ſous des lambris d'or &
» d'azur, qui n'ouvrent les yeux que pour être ébouis,
» &c &c. Pag. 14.

Ceux qui aiment le *Phœbus*, ſeront ſans doute très-contents de ce ſtyle-là.

Qui Bavium non audit, amet tua carmina, Mœvi.

peuples civiliſés: il a ſans doute prévu qu'on ne ſe donneroit point la peine de réfuter de tels paradoxes, qui n'ont pas même le mérite de la nouveauté. On a vu paroître en Europe pluſieurs miſanthropes, qui ſe ſont déclarés hautement en faveur de la vie ſauvage contre l'état ſocial, & cependant ils ſont reſtés dans l'état ſocial, tandis que pour être conſéquents, & pour juſtifier leurs principes par leur conduite, ils devoient aller vivre dans les bois, & ſe faire Hurons: mais il eſt plus aiſé de mal raiſonner & d'être en contradiction avec ſoi-même, que de ſe faire Huron. Il eſt vrai qu'on a vu, depuis quelques années, un homme, qui ayant été perſécuté par les moines à cauſe de ſes opinions & de ſon héritage, prit le parti de quitter l'Europe, & d'aller vivre avec les Iroquois & comme les Iroquois: il reſta aſſez long-temps parmi eux, & revint enfin à l'occaſion de la derniere guerre; mais il avoit perdu l'eſprit, & l'avoit perdu tellement qu'on a été obligé de l'enfermer. La même choſe arriva, comme nous l'apprend M. Chevreau, au mathématicien Martial, qui trouvant le ſéjour de Paris trop bruyant pour pouvoir y cultiver la géométrie, partit pour le Canada: à ſon retour il avoit tout oublié, & paroiſſoit être devenu imbécille, pour avoir vécu pendant cinq ans chez les Sauvages.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

De la lâcheté des Américains.

CE n'eſt point ſeulement d'après le témoignage des voyageurs, mais d'après les événements mêmes, qu'on a dit, dans les *Recherches Philoſophiques*, que les Américains ſe ſont très-mal défendus contre les uſurpateurs de leur pays, & qu'ils n'ont jamais donné des preuves de courage, dans ces temps malheureux, où ils en avoient ſi beſoin.

Le Critique, pour n'être d'accord en rien avec l'Auteur, aſſure que les Américains ont toujours été & ſont encore extrêmement braves. S'il avoit lu plus attentivement l'hiſtoire, il eût ſans doute été mieux inſtruit de la façon dont s'eſt exécutée la conquête des Eſpagnols, qui ont envahi, aux Indes occidentales, tous les pays qu'ils ont voulu envahir, & cela avec des armées ſi peu nombreuſes, qu'on en eſt étonné : auſſi M. de Monteſquieu obſerve-t-il qu'il n'y a point de petit Prince en Europe, qui n'eût pu conquérir l'Amérique, puiſque l'Eſpagne, totalement épuiſée d'argent, n'y envoya pas plus de forces que le moindre Prince y en eût pu envoyer. Le Critique ſe trompe ouvertement, lorſqu'il dit que les Eſpagnols furent reçus au nouveau Monde comme des amis qu'on combla de préſents, & auxquels on ne réſiſta pas. L'Empereur du Pérou aſſembla contre eux toutes ſes forces, & on étoit ſi peu réſolu, dans ſon armée, à recevoir le voleur Pizarre, que la plupart des officiers aſſurerent qu'ils feroient les Européans priſonniers de guerre, & que, s'ils ne vouloient pas ſe rendre, on les extermineroit. *Un gouverneur Indien*, dit Zarate, *avoit envoyé dire à*

Atabaliba que non-ſeulement le nombre des Eſpagnols étoit fort petit, mais encore qu'ils étoient ſi pareſſeux, ſi efféminés & ſi lâches, qu'ils ne pouvoient marcher tant ſoit peu à pied ſans ſe laſſer, c'eſt pourquoi ils montoient ſur de grandes brebis qu'ils nommoient des chevaux (*).

Quand il fallut combattre, les Péruviens ne montrerent aucune ombre de courage, & on n'a jamais vu dans le Monde entier des hommes plus poltrons. Pizarre crut ſi peu qu'on devoit employer les armes à feu pour détruire cette race puſillanime, qu'il deſcendit de cheval, jetta ſon mouſquet, & entra l'épée à la main lui ſeul dans l'armée ennemie, où il ſe ſaiſit de l'Empereur, environné de plus de quarante mille hommes, qu'on chaſſa & qu'on maſſacra comme des bêtes (**).

Le Pérou étant un pays de montagnes, où il faut continuellement marcher & tourner par des gorges & des défilés, où il faut ſans ceſſe paſſer & repaſſer des rivieres & des torrents dont les bords ſont fort eſcarpés & preſque coupés à plomb; on aſſure que quatre ou cinq mille hommes peuvent y défendre le centre du pays contre l'armée la plus nombreuſe: la lâcheté des Péruviens eſt donc d'autant plus remarquable, qu'il leur eût

---

(*) *Hiſtoire de la conquête du Pérou, Liv. II. ch.* 5.

(**) Garcilaſſo aſſigne cinq cauſes qui, ſelon lui, ont rendu la conquête du Pérou ſi facile, qu'on a peine à le croire. 1. Huayna Capac avoit prédit qu'il arriveroit un jour des hommes barbus dont la religion vaudroit mieux que celle des Péruviens. 2. La reſſemblance que les Péruviens remarquerent entre les Eſpagnols & leur Dieu Viracocha. 3. Les armes à feu. 4. Les chevaux. 5. Les cruautés d'Atabaliba, *Hiſtoire des guerres civils des Eſpagnols aux Indes*, *Traduction de Baudoin*.

On peut dire que la prédiction de Huayna eſt une fable; on peut dire encore que la reſſemblance entre les Eſpagnols & le Dieu Viracocha étoit une chimere, & que les cruautés d'Atabaliba ſont des fauſſetés inventées par les Eſpagnols, pour rendre odieux un Prince qu'ils ont ſi inhumainement traité.

été très-aiſé de diſputer ce terrain qu'ils connoiſſoient, contre quelques brigands qui ne le connoiſſoient point.

Que les femmes Américaines ſe ſoient par-tout déclarées en faveur des Européans contre leur propre nation (*), c'eſt ſans doute un fait bien étonnant ; mais la maniere horrible dont ces Américains traitoient leurs femmes, avoit produit cette invincible averſion qu'elles avoient pour leurs compatriotes, & ce ſincere attachement qu'elles montrerent aux Eſpagnols, en qui elles crurent trouver des libérateurs, qui feroient ceſſer une tyrannie qui révoltoit la nature.

La conquête du Pérou n'étoit pas encore entiérement achevée, lorſqu'il ſe répandit un eſprit de vertige ſur les conquérants : leurs haines & leurs jalouſies, qu'ils avoient ſu cacher juſqu'alors aux yeux du peuple vaincu, éclaterent ; & on vit les Eſpagnols livrer bataille aux Eſpagnols à Chapas, près de Quito, aux ſalines à Guarina, à Xaquixaquana, & cela dans un pays à peine conquis. Si les Péruviens, échappés aux défaites, avoient eu la moindre bravoure, ils euſſent ſans peine maſſacré, pendant cette horrible diſcorde, juſqu'au dernier des Caſtillans : mais ces hommes, auſſi foibles qu'abrutis, allerent ſe faire eux-mêmes goujats, ou eſpions dans les petites armées Eſpagnoles ; occupées à s'entredétruire avec une fureur & un acharnement dont il n'y a point d'exemple dans l'Hiſtoire ; & le Pérou reſta à l'Eſpagne.

Cortez, en pénétrant dans le Mexique à la tête de quatre cents hommes, fit egorger plus de quarante mille Américains, qui voulurent lui réſiſter à Pontoncha & à Tlaſcala : le bruit de ces victoires, ou plutôt de ces maſſacres, épouvanta tellement l'Empereur Montézuma, qui dans la conſ-

(*) Voyez les *Recherches Philoſophiques*, T. I. p. 57, 58. & T. II, p. 154 & 155.

ternation générale, il perdit juſqu'à l'eſpoir de pouvoir vaincre, & ſe laiſſa mettre aux arrêts comme un enfant : pour être délivré, il ſe démit de tous ſes états, reconnut le Roi d'Eſpagne pour ſon Souverain, & calma, autant qu'il put, ceux d'entre ſes ſujets qui paroiſſoient vouloir ſe révolter contre les Eſpagnols. Cette démarche n'étoit-elle donc point celle d'un Prince incapable de penſer en homme ?

Enfin, quelle qu'ait été la dépopulation de l'Amérique au quinzieme ſiecle, il eſt certain que, ſi l'on y avoit trouvé des peuples vaillants & belliqueux, on n'eût pu en ſi peu d'années ſoumettre une moitié du Monde, & former des établiſſements depuis la baie de Hudſon juſqu'à l'iſle de Chiloë.

On n'a jamais pu, avec les armes à feu, exécuter la conquête de l'intérieur de l'Afrique, quoique les Européans l'aient tenté tant de fois & avec tant d'acharnement. Cependant les habitants de ces contrées avoient auſſi peu de connoiſſance de la poudre à canon, lorſqu'on les attaqua pour la premiere fois, que les Américains lorſqu'on les attaqua pour la premiere fois : auſſi les Eſpagnols ne faiſoient-ils aucun cas de leur artillerie, en comparaiſon de leurs chiens, qui n'ont été arrêtés ni repouſſés dans aucune action ; parce qu'on n'a pas rencontré un Indien qui eût aſſez de bravoure pour terraſſer ces animaux : ils les tuoient quelquefois de loin avec des fleches ; mais quand ils ſe laiſſoient atteindre, ils étoient indubitablement déchirés, n'ayant point d'habits, chaque morſure leur faiſoit une plaie, & n'oſant empoigner les dogues, ils leur prêtoient la gorge. La mode qu'avoient alors les Eſpagnols & tous les Européans en général, de laiſſer croître leur barbe, eût ſeule ſuffi pour faciliter la conquête de l'Amérique : car les Indiens ne pouvoient ſupporter la vue ni des hommes barbus, ni des chiens, ni des chevaux. On a été plus de quarante ans au Pérou, ſans pouvoir, ni par menaces, ni par promeſſes, engager les Péruviens à ferrer les chevaux : ils n'o-

ſoient les approcher de cinquante pas, & pluſieurs tomboient en foibleſſe en les voyant de loin. Les Romains furent ſans doute un peu effrayés par les premiers Eléphans qu'ils virent pendant la guerre de Pyrrhus : ces animaux leur étoient ſi inconnus, qu'ils en ignoroient juſqu'au nom, & ils les prirent pour une eſpece particuliere de bœufs (*) ; mais ils revinrent bientôt de cette frayeur, & les combattirent de pied ferme : tandis que les Américains, long temps après que la conquête de leur pays fut achevée, continuerent à avoir une peur horrible des chevaux qu'ils avoient d'abord pris pour des moutons. Que ſeroit-ce donc ſi ces hommes-là avoient été attaqués avec des Eléphans ?

Pour diminuer tout le merveilleux de ces événements, le Critique dit que les Sauvages du Canada ont, pendant la derniere guerre, battu les Anglais. Mais les Anglais n'ont-ils donc pas conquis le Canada, & malgré ces Sauvages, & malgré les Français ? Y a-t-il un ſeul Iroquois qui oſe aujourd'hui tirer un coup de fuſil ſans la permiſſion du Gouverneur de Québec ? Non, ſans doute : que peut donc ſervir une pareille objection ? Voilà ce que je ne conçois point. D'ailleurs la défaite du Général Bradok fut l'effet de ſon trop d'ardeur : il ſe renferma dans un terrain qu'il ne connoiſſoit pas aſſez, & d'où il ne put ſe dégager.

On ſait que l'infériorité des Français, dans cette guerre, provenoit de ce qu'ils avoient dans leurs troupes beaucoup de Sauvages & beaucoup d'hommes nés en Amérique : tandis que les Anglais employerent, outre les *Rangers*, des trou-

---

(*) Dans la plus ancienne inſcription qu'on conſerve à Rome, & qui eſt celle de la colonne roſtrale de Duillius, on nomme encore les Eléphans *Boves Lucas* Jamais aucun Antiquaire n'eût ſoupçonné que cela ſignifioit des Eléphans, ſi heureuſement Pline ne nous avoit inſtruits là-deſſus. Voyez les *Annales Romaines de Fightus ſur le conſulat de Duillius.*

pes levées en Europe, qui auront une ſupériorité décidée ſur les Créoles, auſſi long-temps que continuera la dégénération dans l'eſpece humaine au nouveau Monde, comme on a pu aſſez le comprendre par l'extrait que j'ai donné de l'hiſtoire de la Penſilvanie. Il eſt vrai qu'il y a de certains cantons dans l'Amérique méridionale, où l'air eſt infiniment plus contraire aux Européans nouvellement débarqués qu'aux habitans. On en a eu un exemple lors de la priſe de Carthagene des Indes par M. de Pointis : il enleva cette place aux Eſpagnols ſans aucun effort ; mais le mauvais air lui tua tant de monde, que s'il ne s'étoit, pour ainſi dire, ſauvé, il ne lui ſeroit pas reſté un homme. Les maladies firent auſſi preſqu'échouer l'entrepriſe de Cromwel ſur la Jamaïque ; & on a vu ce qui eſt arrivé de nos jours aux Anglais dans l'iſle de Cuba, au point que l'on eſt étonné que des troupes frappées par de ſi terribles fléaux, aient pu prendre la Havane.

Il y a ſans doute, dans le ſein des plus vaſtes forêts de l'Amérique & dans les ſtériles rochers du Chili, de petites peuplades qu'on ne connoît point, ou dont on n'exige aucun tribut. Qui voudroit ſe mettre en devoir d'aller ſubjuguer des Sauvages qui ont à peine des cabanes, & qui ne paieroient pas les frais qu'il faudroit faire pour les battre ? Leur miſere profonde les met à l'abri de la ſervitude, dont leur bravoure ne ſauroit les garantir. D'ailleurs les Européans ont tant de terrain dans ce pays, que loin d'en deſirer aujourd'hui davantage, ils ne ſauroient faire valoir la millieme partie de celui qu'ils occupent.

Si dans le Nord les Sauvages ont quelquefois inquiété les colonies, c'eſt qu'ils faiſoient de nuit des incurſions, & mettoient le feu aux maiſons des planteurs, qui ayant bâti dans les campagnes ſouvent à deux ou trois lieues les uns des autres, ne pouvoient ſe ſecourir mutuellement, ni arrêter ces incendiaires. Dès qu'on a rapproché les habita-

tions, en conſéquence des loix faites à ce ſujet (*), la ſécurité a beaucoup augmenté; & ce fut ſans doute par une grande imprudence, qu'on laiſſa un jour tellement approcher les Sauvages de la ville de Montréal, qu'ils y mirent le feu & la réduiſirent en cendres. Quand ils ſont parvenus à allumer une ferme, ou un fortin, ils aſſomment ceux qui ſe ſauvent des flammes, & exercent des cruautés inouies : ces barbares ne ſeroient certainement pas ſi atroces, ni ſi vindicatifs, s'ils avoient plus de courage; mais ils boivent le ſang de leurs ennemis, & les déchirent en lambeaux. C'eſt cet horrible traitement qu'ils font eſſuyer à leurs priſonniers, qui a ſouvent fait pâlir & reculer d'effroi les troupes Anglaiſes au milieu des bois, lorſqu'on trouvoit le corps de quelqu'Européan égaré, que les Sauvages avoient mutilé & découpé avec leurs ſcapels & leurs couteaux à balafres : après avoir enlevé toute la chevelure avec la peau du front, ils emportent auſſi fort ſouvent le crâne, & fuient auſſi promptement & vont ſe cacher ſi loin, que la difficulté eſt de les atteindre pour les punir.

Quoique ces barbares du Nord de l'Amérique ne ſoient rien moins que braves, quoiqu'ils faſſent la guerre en ſe cachant, le Chevalier des Marchais aſſure néanmoins qu'ils ſont des héros, en comparaiſon des Sauvages qui habitent entre les Tropiques. En effet, qu'on conſidere l'état où les Jéſuites avoient réduit les Indiens de leurs Miſſions, & qu'on juge de la bravoure de ces Indiens par celle de leurs conquérans : ces religieux ne

(*) Dans la Virginie, on a eu beaucoup de peine à raſſembler les planteurs diſperſés; la plupart le ſont encore aujourd'hui. On a obſervé que plus on rapprochoit les habitations des Colons, & plus la population augmentoit; cet effet paroît être produit par le feu qui dans une ſeule habitation iſolée, ne peut influer ſur l'air; mais les foyers d'un grand nombre de maiſons rapprochées peuvent corriger l'air, comme je le dirai dans la ſuite.

ſont pas les ſeuls qui aient ſubjugué de la ſorte des peuplades entieres ; les Dominicains & beaucoup d'autres Moines, attirés dans ces contrées par la ſoif des richeſſes, en ont fait tout autant : ſi les Américains avoient donc eu quelqu'eſpece de courage, ils ne ſeroient jamais tombés ſous la domination de ces hommes, qui ont tant de force pour opprimer, & qui n'en ont aucune pour vaincre.

CHAPITRE XII.

De l'état de l'Amérique au moment de la découverte, & de ſon état actuel.

IL ne faut point confondre les époques, ni juger du ſiecle de Henri l'Oiſeleur par le ſiecle de Louis XIV. Le Critique confond à chaque inſtant l'état de l'Amérique telle qu'elle étoit en 1492, avec l'état où elle étoit en 1767. Cette premiere faute l'a conduit à une infinité d'autres.

Au temps de la découverte du nouveau Monde, on n'y voyoit que des forêts : aujourd'hui il y a ſans doute des terres cultivées ; mais elles le ſont par des Africains & des Européans. Le terrain exploité eſt au terrain non exploité comme deux mille ſont à deux millions, & cependant on peut dire qu'aucun pays n'a éprouvé de ſi grands changements en un ſemblable laps de temps.

Le Critique a-t-il donc expliqué pourquoi l'Amérique, à l'arrivée des Eſpagnols, étoit une vaſte ſolitude ; pourquoi l'eſpece humaine y étoit ſi foible, ſi peu répandue, qu'on a traverſé des forêts de deux à trois cents lieues ſans rencontrer un homme ? Non certainement, il ne l'a point expliqué, & c'eſt pourtant là le point de la difficulté. Comme l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a tenté de réſoudre cette difficulté, il devoit abſolument faire connoître la ſituation où Colomb & Veſpuce trouverent le nouveau Monde ſur la fin du quinzieme ſiecle : il devoit donc parler de cette époque, & non d'une autre ; mais le Critique, ayant entiérement changé l'état de la queſtion, a par là tellement obſcurci ſes propres idées, que ſouvent on ne comprend pas du tout ce qu'il avou-

lu dire. Quand il parle des végétaux & des arbres tr.nſplantés, il ne s'informe pas s'ils ont toujours réuſſi comme ils réuſſiſſent aujourd'hui dans un terrain cultivé depuis près de trois cents ans. Cependant le lecteur conçoit aiſément qu'il en eſt des plantes comme des animaux & des hommes : la mortalité, qui étoit d'abord très-grande parmi les enfants créoles, a ſenſiblement diminué. Le mal vénérien, ſi horrible, ſi deſtructif dans ſon origine, s'eſt beaucoup mitigé; & M. Aſtruc croit qu'il eſt preſque parvenu à ſon dernier période : ſi cette maladie avoit conſervé ſa premiere violence & ſes premiers ſymptômes, ſi elle avoit réſiſté au temps, ou l'Europe ſe ſeroit dépeuplée, ou il auroit fallu ſe réſoudre à ne plus aller en Amérique : car chaque voyageur rapportant ſans ceſſe de nouveaux germes pris dans le foyer de cette épidémie, on auroit vu diſparoître de deſſus notre continent des nations entieres. J'attribue au changement du climat du nouveau Monde, l'affoibliſſement de la peſte qui en ſortit au quinzieme ſiecle, & que Margarita & le moine Buellio, de l'ordre de Benoît, en rapporterent les premiers en Eſpagne.

En Amérique, la culture a opéré bien des changements dont je parlerai beaucoup dans les chapitres ſuivants.

L'obſervation d'Oviedo ſur les arbres à noyau, a été faite du temps d'Oviedo, & elle eſt fort juſte : auſſi y a-t-il encore bien des endroits aux Indes occidentales, où les oliviers croiſſent ſans qu'on y puiſſe extraire de l'huile des olives, il y a encore des provinces entieres, comme la Penſilvanie, où l'on ne peut élever des pruniers. Quant à la vigne, on n'a encore pu nulle part la faire proſpérer, comme je le dirai dans la ſuite. Plus les Colons travailleront, & plus ils forceront la Nature : dans la plupart des établiſſements on a détruit de plus en plus les inſectes : il eſt vrai qu'on n'y a point ſi bien réuſſi dans d'autres ; car au Bréſil les fourmis continuent leurs ravages, ainſi que les vers ſabivores dans les

poſſeſſions Anglaiſes (*), les Kakerlaques à Surinam, & les crapauds à Porto-belo. Tout ceci eſt encore vrai par rapport aux ſerpens, dont on a éclairci toutes les eſpeces, en leur faiſant une guerre continuelle, ainſi qu'aux bêtes féroces. Tout ceci eſt encore vrai par rapport aux eaux fluviatiles, qui deviennent plus ſaines, à meſure que le travail des hommes force les rivieres à couler dans un lit plus étroit, & ſur un terrain moins ombragé d'arbres : alors ces eaux plus expoſées aux rayons du ſoleil, & plus battues par la rapidité du courant, acquierent plus de légéreté, nourriſſent moins d'inſectes, dont les œufs ſont entraînés, & ne forment plus de marais ſur les rives, qui ſe deſſéchent à proportion que le lit ou le baſſin ſe creuſe. M. Linnæus a très-bien obſervé que, dans tous les pays incultes & ſauvages, les rivieres ſont, reſpectivement au volume d'eau, beaucoup plus larges que dans toutes les régions habitées depuis long-temps par des peuples policés. Je rapporterai dans l'inſtant une obſervation de M. Bertrand, qui confirme celle-là.

L'Amérique étoit un pays extrêmement ſauvage, où il y avoit beaucoup à faire, & les Européans ont déja beaucoup fait en abattant les forêts : par là les marécages ont commencé à avoir une évaporation que l'air, trop intercepté dans les bois, ne pouvoit y produire.

Il n'y a qu'à jetter un coup d'œil ſur les Auteurs que le Critique cite dans ſa Diſſertation, pour ſe convaincre que ce n'eſt pas dans de tels livres qu'il a pu puiſer des connoiſſances ſur l'ancien état de l'Amérique ; tandis que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a tâché de s'inſtruire en liſant ce qui a été écrit depuis Pierre d'Angleria

---

(*) C'eſt le *Bruchus Americæ ſeptentrionalis*. Il n'exiſte pas dans notre continent : mais un malheur ſingulier a manqué de le tranſplanter en Europe.

& Veſpuce, juſqu'à nos jours; mais, dit le Critique, il a fait ſes lectures rapidement & en ſe jouant. A cela je lui réponds qu'on n'eſt pas ſoupçonné de s'être trop hâté, quand on a employé neuf ans à faire deux petits volumes. En vérité, de pareilles imputations, haſardées par quelqu'un qui a écrit une brochure en trois heures, paroiſſent extrêmement deplacées.

Je vais continuer à examiner les choſes.

CHAPITRE XIII.

Du climat de l'Amérique.

QUand le Critique parle du climat de l'Amérique, d'où le mal vénérien s'eſt répandu ſur l'Europe & le reſte du Monde connu, il tombe toujours dans la même faute, parce qu'il confond toujours les époques.

On a obſervé dans les colonies Anglaiſes, que l'air s'eſt beaucoup purifié depuis environ 60 ans, tant par les défrichements que par les coupes de bois: ainſi le climat de ces provinces, tel qu'il eſt aujourd'hui, n'eſt pas le climat de ces provinces tel qu'il étoit au moment de la découverte. Il faut donc bien diſtinguer ces choſes, ſans quoi on ne pourroit jamais ſe faire des idées claires là-deſſus.

L'air de cette partie du Pérou, qui eſt la plus voiſine de la ligne équinoxiale, n'eſt plus ſi funeſte que du temps de Zarate, qui en donne une deſcription effrayante: *Les peuples, dit il, qui habitent ſous l'équateur & aux environs, ont le viſage bazané; ils parlent de la gorge; ils ſont fort adonnés au péché contre nature, c'eſt pourquoi ils maltraitent leurs femmes, & en font peu de cas; ils ſe coupent les cheveux, & ſe font des couronnes à la tête à peu près comme les moines. Ce pays eſt fort chaud & fort mal ſain: on y eſt particuliérement ſujet à de certaines verrues, ou eſpeces de froncles fort malins & fort dangereux, qui viennent au viſage & dans les autres parties du corps: ils ont des racines fort profondes, & ſont plus à craindre*

que la petite vérole, & preſqu'autant que des charbons de peſte (*).

Ces *froncles*, dont parle ici l'Auteur Eſpagnol, n'étoient que les effets du mal vénérien qui, au commencement de ſa tranſplantation en Europe, y produiſit exactement les mêmes ſymptômes, comme on peut le voir par un paſſage du poëte le Maire, qui le premier fit des vers François ſur ce fléau, comme Fracaſtor en compoſa enſuite en Latin ſur le même ſujet. Voici quelques-uns de ces vers de le Maire.

Mais à la fin quand le venin fut meur,
Il leur naiſſoit de gros boutons ſans fleur,
Si trez hideulz, ſi laits & ſi énormes,
Qu'on ne vit onc viſaiges ſi difformes;
N'onc ne receut ſi trez mortelle injure
Nature humaine en ſa belle figure:
Au front, au col, au menton & au nez
Onc ne vit-on tant de gens boutonnez.
Nul ne ſceut onc lui bailler propre nom,
Nul médecin, tant eût-il de renom.
L'ung la voulut *Sahafati* nommer
En Arabie; l'autre a pu eſtimer
Qu'on la doit dire en Latin *Mentagra*;
Mais le commun, quand il la rencontra,
La nommoit *Gorre* ou la *Vérole groſſe*,
Qui n'épargnoit ne couronne, ne croſſe.
. . . . . .
Et dit-on plus que la puiſſante armée
Des forts François à grant peine & ſouffrance
En Naples l'ont conquiſe & miſe en France (**).

(*) Liv. I, Chap. IV.

(**) Voyez les *contes de Cupido & d'Atropos*. Il eſt poſſible que cette facétie de le Maire a fourni à Fracaſtor l'idée de ſon beau Poëme intitulé *Syphilis*.

Telle étoit dens ſon origine cette maladie affreuſe, qui ſe répandit de l'Amérique ſur l'ancien continent.

Dans les Iſles & en général dans toutes les provinces du nouveau Monde, les plus fréquentées par les Européans, le labour, les abattis, le ſaignement des marais, les grands chemins, le feu des habitations ont plus ou moins changé la conſtitution de l'air : il faut néanmoins excepter de certains cantons, où l'on n'a pu corriger ſenſiblement la malignité du climat; & cela eſt vrai par rapport à l'iſtme de Panama, & ſur-tout par rapport au terrain où ſont ſitués Carthagene & Porto-belo : j'ai comparé une deſcription de ce pays, publiée en 1530, avec une autre publiée en 1752, & je puis aſſurer qu'on y trouve préciſément les mêmes ſymptômes dans les habitants, les mêmes maladies endémiques, la même quantité de crapauds qui y déſolent les maiſons, comme cela arrive auſſi quelquefois en Ukraine; enfin, des eaux auſſi peu ſalubres qu'on y en voit il y a plus de 200 ans. L'air de Porto-belo eſt le plus mal-ſain qu'on connoiſſe dans le Monde, & ſur-tout pour les étrangers : quand la grande foire s'y tenoit encore, il y mouroit toujours, dit Thomas Gage, ſix cents hommes en quinze jours. J'avoue que cet exemple eſt unique, & que ſi l'on n'avoit pas mieux réuſſi dans les autres parties de l'Amérique à purifier le climat, il ſeroit inſupportable aux Européans, qui ne laiſſent pas de ſouffrir encore beaucoup à la Jamaïque, à la Barbade, à Surinam, & dans pluſieurs autres établiſſements.

CHAPITRE XIV.

Du degré du froid plus grand dans le nouveau continent que dans l'ancien.

ON a cité, dans les *Recherches Philoſophiques* les expériences faites au thermometre dans les deux continents, par leſquelles il eſt avéré qu'il fait plus froid en Amérique, que dans l'ancien Monde ſous les mêmes latitudes. Le Critique, qui ne cite abſolument aucune expérience dans toute ſa Diſſertation, révoque ces obſervations en doute, & accuſe l'Auteur de n'avoir ſu ce qu'il diſoit (*).

En vérité, on eſt étonné que ce Critique n'ait

(*) *Ses obſervations ſont-elles plus exactes par rapport au degré du chaud & du froid, ſi différent en Amérique en deçà de l'Equateur, & ſous le même parallele de notre continent ? Il l'ignore ; mais je ſai qu'il n'eſt pas vrai, &c.*

Tels ſont les termes du Critique, pag. 75. On voit bien qu'il accuſe l'Auteur de n'avoir ſu ce qu'il diſoit ; puiſqu'il lui reproche d'avoir ignoré ces mêmes obſervations qu'il a citées. Cela eſt bien merveilleux. Si ce Critique avoit été tant ſoit peu verſé dans la Géographie, il n'eût jamais dit *ſous le même parallele* ; ce qui rend ſon objection ſi obſcure, qu'on n'y conçoit rien : il falloit abſolument parler au pluriel, & dire *ſous les mêmes paralleles*.

Comme je ne puis point interrompre ici l'ordre des matieres, je donnerai dans la ſuite un chapitre particulier par rapport à l'augmentation du froid qu'on éprouve en allant au Sud. Le Critique cite un certain Guiot, abſolument inconnu dans la république des Lettres, & qui croiroit qu'on ſe moque de lui, ſi on le prenoit pour un Phyſicien. Je lui oppoſerai des ouvrages connus & des Auteurs connus.

pas été mieux inſtruit ſur un phénomene généralement reconnu, & qu'on enſeigne aux enfants en Géographie ; s'il n'a pas daigné conſulter des livres, il n'avoit qu'à ouvrir ſon almanach, & il eût trouvé, dans celui de 1769, les obſervations de M. Francklin ſur le degré du froid dans les deux continents.

L'Auteur ayant ſous les yeux les tables météorologiques, faites dans differentes provinces de l'Amérique, a tâché d'en déduire un calcul proportionnel pour indiquer à peu près la différence du froid dans les deux hémiſpheres, & il a cru pouvoir aſſurer que cette différence alloit à douze degrés de latitude, en prenant tous les pays l'un portant l'autre, & la côte orientale avec l'occidentale. Or en cela il n'a pas *cavé au plus fort*. Car à Philadelphie, au quarantieme degré de latitude Nord, le thermometre ne monte en été qu'à 33 degrés, & dans notre continent il monte à 33 degrés ſous la ſoixantieme parallele de latitude Nord : ainſi il ne fait pas plus chaud en Amérique à 40 degrés de l'équateur, qu'à 60 en Europe. Cette obſervation donne, comme on le voit, une différence de 20 degrés, tandis que M. de P. n'a adopté qu'une différence de 12 degrés. Mais voici ce qui l'a déterminé, c'eſt que les étés dans l'Amérique ſeptentrionale, ſont preſque toujours les mêmes, & que le thermometre monte au même point qui eſt, pour une partie du Canada, la Nouvelle-York, l'Albanie, la Penſilvanie, comme je l'ai dit, de 33 degrés (*) ; pendant qu'en Europe, il y a des étés où le thermometre n'atteint pas à ce point ſous le ſoixantieme parallele ; mais de trois ans il y parvient toujours une fois, & il y a des étés où il dépaſſe beaucoup cette hauteur, comme on peut le voir par les obſervations de Péterſbourg, qui eſt préciſément bien ſitué pour

(*) Je parle du thermometre de Celſius.

ſervir ici le terme de comparaiſon ; car plus avant dans la Sibérie le froid augmente trop, comme je l'ai vu par les expériences dont M. de l'Iſle a rendu compte à l'Académie de Paris : il dit même qu'un jour le mercure ſe figea dans la boule de ſon thermometre ; mais il y a bien de l'apparence que ce mercure, dont M. de l'Iſle s'eſt ſervi pour ſes expériences en Sibérie, étoit mêlé avec quelque matiere étrangere, & peut-être avec du plomb.

Cette difference qu'on remarque entre le degré du froid dans les deux continents, eſt la choſe du monde la plus facile à expliquer, & c'eſt un effet ſi néceſſaire, que je ne ceſſe de m'étonner que quelqu'un ait pu en douter, & faire imprimer ſes doutes (*).

Notre continent eſt beaucoup mieux cultivé & habité : on ſait que les habitations des hommes diminuent le froid, & corrigent l'air (**) : on ſait que les troupeaux & les engrais qu'on répand ſur les terres, diminuent auſſi le froid : on n'a plus en Europe des marais d'une étendue conſidérable : on n'y a plus des forêts, qu'on puiſſe comparer au moindre boſquet du Nord de l'Amérique. Toutes ces cauſes doivent abſolument faire varier la température de l'air dans les deux hémiſpheres.

(*) On peut voir, dans le *voyage de M. de Chabert, fait par ordre du Roi en 1750 & 1751, dans l'Amérique ſeptentrionale*, une ſavante Diſſertation ſur les cauſes de ce froid rigoureux qu'on reſſent dans le Canada, reſpectivement aux mêmes latitudes de l'Europe M. de Chabert y rapporte les cauſes de ce phénomene à la quantité de terres incultes, aux lacs prodigieux, aux marais & aux forêts, ainſi que l'a fait dans ſon ouvrage, l'Auteur des *Recherches philoſophiques*

(**) Le Pape Benoît XIV crut pouvoir corriger l'excès du mauvais air dans les environs de Rome en y faiſant venir une colonie de familles Allemandes, qui par le ſeul feu de leur foyer, devoient diminuer les exhalaiſons ; mais comme on diſperſa trop ces familles, au lieu de les réunir ſur un même terrain, l'*aria* les a emportées, & il n'en eſt reſté aucun veſtige.

Il n'y a encore qu'à prendre pour termes de comparaiſon Québec & Paris, dont le climat eſt aujourd'hui ſi différent, quoique la latitude ſoit à peu près la même. Cependant cela n'a pas toujours été ainſi : car quand la Gaule étoit remplie de bois, & beaucoup moins cultivée, il faiſoit auſſi plus froid à Paris qu'il ne fait aujourd'hui, comme on peut très-aiſément s'en convaincre, en liſant ce que l'Empereur Julien dit du climat de Paris dans ſes ouvrages.

Quant au terrain compris entre les Tropiques au nouveau Monde, il eſt très-élevé, plein de marécages, de lacs, de bois, de montagnes chargées de neige ; enfin il ne reſſemble en rien aux pays ſitués dans la Zone Torride de notre continent : auſſi y a-t-il eu des années où le thermometre de Réaumur eſt parvenu au ſeptantieme degré en Afrique ſous la ligne équinoxiale, tandis qu'il s'en faut de beaucoup qu'il ait jamais atteint à ce point dans la Guiane, ou dans le Pérou.

Cette différence, dans la diſpoſition de l'atmoſphere, a dû influer beaucoup ſur les hommes & les animaux du nouveau Monde, qui, par la culture, changera avec le temps entiérement de face. M. Bertrand a déja obſervé que les rivieres du Nord de l'Amérique contiennent moins d'eau de nos jours qu'elles en contenoient il y a 60 ans, comme on l'a vu par les anciens moulins que le courant ne fait plus marcher ; ce que ce naturaliſte attribue avec beaucoup de raiſon aux abattis & au ſaignement des terres. Quoique l'Amazone, le plus grand des fleuves connus, reçoive une immenſe quantité d'eaux qui découlent des montagnes, il n'y a cependant aucun doute qu'il ne diminuât beaucoup, ſi l'on abattoit les immenſes forêts qui l'ombragent depuis le méridien de Jean de Bracamoros, par le ſein du continent juſqu'à l'Iſle de Marayo. Ce qui eſt vrai par rap-

port aux rivieres, eſt auſſi vrai par rapport aux lacs.

Un autre phénomene auſſi ſurprenant que celui dont je viens de parler, c'eſt que pluſieurs plantes du genre des *Aſtres* ou des *Bidens*, qui ne montoient jamais en graine dans le Nord de l'Amérique, parce que la fleur étoit trop tardive, commencent maintenant à produire des ſemences fécondes (*). Malgre toutes ces améliorations du climat, on peut dire en général, que dans les parties ſeptentrionales du nouveau Monde, on s'étoit attendu à une révolution plus rapide, & qu'on ne voit pas encore tout le fruit du travail opiniâtre des colonies Anglaiſes. Dans la plupart le froid n'a pas diminué en proportion de la quantité de bois qu'on a déracinés, & la dégénération dans le bétail d'origine Européane, eſt encore fort ſenſible, ainſi que la dégénération dans l'eſpece humaine.

La Nature ne peut ſans doute opérer de grands changements dans un climat quelconque, que par une marche fort lente, & dont trois ou quatre générations ne peuvent s'appercevoir, qu'autant que des naturaliſtes laiſſent des obſervations qu'on compare enſuite à celles qu'on fait de jour en jour. D'ailleurs, il reſte autour des colonies, d'immenſes terrains incultes & noyés; de ſorte que l'air n'eſt pas également purifié dans un endroit comme dans un autre.

Plus je fais d'obſervations, & plus je m'apperçois que le Critique n'a pas compris le ſujet ſur lequel il a écrit; car comme il n'a point admis un plus grand degré de froid dans le nouveau continent que dans l'ancien ſous les mêmes latitudes,

---

(*) Ces plantes ſe perpétuoient par les racines & par les boutures; & la ſeve, au lieu de produire dans la fleur, produiſoit dans le pied. Enfin elle donnoit des rejettons, au lieu de donner des ſemences.

il eſt impoſſible qu'il ait pu avoir des notions claires ſur la nature du climat. C'eſt comme ſi l'on écrivoit ſur la Géométrie ſans ſavoir l'Arithmétique.

CHAPITRE XV.

De la famine qu'eſſuyerent les premiers Européans qui pénétrerent en Amérique.

QUand le Critique ne peut ni altérer ni contredire les faits cités par l'Auteur, il n'en parle point, & les regarde comme non-avenus. Cette maniere de critiquer eſt non-ſeulement vicieuſe, mais c'eſt la moins inſtructive qu'on puiſſe employer ; car alors le lecteur ne voit les choſes que d'un côté, ou il ne voit pas toutes les choſes qu'il devroit voir, pour pouvoir en juger. Le fait dont il s'agit eſt tel.

Les premiers Européans qui entreprirent de faire des conquêtes & des établiſſements en Amérique, furent tous, ſans en excepter aucun, perſécutés par la famine. Il n'y a qu'à voir ce qui arriva à François Pizarre au Pérou ; à Diegue Almagre, lorſqu'il voulut pénétrer au Chili ; à Orellana ſur le Maragnon, à Gonſalve Pizarre dans la Canella, à Soto dans la Floride, à Cabeça de Vacca dans la Louiſiane, à Barthelemi Colomb dans l'Iſle de Saint Domingue ; dès l'an 1494, dit Oviedo, les Eſpagnols eſſuyerent une telle famine, qu'ils mangerent juſqu'aux quatre ſeules eſpeces d'animaux quadrupedes qu'il y eut dans cette Iſle. Il n'y a qu'à voir ce qui arriva à Montega dans le Jucatan, à Jean Ribaud dans ce pays qu'on a appellé enſuite la Caroline, à la colonie conduite par Gréenvil dans la Virginie, à Sarmiento dans la Magellanique, à la Roche, Chauvin, de Monts & Pontgravé dans le Canada, à Morea dans la Californie.

La famine la plus célebre, ſelon Pierre d'An-

gleria, fut celle qu'éprouva la nouvelle colonie Eſpagnole, conduite par Nicueſa à Beragua. De ſept cens ſoixante-dix hommes on n'en put ſauver quarante : les vivres ayant entiérement manqué ſur un terrain dépourvu de tout, les Colons voulurent gagner la côte des environs de Porto-belo ; mais la diſette augmenta tellement, qu'ils commencerent par manger leurs chiens, enſuite des hommes ſauvages ; les Sauvages leur ayant manqué, ils déterrerent des cadavres : les cadavres leur ayant encore manqué, ils ſe nourrirent de crapauds, & finirent enfin par manger le limon des marais & par s'entre-dévorer. La même choſe arriva auſſi aux compagnons de Ribaud, qui, ſe voyant dans la derniere des extrêmités, jetterent au ſort pour ſavoir lequel d'entr'eux ſeroit mangé le premier ; le ſort tomba ſur le plus maigre, & on le mangea.

Les vents contraires ayant retardé les vaiſſeaux chargés de vivres, que l'Eſpagne envoyoit à ſes petites armées en Amérique, au commencement du ſeizieme ſiecle, les chefs crurent que tout étoit perdu, & que la faim enleveroit juſqu'au dernier Eſpagnol envoyé dans le nouveau Monde. La colonie Anglaiſe de la Virginie fut contrainte de retourner en Europe, faute de vivres : celle de Philippeville, & plus de quarante autres périrent entiérement par la famine.

On peut bien, après cela, ſe former une idée de l'état de l'Amérique au temps de la découverte: les Européans n'y auroient jamais eſſuyé de tels malheurs, s'ils y avoient trouvé des peuples cultivateurs, mais dans un pays abſolument inculte & occupé par quelques hordes de Sauvages, de tels malheurs étoient inévitables.

Le Critique ne ſauroit ſe mettre dans l'eſprit, que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* parle preſque toujours de cet état où l'on trouva le nouveau continent à la fin du quinzieme & au commencement du ſeizieme ſiecle. Peut-il donc nier

qu'alors tout cet hémiſphere ne fût preſque couvert de forêts, où il falloit voyager avec le ſecours de la bouſſole? Car comme il n'y avoit point de chemins frayés, la plupart de ceux qui y pénétrerent ſans ſe munir de bouſſoles, s'y perdirent ainſi que dans un immenſe labyrinthe. Le Comte Maurice de Naſſau fit faire de grands abattis dans les forêts du Breſil, où il vouloit ouvrir des allées; mais plus on avançoit, & plus on s'appercevoit que le bois devenoit épais & touffu, au point qu'on déſeſpéra d'en voir l'iſſue, qu'on ſuppoſoit être à plus de trois cents lieues de l'endroit, où l'on avoit commencé à tracer les allées & les clairieres. Dans le Nord de l'Amérique, il y avoit & il y a encore des forêts, qui couvroient, ſans aucune interruption, des terrains plus grands que les Pays-bas & l'Allemagne enſemble. On peut donc aſſurer que le nouveau Monde n'étoit qu'un déſert affreux, tandis que notre ancien continent étoit, comme je le dirai ailleurs, rempli de grandes villes & habité par des peuples policés.

Si le Critique eût penſé en philoſophe, il auroit ſans doute avoué que rien n'eſt plus ſurprenant que cette différence entre les deux hémiſpheres d'un même Globe: il auroit avoué qu'il n'y a pas, dans l'hiſtoire du genre-humain, un phénomene comparable à celui-là; mais le plaiſir de noircir l'Auteur par des imputations odieuſes, l'a emporté chez lui ſur le plaiſir de conſidérer les plus étonnants effets de la Nature.

CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

De la qualité des terres au nouveau Monde.

LE Critique toujours occupé à faire des imputations, accuſe l'Auteur d'avoir ſoutenu qu'aux Indes occidentales, toutes les terres ſont d'une ſtérilité ſinguliere, mais c'eſt une pure imagination de ſa part. L'Auteur a dit qu'avant l'arrivée des Européans, la culture manquant entiérement aux terres de l'Amérique, la fécondité y étoit à pure perte, & cela équivaut à la ſterilité. Voici ſes termes.

» Les troncs & les touffes de ces arbres y nour-
» riſſoient une multitude de végétaux implantés &
» paraſites, des polipodes, des Guis, des Agarics,
» des Champignons, des Cuſcutes, des Mouſſes &
» des Lichens, provenus du ſédiment d'un ſuc im-
» pur, que la végétation y pompoit de cette terre ;
» qui n'avoit jamais été émondée par l'induſtrie,
» & où la Nature, faute d'être dirigée par la main
» de l'homme, ſuccomboit ſous ſes propres ef-
» forts » (*).

L'Auteur a donc ſuppoſé que, quand la main de l'homme y dirigeroit les efforts de la Nature, la fécondité n'y ſeroit pas à pure perte : il a parlé de l'état où on découvrit l'Amérique, & le Critique parle d'une époque poſtérieure de plus de deux ſiecles & demi à celle-là : non-ſeulement il confond les temps, mais il confond auſſi les lieux, & en vantant la fertilité des terres au nouveau Monde, il ne diſtingue pas les provinces d'avec les provinces : cependant il ne faut pas juger du Canada par le Bréſil, ni du Bréſil par le Pérou, *où il y a fort peu*

(*) *Recherches Philoſophiques*, pag. 6 & 7, tom. I.

de bonnes terres : il ne croît point de mayz dans tout le pays de Collao à plus de cent cinquante lieues à la ronde, à cauſe du froid. A Atica, à Atitipa, Villacori, Malla & Chilloa, on n'engraiſſe les terres qu'avec une prodigieuſe quantité de têtes de Sardines : les habitans ont beaucoup de peine à y faire leur récolte, à cauſe de la diſette d'eau ; car il y a plus de ſept cents lieues de côtes où il ne pleut jamais, & qui ne ſont arroſées d'aucune riviere : la terre y eſt ſablonneuſe & brûlante (*).

J'obſerverai qu'il eſt d'autant plus ſurprenant que le Pérou, ſitué dans la Zone Torride, ait des provinces où le froid empêche le mayz de croître, que l'on voit ce même grain réuſſir très-avant dans le Nord de l'Europe, & dans les bruyeres défrichées de la Poméranie. Ce froid eſt produit par l'élevation du terrain.

Si les terres ſont, de l'aveu de tout le monde, mauvaiſes au Pérou, que peut-il donc ſervir au Critique de rapporter l'obſervation du Pere Feuillée, ſur une orange dont les pepins avoient germé dans le fruit ? Il ſeroit aiſé d'expliquer ce phénomene ; mais ce phénomene, ni les vers de Virgile que le Critique cite, ne rendent pas le terrain au Pérou, meilleur qu'il ne l'eſt en effet.

Je dis qu'il eſt abſolument néceſſaire de diſtinguer les provinces, puiſqu'il s'en faut de beaucoup que la fertilité ſoit au même degré dans les unes que dans les autres. La prédilection des Jéſuites pour le Paraguai, le Tucuman, les bords de l'Orenoque, la Californie & la Martinique prouve ſans doute que ces contrées valent infiniment mieux que la côte des Patagons & le Canada, où la France, lorſqu'elle en étoit encore en poſſeſſion, devoit annuellement envoyer des vivres pour plus de 600 mille livres tournois ; & on ſait bien que la France n'a jamais fait ſon grand & préjudiciable com-

(*) *Hiſtoire des Incas*, pag. 85, 86, 87, tom. II.

merce de ſalaiſons avec l'Irlande, que pour avitailler ſes colonies de l'Amérique, qui occupées à des cultures ſecondaires, comme celle de l'indigo, du café, du ſucre, ne pouvoient ſe procurer leur néceſſaire phyſique : ſi la terre étoit donc auſſi incroyablement fertile au nouveau Monde, que le Critique l'aſſure, les Colons ſe ſeroient trouvés dans un ſuperflu qui les eût délivrés de la gêne de tirer toutes leurs proviſions de l'Europe ; & cela ſeroit arrivé, malgré les précautions priſes par la Métropole, pour tenir leur établiſſement dans la dépendance : je parlerai de cela plus au long, dans un chapitre particulier, où j'examinerai la nature du commerce que l'Europe fait avec l'Amérique, où les terres ont aujourd'hui auſſi beſoin qu'ailleurs d'une pénible culture & d'un grand nombre de bras : une plantation n'y vaut préciſément qu'en raiſon du nombre des Negres qu'elle poſſede.

Quand les Européans entreprirent de former des établiſſements réguliers dans le nouveau continent, ils commencerent par abattre les forêts, ou par y mettre le feu : ces forêts s'étoient dépouillées tous les ans de leurs feuilles, dont on voyoit ſouvent des lits entaſſés à la hauteur de quatre à cinq pieds : l'humidité y ſéjournoit : il y avoit une putréfaction continuelle : les lits inférieurs ſe corrompoient & ſe convertiſſoient en fumier, à meſure qu'il s'en formoit de nouveaux à la ſurface. Quand ce terrain, ainſi engraiſſé par ſes propres productions, fut dégarni de ſes arbres pour la premiere fois, & couvert de cendre, on vit dans pluſieurs endroits, de certaines plantes croître & s'élever d'une maniere étonnante, comme cela arrive ordinairement dans les terrains à bois qu'on défriche par le feu; mais dans la ſuite cette grande fertilité ceſſa par degré, parce que la terre s'épuiſoit de ſes engrais naturels, que des milliers d'années y avoient accumulés, & alors la culture eſt devenue plus pénible, ainſi qu'on s'en eſt apperçu à la Barbade & dans plu-

pluſieurs autres colonies : mais à meſure que la culture eſt devenue plus pénible, l'air s'eſt corrigé, & les exhalaiſons de la terre ont perdu cette malignité qui étouffoit les enfants Créoles dans le berceau. Je penſe que dans ces cantons de la Zone Torride, où la terre étoit ſi froide à l'intérieur, qu'elle faiſoit mourir les graines ſemées trop profondément, elle a plus ou moins perdu cette qualité par les effets du labour, qui en rendant le ſol plus meuble, font que les rayons du ſoleil y pénetrent davantage (*).

Il eſt ſurprenant que le Critique ne veuille point admettre, que les eaux ſtagnantes étoient extrêmement nuiſibles au nouveau monde, pendant les premiers temps de la découverte ; cependant cela eſt très-certain, & je ne connois aucun Auteur qui l'ait ſeulement mis en doute. On a été longtemps avant que de ſavoir diſcerner les eaux dont on pouvoit boire, d'avec celles dont il falloit s'abſtenir ; & les Européans, qui arrivoient nouvellement en Amérique, devoient là-deſſus ſe faire inſtruire par les perſonnes qui avoient déja fréquenté le pays depuis quelque temps, & qu'on nommoit alors les *Vétérans*. Il en étoit de même des fruits ; les Eſpagnols crurent pouvoir manger de tous ceux où ils voyoient les oiſeaux venir becqueter ; mais cette obſervation les a ſouvent trompés : car il y a des végétaux, venimeux pour l'hom-

---

(*) Rien n'eſt plus ſingulier que ce grand froid de la terre en Amérique, & celà dans la Zone Torride Voici ce qu'en dit le Naturaliſte Piſon.

Quæcumque profundiùs & quò radii ſolares non pertingunt, inhumant, in vitæ diſcrimen ea incurrunt ; quod ſub cute ſua intenſe frigida terra, præcipuè æſtate, taleas & ſemina facilè enecet. Cujus rei advenæ & novitii experimentum non ſine magnâ jacturâ fecerunt..... Indicarum arborum radices adeò à frigore ſubterraneo abhorrere deprehenduntur, ut nonnunquam ſolis deſiderio foras prorumpentes terrâ ſe condi vix patiantur. De Aëre & Locis, lib. I.

me, dont de certains animaux ſe nourriſſent impunément, comme nous le voyons par la juſquiame qui ne tue pas les cochons : il y a d'autres végétaux qui ne nuiſent pas aux hommes, & qui ſont un poiſon pour de certains animaux, comme nous le voyons par les amandes ameres qui tuent differentes eſpeces d'oiſeaux, & par le lupin qui tue l'Hippopotame. D'un autre côté, les Européans ont auſſi appris beaucoup des Sauvages, qui, dans preſque toutes les provinces de la Zone Torride, avoient l'uſage de ſuſpendre leurs lits à des arbres, ou à des pieux, & d'allumer du feu pendant la nuit autour de ces *hamacs* ; & cela étoit abſolument néceſſaire : auſſi les premiers Européans, qui voulurent coucher par terre dans les herbes, en furent-ils la victime ; on les trouvoit ordinairement morts le matin. Depuis que le défaut total de la culture a rendu les environs de Rome ſi mal ſains, il y a de certains mois de l'année où on ne peut y coucher en plein air ſans un danger extrême de ne jamais ſe réveiller.

CHAPITRE XVII.

De la Louiſiane en particulier.

LA France a cédé la Louiſiane à l'Eſpagne : donc, conclut le Critique, la Louiſiane eſt un excellent pays. La conſéquence pourroit être juſte ; mais il faut néanmoins l'examiner, & voilà ce que le Critique ne fait jamais; il évite ſoigneuſement les diſcuſſions, & n'emploie que des arguments vagues qu'on pourroit employer pour attaquer tous les livres.

Voici ce qu'il en eſt par rapport à la Louiſiane.

Feu M. des Landes, Inſpecteur de la Marine, rapporte, dans ſon *Hiſtoire de la Philoſophie*, que beaucoup de perſonnes bien inſtruites & revenues de cette province de l'Amérique, lui avoient aſſuré que la terre y étoit infectée de bêtes venimeuſes, les eaux mal-ſaines, & qu'en un mot, ce n'étoit rien moins qu'un bon pays. Cette aſſertion de M. des Landes fut critiquée & non pas réfutée par M. le Page, qui avoit ſes raiſons pour agir ainſi. M. le Page fut à ſon tour critiqué par M. du Mont. Enfin tous ceux qui ont écrit ſur la Louiſiane, depuis Henepin, le Clerc & le Chevalier Tonti juſqu'à du Mont, ſe ſont contredits les uns les autres, tantôt ſur un article, tantôt ſur un autre. Ainſi la choſe eſt au moins très-douteuſe ; mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que tous les établiſſements formés par la France dans la Louiſiane, ont manqué, ſoit qu'ils aient été ſous la direction immédiate de la *Compagnie d'Occident*, ſoit qu'on y ait accordé des conceſſions particulieres. On perſuadoit toujours aux intéreſſés & à la Cour,

que la terre n'y étoit pas mauvaiſe; & les établiſſements languiſſoient ſinguliérement : on a vu des temps où l'on n'y mettoit point quatre cents Negres au travail : on a vu des temps où les exportations ſe réduiſoient aux cuirs verds, & à des peaux de chevreuils qu'on déguiſoit à Niort par l'apprêt, & qu'on vendoit pour des peaux de daims. Quant à la cire végétale dont on ne ceſſoit de parler, je ne crois pas qu'on en ait jamais aſſez tiré de la Louiſiane, pour en faire cent livres de bougies, & la France devoit alors comme aujourd'hui, payer plus d'un million de livres tournois pour ſe procurer de la cire d'abeilles, dans le Levant & dans d'autres pays : ainſi cette production de la Louiſiane, étoit plutôt une curioſité qu'un effet de commerce; ſoit qu'on en ignorât la manipulation, ſoit qu'on n'eût pas aſſez multiplié les arbres qui produiſent cette drogue. Enfin le dégoût ſuivit les efforts & les tentatives faites pour vivifier & animer cette colonie; on changeoit ſouvent les directeurs; les uns faiſoient plus, les autres moins, & la province n'a jamais fleuri, de ſorte que la France n'en pouvoit tirer aucun avantage, comme tout le monde ſait.

Faut-il donc conclure néceſſairement que la Louiſiane eſt un excellent pays ? Voilà de quoi je laiſſe juger le lecteur. C'eſt un pays comme tout autre : il faut y travailler beaucoup la terre : il faut y avoir beaucoup de Negres, & ſe bien garantir des bêtes venimeuſes, & ſur-tout des ſerpents à ſonnettes; car quoiqu'on en ait déja détruit un nombre incroyable, l'eſpece en eſt ſi peu éteinte, qu'on riſque toujours à s'écarter beaucoup des habitations.

Je ne ſuis entré dans ces détails que pour prouver combien il eſt néceſſaire, dans ces ſortes de matieres, de diſcuter le pour & le contre; car l'Auteur de *Recherches Philoſophiques* n'a parlé de la Louiſiane ni en bien ni en mal. S'il avoit

jugé à propos d'en dire quelque choſe, il eût ſans doute ſuivi les relations qu'il avoit ſous les yeux : il eût tâché d'accorder les contradictions qu'on y rencontre, pour trouver le plus grand degré de probabilité poſſible.

CHAPITRE

CHAPITRE XVIII.

De la dégénération des animaux tranſplantés en Amérique.

MOnſieur de Buffon a prouvé que la plupart des animaux de notre continent, conduits en Amérique y ont dégénéré. Là-deſſus Dom Pernety aſſure que cela n'eſt point vrai : à l'entendre parler, il ſemble ſe donner pour un Naturaliſte beaucoup mieux inſtruit que l'illuſtre M. de Buffon ; mais ce qu'il y a de bien ſingulier, c'eſt que quand il parloit de la ſorte, il ne connoiſſoit pas ſeulement les premiers principes de la zoographie, ni les eſpeces animales, ni les noms de ces eſpeces. J'indiquerai ſes erreurs, dans les chapitres du Puma, du Jaguar & du Couguar.

Je me contente ici de renvoyer à l'ouvrage même de M. de Buffon ; on y verra, à l'article des *Chevaux*, s'il n'eſt pas vrai que les premiers qu'on a tranſportés au nouveau Monde, y ont dégénéré.

On ſait bien que les effets de la culture dont j'ai tant parlé, ont, dans de certaines provinces, influé ſur les eſpeces animales qui y ont plus gagné ou moins perdu. Auſſi l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* dit-il que la dégénération qu'elles eſſuient, eſt moindre aujourd'hui qu'au commencement du ſeizieme ſiecle (*). Mais que le Critique me permette de lui faire obſerver, qu'il s'en faut de beaucoup que cette altération, parmi les animaux, ait ceſſé ; puiſqu'elle continue parmi les hommes. Je ne m'arrête pas au rapport

(*) Voyez les *Recherches Philoſophiques*, T. I, p. 20.

de ces voyageurs & de ces aventuriers qui n'étoient ni philoſophes, ni naturaliſtes, & qui déraiſonnent ſur des choſes qu'ils n'ont pas connues, & qu'ils n'ont pas même voulu connoître : dans tous les faits qui concernent l'Hiſtoire Naturelle, on ne peut & on ne doit admettre que le témoignage des Naturaliſtes. J'ai déja cité M. Calm ſur la dégénération des hommes, & je vais le citer encore ſur celle des bêtes, pour que le Critique n'impute plus aux autres ſes propres erreurs.

» Tous les animaux domeſtiques qu'on voit ici, » y ont été portés par les premiers Européans qui » y ont abordé. Les Sauvages naturels n'en avoient » point, & même à préſent ils ſe ſoucient peu » d'en élever.

» Tout le bétail dégénere peu à peu, & devient » beaucoup plus petit qu'il ne l'eſt en Angleterre, » quoique les premieres races aient été apportées » de ce royaume. Dès la premiere génération, les » bœufs, les chevaux, les brebis & les cochons » perdent quelque choſe de leurs peres : & à la » quatrieme, il n'y a preſque plus de comparaiſon à faire entre les enfants & les ancêtres, pour » la groſſeur & la force. C'eſt vraiſemblablement » dans le climat, dans la nourriture & dans les » qualités du ſol qu'on doit chercher la ſource de » cette dégénération.

Il ne s'agit pas ici d'une ſeule eſpece de quadrupedes, mais tout au moins de quatre ſortes différentes, qui éprouvent tous les mêmes accidents : il ne s'agit pas ici d'un affoibliſſement ſubit dans la premiere ou la ſeconde génération, & produit par un changement ſubit de climat; mais il eſt queſtion d'un effet progreſſif qui ne ceſſe qu'après avoir dégradé toute l'eſpece, en la réduiſant à un état où elle eſt preſque méconnoiſſable, & d'où elle ne ſe relevera qu'avec le temps.

(*) Chap. IV, §. III, pag. 86 & 87.

J'obſerverai ici en paſſant, que quatre générations paroiſſent être la durée du temps que la Nature emploie pour opérer de certains changements dans les eſpeces animales : il faut quatre générations de races croiſées pour blanchir un Negre : il en faut tout autant pour noircir un blanc ; & on voit, par ce que dit M. Calm, que le plus grand affaiſſement ſurvient dans le bétail de la quatrieme portée.

Il eſt arrivé aux animaux étrangers, portés en Amérique, la même choſe qu'aux hommes qui, dans chaque province, ont rencontré des maladies endémiques, plus ou moins funeſtes. A la Jamaïque, les nouveaux débarqués ſont ſujets à une ſueur extraordinaire ; à Panama, ils prennent la Chaperonade ; au Breſil, le mal de Siam, &c.

Les Chiens, que le mal vénérien attaque au Pérou, n'en ſont pas attaqués dans les provinces ſeptentrionales ; les Cochons, qui ſe rabougriſſent en Penſilvanie, changent dans d'autres endroits de forme ſans perdre leur taille : dans les Colonies Anglaiſes de terre-ferme, les Brebis d'Europe deviennent plus petites ſans perdre leur laine : dans pluſieurs colonies Anglaiſes des iſles, comme à la Jamaïque, les Brebis d'Europe perdent leur laine, & il leur vient un crin dur & rude, qu'on ne ſauroit employer dans les étoffes les plus groſſieres. Le caractere de la métamorphoſe ou de la dégénération n'eſt pas le même dans les mêmes eſpeces ; parce que l'air n'eſt point par-tout également mal ſain, ou qu'il eſt plus purifié dans un endroit que dans un autre, par le travail des hommes. Je penſe que le froid doit être regardé comme une des cauſes principales, qui dérange la conſtitution du bétail venu d'Angleterre dans les colonies que ce Royaume a dans la terre-ferme de l'Amérique.

Au commencement de la découverte du nouveau Monde, on obſerva que de certaines eſpeces animales, tranſplantées, furent long-temps ſans pouvoir y engendrer : cependant dans la ſuite elles

commencerent inſenſiblement à ſe propager là même où l'on avoit déſeſpéré de voir leur poſtérité, comme cela arriva aux Poules d'Europe portées au Pérou ; elles y furent pendant plus de trente ans ſans pouvoir couver ; c'eſt-à-dire qu'il fallut quatre ou cinq fois en reporter de nouvelles avant que d'en élever dans le pays, tandis que les Poules d'Inde, amenées de la Floride en Europe, y couverent dès la premiere année de leur tranſmigration.

Il y a d'autres animaux d'origine Aſiatique ou Africaine, tels que les Chameaux, qui n'ont pu abſolument réſiſter contre le climat de l'Amérique, même ſous l'Equateur, & ils ſe ſont éteints ſans laiſſer aucune trace de leur apparition dans le nouveau continent.

Le Critique peut-il donc nier ces faits que perſonne n'a jamais révoqué en doute ? Cite-t-il donc un ſeul Naturaliſte, dont le témoignage ſoit en ſa faveur ? Non certainement, il n'en cite aucun dans toute ſa Diſſertation ; & il avoit néanmoins bien beſoin de s'appuyer ſur des autorités d'écrivains connus : ce qu'il faut toujours faire lorſqu'on parle d'une ſcience qu'on n'a pas cultivée, & où l'on eſt entiérement aveugle. Il croit qu'en parlant des Taureaux du Bréſil, il détruit toute l'hypotheſe des *Recherches Philoſophiques* ſur la dégénération des animaux étrangers. Mais, encore une fois, s'il s'étoit inſtruit dans les écrits des Naturaliſtes, il auroit trouvé que nos premiers Bœufs, conduits dans cette province de l'Amérique, y ont éprouvé une ſorte d'altération bien ſenſible : auſſi Piſon les compte-t-il parmi les eſpeces qui, par leur tranſport au Bréſil, ont perdu des qualités qu'elles avoient en Europe (*).

(*) *Inter alia animadverſione digna circà quadrupeda, non prætereundum puto, quod aliqua pecora Europæa in Indias invecta, præſertim Oves*, Boves, *Arietes etiam*

Il eſt ennuyeux de devoir ſans ceſſe mettre ſous les yeux du Critique des extraits qu'il auroit pu lire & étudier avant que de compoſer ſa Diſſertation. Il aſſure que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a conclu du particulier au général ; mais quand on a démontré que les animaux n'ont pas été plus exempts de l'altération produite par le climat du nouveau Monde, dans les parties méridionales, que dans les provinces ſeptentrionales, on ne conclut pas du particulier au général.

La différence qu'il y a entre les Taureaux du Bréſil, de Saint-Domingue & les nôtres, c'eſt que les premiers ont le cuir beaucoup plus épais, qu'ils réſiſtent moins dans les attelages, & que leur chair eſt plus mauvaiſe, plus coriace, & ſur-tout à Saint-Domingue ; auſſi faut-il y porter des ſalaiſons d'Irlande. L'Europe envoie une immenſe quantité de viandes de Bœuf fumées & ſalées dans la plupart des établiſſements de l'Amérique, qu'on pourvoit de tout.

L'épaiſſeur & la dureté de la peau paroît être une qualité qui caractériſe & diſtingue les animaux ſauvages d'avec leurs analogues ſoumis depuis longtemps à la domeſticité, comme on le voit par le Sanglier & le Cochon, qui ne ſont qu'une ſeule & même eſpece d'animaux dans deux états différents ; comme on le voit par l'Urus ou l'Aurochs des Allemands, & le Bœuf domeſtique. Cet effet s'étend même juſqu'aux hommes, ainſi que je l'ai dit en parlant de ces ſauvages qui vont toujours nuds, & que la petite vérole tue d'autant plus aiſément que leur peau eſt plus épaiſſe.

ſi ob aëris temperiem calidiorem ſatis prolifici, tamen macriores utique reperiantur, carneque minus ſuccidâ & tenerâ quam in natali quondam ſolo, vel quia ex inſucto frigore nocturno, vel fervore diurno peculiaris terræ genius reſultans, ſicut tenerioribus Europæ vegetabilibus, ita quibuſdam animalibus exoticis minus faveat. Hiſt. Nat. Braſiliæ, Sect. III, pag. 97.

Quant aux Biſons, ou aux Taureaux indigenes de l'Amérique, ils ſont, comme l'obſerve M. Briſſon (*), beaucoup plus petits que les nôtres, & la Nature leur a donné un mauvais inſtinct : on ne peut que difficilement les ſubjuguer. Lors même qu'ils ſont nés & élevés dans des étables, ils reviennent à leur caractere fougueux & revêche, ſecouent le joug, & retournent, à la premiere occaſion, dans les bois. Ce génie indiſciplinable, eſt celui de preſque tous les animaux naturels de l'Amérique, ſi l'on excepte le Glama, qui n'a pourtant point la patience du Chameau, auquel il paroît être plus apparenté qu'à la Brebis avec laquelle on le confond communément.

On ne ſauroit obſerver ſans le plus grand étonnement, qu'au moment de la découverte du nouveau Monde, il n'y exiſtoit entre les Tropiques aucun grand quadrupede ; car outre le Rhinoceros & l'Hippopotame, il y manquoit les Chevaux, les Anes, les Bœufs, les Chameaux, les Dromadaires, les Girafes & les Eléphants; c'eſt-à dire, ſept eſpeces principales, très-utiles à l'homme, & qu'on avoit depuis un temps immémorial apprivoiſées & ſoumiſes à la domeſticité dans notre hémiſphere, ſi l'on en excepte le ſeul Eléphant, qui ſe laiſſe très-aiſément apprivoiſer ; & il n'y a pas encore d'exemple qu'il ſoit jamais devenu domeſtique : on ne peut ſubjuguer que des individus, & non l'eſpece.

Le Critique, au lieu de parler d'Ulyſſe & d'Ithaque, auroit dû nous expliquer pourquoi il y avoit une différence ſi ſenſible entre le regne animal de notre continent, & celui du nouveau Monde : mais il a évité ces difficultés ; & quand il eſt dans la plus grande impuiſſance d'examiner les choſes,

---

(*) Voyez ſon *Regne animal*. Le Biſon engendre avec nos Vaches.

c'eſt alors qu'il déclame le plus fortement contre celui qui a tâché de les examiner.

Comme le Tapir étoit le plus grand de tous les quadrupedes qu'on ait trouvés dans la Zone Torride aux Indes occidentales, j'en parlerai en particulier, après avoir fini les articles du Puma, du Jaguar & du Cougouar.

CHAPITRE XIX.

Du Puma ou du Lion de l'Amérique.

IL eſt naturel, quand on veut écrire ſur les animaux, de commencer par étudier la Zoographie, afin d'apprendre à connoître les genres, les eſpeces & les noms des eſpeces. Dom Pernety n'ayant pas daigné étudier tout cela, a été bien éloigné de pouvoir donner au lecteur des notions claires qu'il n'avoit pas lui-même : il ſe contente de dire qu'il y a au Pérou & ſur les frontieres du Chili, *un animal moins fort, moins courageux que le Lion* (*). S'il avoit ſu le nom de cet animal, il l'eût ſans doute nommé, & ce n'étoit pas encore aſſez de le nommer, il falloit ajouter la phraſe par laquelle les Naturaliſtes le définiſſent : cependant il eſt très-certain qu'il a voulu parler du *Puma* des Naturaliſtes (**), qui eſt le ſeul Animal de l'Amérique auquel on ait donné le nom de Lion : il n'y en a abſolument pas d'autre, ainſi qu'on peut le voir dans les ouvrages de M. de Buffon (***).

Comme le Critique aſſure enſuite, d'un ton impoſant, que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* s'eſt trompé, lorſqu'il a dit que les Lions Américains ſont moins grands & moins dangereux que ceux de l'Afrique, je vais démontrer la

---

(*) Diſſertation ſur l'Amérique, pag. 112.

(**) *Puma, vulgò Leo Americanus, comâ carens: cauſâ non floccoſâ, parva. Pilis magis luteſcentibus quàm fulvis : corpore minor & invalidor quàm Leones Africani & Aſiatici. Arbores ſcandit : ab homine fugatur, pecori inſeſtus.* Telle eſt la phraſe qui convient au Puma.

(***) Voyez à la ſuite de l'*hiſtoire du Lion de notre continent.*

futilité de cette imputation, la plus extraordinaire que j'ai jamais vue ; car il s'agit d'un fait que perſonne n'a penſé ſeulement à révoquer en doute.

La nouvelle de la découverte d'un autre hémiſphere étonna extrêmement l'Europe, comme on peut aiſément ſe l'imaginer : chacun voulut en voir des relations, & on en écrivit une infinité ſans pouvoir aſſouvir la curioſité ; mais Acoſta & Oviedo ſe diſtinguerent parmi les premiers qui en publierent, parce qu'ils donnerent des obſervations ſur le regne animal. Oviedo ne put, dans l'iſle de Saint-Domingue, voir de ces animaux qu'on a appellés Lions d'Amérique, parce qu'il n'en exiſtoit pas dans cette iſle ; mais Acoſta, qui parcourut preſque tout le nouveau Monde, en vit pluſieurs, & il obſerva d'abord qu'ils étoient moins grands, moins terribles que ceux de notre continent ; il s'explique là-deſſus d'une maniere ſi claire, qu'elle ne laiſſe, comme je l'ai dit, aucun doute à former.

Voici ſes termes que je traduirai mot pour mot.

Il y a en Amérique des Lions : mais ils n'ont ni la grandeur, ni l'audace, ni même la couleur fauve des Lions d'Afrique, auxquels ils ſont très-inférieurs (*).

Qu'on liſe toutes les relations qui ont paru depuis 1588, temps auquel Acoſta écrivoit, juſqu'en 1745, on verra qu'elles ſe confirment mutuellement.

Je n'ai rencontré, dit M. de la Condamine, *que dans la province de Quito, & non ſur les bords de l'Amazone, l'animal que les Indiens du Pérou nomment en leur langue* Puma, *& les Eſpagnols d'Amérique*, Lion. *Je ne ſais s'il mérite ce nom ; le mâle n'a*

(*) *Sunt in hâc noſtrâ Americâ ejuſmodi feræ non paucæ, ſunt Leones, tametſi magnitudine & audaciâ & colore ipſo haud ita fulvo Africanis illis longè inferiores.* De Sit. N. O. Cap. XXI, pag. 55.

point de criniere, & il eſt beaucoup plus petit que les Lions Africains (*).

Le Critique croit qu'on trouve dans le Bréſil des Lions à criniere, auſſi élevés, auſſi courageux que ceux d'Afrique; mais c'eſt encore une pure imagination de ſa part; il a pris des bruits populaires pour des faits, & des contes pour des obſervations; lorſqu'il lui étoit ſi facile de conſulter les ouvrages de MM. de Buffon, de Linnæus & des Naturaliſtes qui ont été ſur les lieux, comme Marcgrave & Piſon: il y auroit vu que dans tout le Breſil il n'exiſte pas de grands Lions à criniere, & qu'on n'y rencontre même que très-rarement le Puma, qui eſt un animal poltron, au point qu'on l'a pris pour un Lion dégénéré: il ne ſeroit pas impoſſible, dit M. de Buffon, que le climat de l'Amérique l'eût ainſi dégradé, en réduiſant ſa taille, en le dépouillant de ſa criniere, & en lui ôtant le courage. Mais il paroît plutôt que c'eſt une bête d'une nature particuliere, qui ne produiroit pas même de Mulet avec la Lionne d'Afrique, laquelle auſſi n'a point de criniere, le caractere diſtinctif du mâle; d'ailleurs les mœurs du Puma, different de celles des Lions de notre continent: il grimpe ſur les arbres, & on peut aiſément le mettre en fuite, hormis qu'on ait la timidité naturelle des Américains, qui craignent bien plus les bêtes féroces de leur pays, que les Negres, les Maures & les Caffres ne craignent les vrais Lions & les vrais Tigres de l'Afrique, mille fois plus dangereux.

Le Critique, faute de conſulter les Auteurs qui ont écrit ſur l'Hiſtoire Naturelle, eſt tombé dans une erreur bien ſinguliere, lorſqu'outre le Puma, il place encore en Amérique d'autres Lions à criniere, & comparables pour la grandeur à ceux de l'ancien Monde. Cependant il n'y en a pas d'autres

---

(*) *Voyage ſur le fleuve des Amazones.*

que le Puma, qui paroît s'être répandu dans différentes provinces de la Zone Torride : M. Frézier dit qu'on en voit juſques ſur la côte de Cobija (*), où ils ſont plus petits que dans les autres endroits de l'Amérique, comme cela s'obſerve auſſi parmi les Lions de notre continent : ceux qui habitent dans le Monomotapa & vers le Cap de Bonne-Eſpérance, n'ont pas la taille de ceux qu'on rencontre dans les déſerts du Zara & de Biledulgerid (**).

Au reſte Dom Perneti, pour s'appercevoir de l'erreur où il eſt tombé, n'avoit qu'à rechercher dans les voyageurs Naturaliſtes qui ont parlé des animaux du Pérou, comme Nieremberg, la deſcription du Lion de ce pays, & enſuite il auroit vu que cette deſcription convient à tous les animaux Américains auxquels on a donné ce nom dans les autres provinces ; aux différences près que le climat peut produire dans la grandeur & dans la nuance du poil plus ou moins clair. C'eſt en ce ſens que Garcilaſſo a pu dire, que parmi les Lions du Pérou il y a juſqu'à quatre variétés ; mais il convient qu'aucun de ces Lions n'a ni la grandeur ni la force des Lions d'Afrique (***). En effet, le Puma ne ſauroit ſe ſervir de ſa queue comme d'une arme, tandis que les Lions de notre continent terraſſent un homme en le fouettant de leurs queues, dont le floccon eſt comme une meche qui enleve la peau, & briſe ſouvent les os.

(*) *Voyage de la mer du Sud.*

(**) Les plus grands Lions d'Afrique ont cinq pieds de haut & neuf pieds de long : les plus petits Lions d'Afrique ont trois pieds & demi de haut ſur cinq pieds & demi de long, juſqu'à l'origine de la queue.

(***) Tome II, pag. 267.

CHAPITRE XX.

Du Jaguar & du Couguar.

QUand le Critique a parlé des Tigres de l'Amérique, il n'a pas ſu qu'il y a au nouveau Monde deux eſpeces d'animaux très-différentes, auxquelles on a donné indiſtinctement le nom de *Tigre*. Le premier eſt le Jaguar, qui, ſelon M. Linnæus & preſque tous les Naturaliſtes, eſt une ſorte particuliere d'Once (*) : l'autre eſt le Couguar. Or il étoit abſolument néceſſaire de diſtinguer ces animaux, & faute de les avoir diſtingués, on ne conçoit pas du tout ce que le Critique a voulu dire. Il n'avoit qu'à conſulter les Nomenclateurs du regne animal, & y joindre la lecture des ouvrages de M. de Buffon ; il y auroit appris à connoître les eſpeces, il y auroit appris que le vrai Tigre, & ſur-tout le Tigre royal, n'exiſte pas en Amérique, où l'on ne trouve point d'animal carnacier d'une grandeur qu'on puiſſe comparer à celle de ce Tigre royal, qui a preſque la taille du Cheval.

Je ne conçois réellement point, qu'en critiquant un Auteur qui a traité des animaux, on ait eu en ſes propres lumieres tant de confiance, que de ſe croire diſpenſé d'ouvrir un ſeul livre

---

(*) *Onca Jaguara.* Marcgr. Braſ. 235. *Habitat in America meridionali. Corpus lutcſcens, maculis ocellaribus nigris ſæpe pupillâ nigrâ unâ alterâve inſtructis. Abdomen album, maculis atris ut in pedibus, ubi minores. Cauda corpore dimidio brevior, maculis nigris longis. Linnæi Syſt. Nat. Editio XII, T. I. pag. 61. Mammalia. Feræ. Felis.*

La Jaguarette ne paroît être qu'une variété du Jaguar.

d'hiſtoire naturelle. Si Dom Pernety avoit ſeulement jetté les yeux ſur quelques ouvrages fort répandus, & qui ſont preſqu'entre les mains de tout le monde, il eût compris que ce qu'il a dit des Lions & des Tigres Américains, ſont des erreurs palpables. Au lieu de recourir aux œuvres des plus célebres Zoographes, il cite les lettres d'un Jéſuite nommé Catanco, & qu'on a imprimées, je crois, par inadvertance, à la ſuite de la mépriſable hiſtoire du Paraguai, attribuée à Muratori, laquelle cependant n'eſt pas de Muratori, quoi qu'en diſe le Journal de Trévoux (*).

Il ne faut pas croire qu'il ſoit ſi aiſé d'écrire ſur les animaux avec préciſion : cela exige un travail très-opiniâtre, & une étude très-ſuivie ; au point que les ſavants, qui ont été dès leur jeuneſſe initiés dans ces myſteres de la Nature, ne laiſſent pas de trouver encore au bout de leur carriere, ou des doutes, ou des difficultés.

Ces animaux que Piſon, Hernandez, M. de la Condamine, & tant d'autres nomment des *Tigres Américains*, ſont les Jaguars, dont les plus grands ont à peu près la taille ordinaire du Tigre Africain, mais non pas celle du Tigre royal ; la robe du Jaguar eſt mouchetée, *maculis ocellaribus*, & non pas vergetée par anneaux ou par bandes tranverſales, *maculis virgatis tranſverſis*. Ceux qui ne ſont pas Naturaliſtes, ne ſauroient diſtinguer une peau de Tigre parmi des peaux de Pantheres, d'Onces & de Léopards : il n'y a rien de plus commun que de s'y méprendre, au point qu'on a démontré que les Fourreurs même de Paris n'ont jamais eu une connoiſſance bien clai-

---

(*) Le P. Berthier fit un jour un grand article pour démontrer que le Prévôt Muratori étoit véritablement Auteur de cette compilation qu'on a intitulée l'*Hiſtoire du Paraguai* ; mais cette démonſtration n'a pas convaincu les perſonnes inſtruites.

re de cette partie de leur commerce (*). Je laiſſe à juger après cela quel fond on peut faire ſur ce que Dom Pernety rapporte des peaux de Tigres qu'il dit avoir vues : c'étoient des dépouilles de Jaguar, comme il auroit pu s'en convaincre dans les ouvrages de M. de Buffon, qui prouve clairement qu'au nouveau Monde il n'y a pas de véritable Tigre. Quant au Couguar, qu'on nomme tantôt *Tigre poltron*, & tantôt *Tigre roux*, c'eſt un animal abſolument naturel à *l'*Amérique, & dont on n'a pas découvert l'analogue dans notre ancien continent : il a le poil fort ras, ſans mouchetures, ſans anneaux, ſans taches, d'un jaune tirant ſur le roux, qui fait la nuance que les Naturaliſtes expriment par le terme de *luteo rufus*. J'en ai vu un ſujet vivant chez du Cos, maître de bêtes étrangeres : il avoit la tranquillité d'un Chien, & beaucoup plus que la corpulence d'un très-grand dogue : il eſt haut monté ſur les jambes, ce qui le rend ſvelte & alerte : ſes dents canines ſont coniques & très-grandes : on ne l'avoit ni déſarmé, ni emmuſelé, & on le conduiſoit en leſſe : le nom de *Tigre poltron* lui a été bien donné ; il ſe laiſſoit flatter de la main, & je vis de petits garçons grimper ſur ſon dos, & s'y tenir à califourchon. Ceux qui connoiſſent le vrai Tigre de notre continent, ſavent que c'eſt un animal d'une férocité qu'on ne peut ni dépeindre ni comparer à rien : il eſt impoſſible de le dompter, & encore bien plus impoſſible de le diſcipliner comme les Couguars : on n'oſe le toucher de la main : il faut le renfermer dans des cages

---

(*) Les Fourreurs appellent *peau de Tigre commun*, la robe de l'Once : ils appellent *peau de Tigre d'Afrique*, la robe du Léopard du Sénégal. La peau de Tigre n'eſt pas tigrée, ni tachetée, ni mouchetée ; mais elle a de grands anneaux qui viennent ſe terminer au ventre : ces bandes ne ſont pas ſi ſenſibles que les mouchettes du Léopard.

bien grillées & doublement barrées, & avec tout cela il eſt rare qu'on en amene en Europe : auſſi M. de Buffon n'a-t-il jamais pu parvenir à en voir un individu en vie, lui qui a paſſé preſque tout le regne animal en revue, en faiſant venir des extrémités de la Terre les animaux les plus rares : il faut attribuer cela à la difficulté & au danger de tranſporter une bête auſſi formidable que le Tigre, qui rompt, dit Bontius, de groſſes ſolives ferrées : s'il venoit à ſe détacher dans un navire, l'équipage courroit riſque d'être déchiré.

Le Lion & le Léopard ſe laiſſent en quelque ſorte apprivoiſer, & dans leur captivité ils paroiſſent plus mélancoliques que méchants : on les domte & par la faim, & par les coups ſouvent répétés ; ce qui les fait, ou reſſouvenir de la ſupériorité de l'homme, ou oublier leurs propres forces ; mais le Tigre réſiſte à tout : la faim le rend plus terrible, les coups le rendent plus furieux, les careſſes l'irritent, & celui qui le nourrit eſt ſon premier ennemi. Dans ſon état de liberté, il attaque tout ce qui reſpire dans la Nature, en commençant par l'homme : il s'eſſaie avec les Crocodiles, ne recule pas devant l'Éléphant, ne craint point le Rhinoceros, brave le Lion, & emporte un Bœuf avec autant de facilité que le Loup enleve un Agneau (*).

(*) *Denique robur hujus feræ incredibile eſt : nam occiſum à ſe Bubalum, quamvis tribus partibus ipſa majorem, non ſecus ac feſtucam, in ſilvas trahit. Ac ut id magis credas, Nobil. D. Generalis P. Carpenterius, circà ſilvas inſulas & decipulas Tigribus capiendis, ex ſolidis trabibus compactas locari curaverat, quibus intus alligatus Caper, balatu ſuo, Tigridem pelliceret : ac forte evenit, ut valvis recluſis ingens Tigris capta eſſet, quæ trabes quamvis ferreis clavis ligatas, unguibus, quibus plurimum valet, à ſe invicem devulſit ac evaſit.* Bontius Hiſtoria Naturalis Indiæ Orient. pag. 53. Cap. *de Tigride.*

Ce n'eſt pas un tel animal, comme on voit, qu'il faut comparer pour la férocité & les forces aux Jaguars Américains, qui perdent tout courage quand ils ſont repus, & un ſeul Chien ſuffit alors pour leur donner la chaſſe (*); mais les Sauvages naturellement poltrons, redoutent toujours leur rencontre ; parce qu'ils s'imaginent que ces bêtes préferent leur chair à celle des Européans; ce qui peut provenir, comme il eſt dit dans les *Recherches Philoſophiques*, des drogues avec leſquelles ces Sauvages ſe graiſſent tout le corps, & dont l'odeur inſupportable les fait éventer de loin.

C'eſt dans l'humidité & la température de l'air entre les Tropiques au nouveau Monde, qu'on apperçoit les cauſes qui y rendent les animaux carnaciers, moins féroces, moins dangereux que dans notre continent: car on ne ſauroit croire combien la chaleur extrême de l'intérieur de l'Afrique, y augmente la ſoif du ſang dans les Tigres & les Lions, au point que ceux qui habitent hors de la Zone Torride, vers le Cap de Bonne-Eſpérance, ou ſur les montagnes où l'air eſt moins brûlant

---

Il n'eſt queſtion dans ce paſſage que du Tigre ordinaire de Java ; car le grand, qu'on nomme le Royal, eſt encore bien plus fort & plus terrible.

(*) *Hominibus æque ac beſtiis infeſtæ, cum famelicæ ſunt; alias enim agregariis canibus, imo vel ſolo accenſo rogo de nocte in fugam facilè aguntur.* Hiſt. Nat. Braſiliæ. Pag. 103.

Voyez auſſi ſur le Jaguar, ou cette eſpece de Tigre Américain, M. de Buffon & M. de Valmont. T. III. pag. 120, au mot *Jaguar*. La *Tigris Mexicana* de Hernandez, p. 498, eſt une eſpece de Léopard. Geſner paroît être le premier Naturaliſte qui ait ſu diſtinguer les Tigres d'avec les Onces & les Pantheres. On doute que Pline ait connu le Tigre : auſſi Bontius l'accuſe-t-il de s'être manifeſtement trompé, lorſqu'il aſſure que cet animal eſt ſi léger à la courſe : le vrai Tigre ne court pas vîte.

brûlant que dans les plaines ſablonneuſes, paroiſſent à demi apprivoiſés, en comparaiſon de la fureur & de l'impétuoſité des autres. Il eſt bien étonnant, ſans doute, qu'une cauſe qui opere avec tant de force ſur la conſtitution & le tempérament des animaux de ce pays, y produiſe un effet contraire dans les hommes; car les Negres, généralement parlant, ſont de très-mauvais guerriers & exceſſivement peureux: ce qui prouve combien la puſillanimité eſt grande dans les bornes étroites de leur ame, c'eſt qu'ils ſont infiniment plus prompts que les hommes blancs à ſe détruire eux-mêmes: non dans un grand déſeſpoir, mais ſeulement dans un grand chagrin. Quand ils ne peuvent ni ſe noyer ni s'empoiſonner, ils retiennent leur haleine, & s'étouffent au point qu'on a cru qu'ils ſe coupoient la langue avec les dents & l'avaloient. On a obſervé dans les vaiſſeaux négriers, que rien n'étoit plus propre à les empêcher de ſe tuer, que la muſique: dès qu'ils l'entendent, ils oſent vivre, & oublient qu'ils ont voulu mourir, tant le ſuicide eſt en eux une foibleſſe qu'on corrige par une autre.

Je reviens aux animaux, & je dis qu'on ne ſauroit aſſez s'étonner de ce que Dom Pernety ait pu contredire les obſervations des Naturaliſtes ſur la grandeur reſpective des eſpeces animales qui habitent dans les deux continents, celles de l'Amérique qui ſont généralement plus petites; & je ſais bien que Dom Pernety n'eût jamais nié cela, s'il avoit daigné lire ſeulement dans M. de Buffon l'hiſtoire des chats-cerviers, celle des loups-cerviers, celle des loups ordinaires, & celle des ours. Mais n'ayant rien examiné, il s'eſt imaginé pouvoir décider ſur tout cela par quelques mots véritablement jettés au haſard. Il aſſure que les ours de l'Amérique ſont d'une grandeur effroyable: à quoi je réponds qu'il a encore été auſſi mal inſtruit en cela, qu'en tout ce qu'il dit des tigres,

dont il n'a pas ſeulement connu les eſpeces & les noms.

Voici les propres termes de M. de Buffon : *les ours des Illinois de la Louiſiane paroiſſent être les mêmes que nos ours : ceux-là ſont ſeulement plus petits & plus noirs* (*).

C'eſt un fait qui n'a jamais été révoqué en doute par perſonne, que la plus grande eſpece d'ours ſe trouve non pas en Amérique, mais en Moſcovie. Je ne conçois pas, dis-je, que le Critique ayant ignoré l'hiſtoire des Animaux, ait pu attaquer, avec tant d'aigreur, l'Auteur des *Recherches Philoſophiques*, qui n'a pas dit un mot qu'il n'ait puiſé dans les écrits des Naturaliſtes les plus eſtimés.

(*) Voyez ſon *Diſcours ſur les animaux communs aux deux continents.*

CHAPITRE XXI.

Du Tapir.

RIen n'eſt plus inconcevable que la maniere dont la Nature a réparti & diſtribué les eſpeces animales ſur le Globe : il paroît qu'on devroit trouver les mêmes eſpeces ſous les mêmes latitudes, & cependant cela n'eſt pas : il y a des quadrupedes qui ne ſont affectés qu'à de petites contrées, & qu'on ne rencontre pas ailleurs.

J'avoue que les hommes, en ſe formant en ſociété, en détruiſant les bois, ont beaucoup influé en cela : plus ils ont défriché, plus ils ont fait fuir le gros gibier, tandis que les petits animaux ne fuient pas : trop d'obſtacles les arrêtent, une riviere peut les arrêter : ils reſtent conſtamment dans les mêmes régions, & ſoit par une providence particuliere, ſoit par leurs propres ruſes, ils échappent toujours à une deſtruction totale : on peut dans une iſle ſe délivrer des loups ; mais on ne ſauroit s'y délivrer des ſouris, des grenouilles, des taupes ; il n'y a pas de doute que du temps de Jules-Céſar, il n'y ait eu, en France & en Allemagne, des eſpeces animales qu'on n'y voit plus aujourd'hui. Les viciſſitudes phyſiques ont auſſi reſſerré d'autres eſpeces dans des iſles, dans des pointes de péninſules d'où elles ne peuvent plus ſortir : on conçoit bien qu'on n'a pas été porter des ſerpents venimeux & des tigres à Java & à Madagaſcar ; & que ces animaux y exiſtent pour s'y être trouvés au moment que quelque révolution a ſéparé Madagaſcar & Java du continent, & en a fait des iſles ; il eſt bien cer-

tain que c'eſt là l'origine commune de toutes les bêtes inſulaires, ſi l'on en excepte quelques ſerpents de la petite eſpece qui ont pu échapper au bec des cicognes, & quelques autres animaux carnaciers qui ont paſſé à la nage dans des iſles peu éloignées du continent; c'eſt un fait, que les couguards ou les tigres poltrons, dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent, ſont arrivés à la nage dans quelques iſles où les Européans avoient porté du bétail. Mais ce qu'il y a de vraiment étonnant, c'eſt que dans l'Amérique on a découvert beaucoup d'animaux, dont les analogues ne ſont point dans notre hémiſphere; d'où on peut inférer que les deux continents ne ſe ſont pas touchés ſous l'Equateur, & qu'il y a toujours eu une ligne de démarcation & une barriere inſurmontable, qui a empêché nos animaux indigenes de la Zone Torride, de pénétrer en Amérique, & ceux de l'Amérique de pénétrer dans l'ancien Monde. Il faut bien imaginer un grand obſtacle qui ait prévenu cette confuſion; ſans quoi elle ſe ſeroit faite: car ſi l'eſpace de mer entre la Guinée & le Breſil, eût jamais été une terre-ferme, les animaux de la Torride des deux hémiſpheres, ſe ſeroient trouvés ſur un même continent. Il ſuit de ceci, que chaque climat a primitivement reçu les animaux qui lui ſont affectés, ſans qu'ils ſoient deſcendus les uns des autres, ſans que les fourmilliers de la Guiane viennent des fourmilliers du Congo, ou ceux du Congo de la Guiane.

La Nature, après avoir produit dans le nouveau Monde tant de végétaux & d'animaux abſolument inconnus dans l'ancien, n'a rien changé au regne minéral: plus on fait des recherches, plus on découvre, que les métaux & l'arrangement des couches terreſtres ſont les mêmes en Amérique que dans notre continent ſous les mêmes latitudes; au point que M. Guettard a prouvé que,

dans le Canada, la diſpoſition intérieure de la Terre eſt préciſément comme en Suiſſe (*), tant pour les minéraux que pour les autres lits des matieres pierreuſes & terreuſes. On ne ſauroit douter que le centre de l'Afrique, qui correſpond au Pérou; ne renferme des dépôts d'or & d'argent auſſi conſidérables que le Pérou, car l'immenſe quantité de paillettes que les fleuves d'Afrique charrient, ne peut venir que des montagnes pleines de filons. C'eſt encore la même choſe par rapport aux pierres fines, avec cette différence que celles de notre continent ſont en général plus belles, plus vivement colorées, plus diaphanes & plus brillantes.

Je conviens qu'on a déterré en Amérique un métal anomale & abſolument inconnu dans l'ancien Monde; c'eſt l'Or blanc de Choco ou la Platine: mais on connoît trop peu l'intérieur de l'Afrique, où de mémoire d'homme on n'a jamais, à ce qu'on dit, exploité aucune mine, pour pouvoir aſſurer que la Platine ne s'y trouve point, pourvu cependant que ce ne ſoit pas une concrétion fortuite, ou un Or aigri par une eſpece particuliere d'émeril.

Quoi qu'il en ſoit, la Platine n'a pas empêché que les connoiſſances qu'on avoit acquiſes dans la Métallurgie, n'aient ſuffi pour nommer tous les métaux du nouveau Monde; mais les notions qu'on avoit acquiſes dans l'hiſtoire des plantes & des animaux de l'ancien continent, ont été abſolument inſuffiſantes pour nommer & ranger en claſſes les nouvelles eſpeces qu'on a trouvées en Amérique, & dont la plus frappante eſt le Tapir, car la Zone Torride des Indes occidentales n'a point d'animal plus grand que celui-là. On peut bien croire, qu'un être qu'on n'avoit jamais vu, dont on n'avoit pas ſoupçonné l'exiſtence, a dû produire parmi les Naturaliſtes une grande variété

(*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, à l'an 1752.

d'opinions ſur le genre auquel il faut le rapporter ; & ce qui prouve combien peu on a été d'accord, c'eſt qu'on en a fait un Bœuf, un Ane, & finalement un Hippopotame : il exiſte déja des nomenclatures imprimées, où le Tapir eſt titré d'Hippopotame terreſtre : mais en voulant introduire de nouvelles eſpeces dans les anciens genres, on brouille bien plus les choſes qu'on ne les arrange, par une méthode qui n'eſt fondée que ſur des apparences trompeuſes. M. Briſſon a été le plus raiſonnable des Méthodiſtes, il a fait du Tapir un genre qui ne renferme qu'une ſeule eſpece, & qui par là eſt très-remarquable.

J'avoue que j'ai été moi-même dans l'idée, que les animaux de l'Amérique ne ſont pas eſſentiellement différents de ceux de notre hémiſphere, mais tellement métamorphoſés par le climat, qu'on a beaucoup de peine à les reconnoître : j'avois été induit dans ce ſentiment par la grande analogie du Glama du Pérou avec le petit Chameau d'Afrique, au point que ces deux animaux ne me paroiſſoient être qu'une ſeule eſpece; mais en faiſant des recherches ultérieures ſur le Tapir, je me ſuis bien déſabuſé. En 1762, je prenois encore cet animal pour une ſorte d'Hippopotame, & j'ai vu que d'autres Naturaliſtes ont été auſſi de cet avis. Mais voici ce qui doit empêcher, ſelon moi, qu'on ne ſoutienne cette opinion.

Le Tapir a une trompe par laquelle il reſpire, & qu'il tend & détend par le jeu d'un muſcle très-fort : l'Hippopotame n'a pas de trompe, & reſpire par la gueule & les naſeaux. Le Tapir a quatre dents de moins que l'Hippopotame; & il lui manque aux pieds de derriere une diviſion, n'ayant à ſes pieds que trois doigts, & l'Hippopotame en a quatre à tous les pieds avec un faux talon (*).

(*) Je ſais bien que M. Klein, en prenant les caracteres par leſquels il diſtingue les animaux, de la

Ces caracteres ſi tranchés ſéparent tellement ces animaux, que rien ne ſauroit les rapprocher. Du reſte ils ſe reſſemblent par leur vie noctambule, par leurs mœurs, par leur façon de ſe nourrir, de courir dans l'eau ſans être de vrais amphibies, par leur ronflement, par leur queue pyramidale, & l'épaiſſeur de leur peau, qui ſert auſſi bien en Afrique qu'en Amérique à faire des boucliers impénétrables aux fleches, & même à l'epreuve de la balle d'un mouſquet : ces animaux ſont également chargés de beaucoup de graiſſe, comme toutes les grandes machines animées qui nagent à l'inſtar du Wal-Roſſ & du Phocas (*).

Ce qu'il y a de bien ſingulier, c'eſt que les Américains ne pouvoient tirer aucun avantage du plus grand quadrupede de leur Zone Torride, car le Tapir étant lucifuge, il ne ſe laiſſe ni apprivoiſer, ni rendre domeſtique, & bien moins encore ſoumettre au travail : cela lui eſt commun avec l'Hippopotame, le ſeul de tous les grands quadrupedes de notre continent, dont on ne puiſſe tirer aucun ſervice ; tandis que le Cheval, le Bœuf, la Giraffe, le Chameau, le Dromadaire, l'Eléphant, qui tiennent un rang ſi diſtingué dans le regne animal, ſont tous ſoumis au travail, & aſſiſtent l'homme dans les beſoins de la ſociété. Je n'ai jamais pu concevoir pourquoi on a laiſſé en Aſie le Rhinocéros dans ſon état ſauvage, ſans l'employer à aucun

---

conformation de leurs pieds, n'a aucun égard aux pieds poſtérieurs. Mais cette méthode eſt-elle bonne & juſte? Voilà de quoi j'oſe douter. Les pieds poſtérieurs ne ſont ſujets à des variations que dans de certaines eſpeces, & jamais dans d'autres, jamais dans les ſolipedes.

(*) La meilleure figure qu'on ait du Tapir, eſt celle qui a été deſſinée en Amérique par M. de la Condamine, & que M. de Buffon a fait graver : elle ne reſſemble en rien à celle de Piſon, au point qu'on croiroit que ce ſont deux animaux différents. C'eſt encore bien pis par rapport à l'Hippopotame, on n'en a aucune figure qui ſoit juſte.

uſage, tandis qu'il eſt ſoumis en Abyſſinie, & y ſert à porter des fardeaux & de petites citadelles comme l'Éléphant ; auſſi les Portugais nomment généralement le Rhinocéros Aſiatique, *le Moine des Indes* ; parce qu'il n'y travaille pas, & que la peau qui recouvre ſon garrot, imite aſſez bien un capuchon.

Quand on conſidere que tous les plus grands quadrupedes, qui exiſtent ſur le Globe, ſont tombés ſous le joug de l'homme, on s'imagine que cette ſervitude eſt un effet de notre ſeule induſtrie & de notre ſupériorité ſur les bêtes, quelques robuſtes qu'elles ſoient ; j'avoue que l'induſtrie y a eu beaucoup de part ; mais il eſt certain auſſi que cela eſt entré dans le plan de la Nature, comme nous le voyons manifeſtement par le Chien, le ſeul de tous les animaux carnaciers avec le Chat, que nous ayons pu rendre domeſtique. Or je dis que l'attachement que cet animal a pour l'homme, eſt dans ſon inſtinct, & non pas dans un caractere que nous lui ayons imprimé ; ainſi il y a dans tout ceci des bornes que la Nature a fixées : les animaux qu'elle a voulu délivrer de la ſervitude, ne ſeront jamais ſubjugués par toute l'induſtrie humaine, & les animaux qu'elle a formés pour la ſervitude, ſeront ſubjugués toutes les fois que l'homme le voudra & l'éprouvera.

Ce qui rend cet état de liberté du Tapir & de l'Hippopotame d'autant plus remarquable, c'eſt qu'ils ſont l'un & l'autre frugivores, & non carnaciers ; & les animaux que nous avons ſoumis, en exceptant toujours le Chat & le Chien, ſont tous frugivores depuis la Brebis juſqu'à l'Eléphant (*).

CHAPITRE

(*) Il ne faut pas confondre les animaux ſoumis au travail & les domeſtiques avec les animaux ſimplement apprivoiſés, comme les Genettes, les Rats de Pharaon, les Singes, &c. Quoique l'Eléphant ne ſoit pas domeſtique, il eſt néanmoins ſoumis. On ne ſait pas ſi le Rhinoceros eſt domeſtique en Afrique.

CHAPITRE XXII.

De la multiplication & de la grandeur des Insectes au nouveau Monde.

DAns les pays incultes, marécageux, couverts de bois, les insectes se multiplient, parce-qu'ils envahissent, sans obstacles & impunément, toutes les productions de la Nature qui a augmenté, comme on sait, le degré de la fécondité à proportion de la petitesse des animaux. Pour peu que la présence de l'homme n'arrête point cette propagation, ou plutôt ce débordement de matiere animée, en purifiant l'air par la fumée, la terre par le labour, les eaux par l'écoulement, toutes les especes d'insectes viennent s'y accumuler d'une maniere effroyable, comme l'ont vu les premiers Européans, qui ont pénétré dans les forêts de l'Amérique; ils faisoient à chaque pas lever des tourbillons de cousins & de moustiques, qui les enveloppoient comme feroit un nuage.

Le Critique en conclut que le *principe de la vie* étoit, dans ce pays, plus actif & plus fécond qu'ailleurs: il falloit en conclure que ce pays étoit resté inculte depuis un temps immémorial; puisque cette multiplication d'insectes est un effet nécessaire, & qui arrive dans tous les endroits de la Terre, qui ne sont pas habités par des hommes, ou qui ne sont habités que par des Sauvages. Si ces déserts se trouvent situés sous un climat chaud, ou seulement sous un climat tempéré, alors les Serpents & les Lézards se joignent aux insectes.

On prétend que, si l'Egypte restoit inculte pendant quarante ans, le Nil, en applaniſſant ses digues, en feroit un prodigieux marais, où les

Grenouilles, les Crapauds, les Scinques, les Caméléons, les Crocodiles, les Couleuvres, ſe multiplieroient à l'infini : car malgré la culture, malgré tous les efforts de l'homme, on a beaucoup de peine à y arrêter la génération des animaux immondes. Que ſeroit-ce donc, ſi cette contrée étoit abandonnée à elle-même, ou s'il n'y avoit que quelques troupeaux de Sauvages errants comme les Américains du Nord, qui étant pareſſeux & dépourvus d'inſtruments de fer pour faire de grandes coupes dans les bois, avoient pour toujours renoncé à l'agriculture ? ils n'oſoient pas non plus mettre le feu au bois, de peur de tuer le gibier, comme on l'a vu en Sibérie, le long de la Léna, où la fumée des forêts qu'on a brûlées dans les défrichements, a fait mourir les Zibelines à pluſieurs lieues à la ronde. Il ne reſtoit aux Américains d'autres reſſources, que de couvrir leur peau d'une couche de graiſſe, & de fumer du Tabac & d'autres herbes âcres, pour être un peu moins perſécutés par les inſectes, mais leur nombre ne diminuoit point.

Il eſt difficile de ſavoir au juſte, ce que c'eſt que l'activité du *principe de la vie*, dont parle le Critique ; mais quelles que ſoient les idées vagues qu'on attache à ces termes vagues, on ne ſauroit admettre que ce principe étoit dans une grande force aux Indes occidentales, le pays le plus dépeuplé de la Terre, où les hommes étoient auſſi rares que les Fourmis y étoient incroyablement multipliées.

On conçoit bien que ce qui peut être favorable aux inſectes, ne peut qu'être nuiſible à l'eſpece humaine & aux animaux quadrupedes : auſſi n'en exiſtoit-il aucun de la premiere, ni de la ſeconde, ni de la troiſieme grandeur dans tout le nouveau Monde. Je pourrois tirer, de l'objection qu'on a faite, une objection contraire ; mais je ne raiſonne pas ſur des raiſonnements. Le Critique, en admettant l'exiſtence des Géants Magellaniques, croit que la cauſe, qui fait grandir une Chenille à Surinam, ou une Grenouille dans les marais de la

Louiſiane, eſt cette cauſe même qui produit des Géants à la baie Grégoire, ou à la baie Famine: il ne faut pas attaquer des faits très-réels par des faits très-douteux, ni conclure d'un fait à un autre fait fort différent. M. Linnæus a découvert, en Laponie, de certains inſectes dont la taille ſurpaſſe de beaucoup celle de leurs analogues qui vivent dans des pays cultivés; cependant les Lapons ſeroient les plus petits des hommes, s'il n'y avoit pas des Eskimaux.

La corruption, qui réſulte de l'entaſſement des végétaux décompoſés dans des terrains ombragés & humides, favoriſe la propagation des inſectes: comme l'air ne peut circuler dans ces retraites, ni le vent s'y introduire, les œufs de ces petits animaux n'y ſont pas diſperſés, ni écraſés par le choc & l'agitation de l'atmoſphere ſur elle-même. Auſſi a-t-on obſervé que, ſur de certaines plages découvertes le long de la rive droite du Maragnon, on ne voit jamais des inſectes, tandis que la rive oppoſée en eſt entiérement remplie; parce que le vent ne peut s'y faire ſentir, ni éparpiller les eſſaims de moucherons qui s'y tiennent immobiles, & comme ſuſpendus dans l'air, d'où ils tombent ſur le premier animal dont ils ſentent l'approche; & à peu près comme les Chauve-ſouris tomberent ſur le bétail que les Miſſionnaires avoient porté à Borja: les Bœufs les plus puiſſants ne purent ſe garantir contre ces ennemis qui détruiſirent ſucceſſivement tous les troupeaux.

On n'eſt pas encore aſſez avancé dans l'hiſtoire naturelle des inſectes, pour pouvoir parler pertinemment ſur ce qui leur arrive dans les pays chauds, où la culture a manqué depuis une infinité d'années; mais il n'y a pas de doute, que de certaines eſpeces n'y grandiſſent, parce qu'elles y trouvent une nourriture abondante, & qu'elles s'y nourriſſent paiſiblement au ſein de la Nature ſauvage, & à l'abri des pourſuites de l'homme, qui en fait une deſtruction bien plus grande que

ces animaux mêmes qui s'en nourriſſent ; & outre qu'il les détruit, il les empêche encore de naître. Je ne puis à cette occaſion omettre une obſervation aſſez ſinguliere : c'eſt que, parmi tous les quadrupedes à poil, il n'y a qu'une ſeule eſpece qui ne vit que d'inſectes, ſans pouvoir prendre abſolument aucune autre nourriture : cet animal ſingulier, qui n'a pas de dents, eſt le Fourmillier. Or il falloit néceſſairement que cette créature fût placée dans les endroits de la Terre, où les Fourmis abondent le plus : elles abondent le plus dans le Bréſil & dans le Congo, juſqu'au Cap de bonne Eſpérance, & c'eſt auſſi préciſément dans ces deux pays-là, que l'on trouve le Fourmillier, comme ſi la Nature avoit craint que, ſans eux, les Fourmis ne multipliaſſent à un certain excès, qui pût occaſionner quelque dérangement, s'il eſt permis de parler ainſi, dans l'équilibre des êtres (*); & cela auſſi bien dans le nouveau continent que dans l'ancien.

Il ne faut pas chercher ailleurs que dans le défaut de culture, & dans la nourriture abondante, les cauſes de cette grandeur qu'avoient les inſectes en Amérique au temps de la découverte. Cela arrive auſſi à quelques Serpens, & à quelques Lezards, auxquels la Nature a accordé une longue vie ; parce qu'ils ſont long-temps à croître, tellement que, dans de certaines eſpeces la grandeur augmente

---

(*) Il y a juſqu'à quatre eſpeces de ces Myrmécophages qui ne paroiſſent être que des variétés. Le plus grand a ſix pieds & demi depuis le bout de la queue juſqu'au muſeau, d'où on peut conjecturer de quelle quantité de Fourmis cet animal a beſoin tous les jours. Les Anciens n'ont pas connu les Fourmilliers ; & cependant ils ont bien ſu que de certains cantons de l'Afrique étoient ſi remplis de Fourmis, qu'elles y prenoient ſouvent le deſſus ſur les hommes, comme on le voit par ce que dit Pline des *Solpuges*, ſorte de Fourmis Africaines.

avec l'âge : au contraire des quadrupedes à poil, où le terme de la vie eſt d'autant plus court, que celui de la croiſſance eſt moins long ; ces deux périodes étant toujous dépendants l'un de l'autre.

On ne peut pas poſitivement aſſurer qu'on ait trouvé au nouveau Monde des ſerpens plus grands que ceux que M. Adanſon a vus dans les déſerts de l'Afrique, où il a pénétré en remontant le Sénégal en chaloupe ; mais en Amérique leur multiplication étoit plus rapide, plus prodigieuſe, & ils couvroient tellement la terre dans de certains endroits, qu'on déſeſpéra de pouvoir s'en délivrer : ils attaquerent avec tant de fureur la colonie naiſſante de la Martinique, qu'on fut trois ou quatre fois ſur le point de l'abandonner.

L'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a parlé de ces temps-là, & ſi le Critique eût lu plus attentivement l'ouvrage contre lequel il a tant déclamé, il y a toute apparence qu'il ſeroit reſté dans les bornes de la queſtion. Car qui doute que les François de la Martinique n'aient détruit, dans cette Iſle, depuis cent trente-cinq ans qu'ils y ſont établis, au moins la millieme partie de toutes les eſpeces de reptiles qu'on y trouva au commencement du ſeizieme ſiecle ? cependant il en reſte encore, dit M. de Chanvalon, un très-grand nombre, echappé à la guerre continuelle des planteurs ; mais cela ne peut être autrement, vu l'extrême fécondité de ces animaux : il y a tel Serpent vivipare de la Martinique, qui produira en une ſeule année ſoixante-dix Serpentaux ; les eſpeces ovipares ſont encore plus fertiles.

CHAPITRE XXIII.

Des Végétaux tranſplantés en Amérique.

PArmi les plantes étrangeres, portées par les Européans au nouveau Monde, quelques-unes ont d'abord pris, ſans que le changement de climat les ait affectées. Tel eſt ſur-tout le riz, dont on avoit été chercher la graine au Levant: les colons de la Caroline ont fort étendu les rizieres; mais c'eſt la plus mauvaiſe culture qu'ils pouvoient embraſſer, ou la moins propre à purifier le climat. On ne ſait pas encore quelles ſont les précautions qu'emploient les Chinois, les premiers agriculteurs du Monde, pour n'être pas ſujets aux grands inconvenients qu'occaſionne en Europe l'air des rizieres: tous les payſans, qui y travaillent dans le Milanez, prennent une eſpece d'hydropiſie, & en France, il a fallu ſévérement défendre cette culture, à cauſe des maladies qu'elle produiſoit. Il ſe peut que, dans les pays chauds de l'Aſie, le deſſéchement étant plus prompt dans les campagnes qui ont été ſubmergées, il en ſorte moins de vapeurs, ou des vapeurs moins nuiſibles.

Quant à notre froment, ſemé dans les meilleurs défrichements entre les Tropiques au nouveau Monde, il n'a donné pendant les premieres années qu'une herbe épaiſſe & ſtérile, parce qu'il puiſoit trop de ſuc: il a fallu dans la ſuite y diminuer les efforts de la végétation par le ſable, ou renoncer entiérement à cette culture, comme on a fait dans l'iſle de S. Domingue & aux Antilles. Le froment & le ſeigle n'ont pas eſſuyé de tels accidents dans les provinces ſeptentrionales, où ils ont donné d'aſſez bonnes récoltes; mais qui cependant n'étoient pas comparables à celles qu'on

a obtenues des féveroles & des pois. Enfin l'induſtrie & le labour ont par-tout changé la nature des terres en fumant les unes & en ameubliſſant les autres : ces cauſes, qui ont déja tant agi, agiront encore de plus en plus ; de ſorte qu'au bout de trois cents ans l'Amérique reſſemblera auſſi peu à ce qu'elle eſt aujourd'hui, qu'elle reſſemble aujourd'hui peu à ce qu'elle étoit au tems de la découverte.

Dans quelques provinces, où de certains arbres à noyau, tels que les cériſiers d'Europe, ne voulurent pas prendre (*) dans le ſeizieme ſiecle, on eſt enſuite parvenu à les faire fructifier, en travaillant & en préparant le terrain. On peut en dire autant de nos mûriers, qui eurent auſſi beaucoup de difficultés à venir, & aujourd'hui ils ſont fort multipliés, quoiqu'on faſſe d'ailleurs peu de ſoie en Amérique : on a remarqué que la mortalité enlevoit les vers dans les contrées où il y a beaucoup de lacs & de marécages, ce qui prouve évidemment que ces inſectes n'aiment pas les pays humides.

Au reſte l'obſervation la plus étonnante qu'on puiſſe faire ſur les végétaux tranſplantés, c'eſt que dans toute l'étendue du nouveau Monde, on n'ait pas encore réuſſi à faire du bon vin. L'Hiſtorien des colonies Anglaiſes dit que dans aucun de ces établiſſements, les vignobles n'ont proſpéré, non plus que dans la Louiſiane ; & cela ſous des latitudes beaucoup plus méridionnales que celle de la

---

(*) Il eſt ſurprenant que les arbres à noyau, tranſportés d'Europe en Amérique aient d'abord moins crû & moins produit que les autres eſpeces à pepins ou à oſſelets.

On voit, par un paſſage de Garcilaſſo, qu'il ne croyoit pas que les cériſiers pourroient jamais être élevés au Pérou. *En* 1550, dit-il, *un riche Marchand Eſpagnol, nommé Gaſpard Davcocer, apporta des cériſiers au Pérou ; mais ils n'ont pu réuſſir.* T. II. p. 334.

France : les raiſins y contiennent en abondance un ſuc aqueux, foible, incapable de faire une liqueur de garde, & qui ait du corps : auſſi les Colons ſont-ils contraints d'aller chercher des vins aux Canaries, aux Açores & à Madere qui eſt, comme on ſait, une iſle ſeulement défrichée depuis 1430 (*).

A S. Domingue & aux Antilles, ni la vigne ni le blé ne veulent pas ſe laiſſer élever. Au Pérou, on exprime des grappes une liqueur trouble & un peu ſalée. Enfin, on fait, dans différens endroits, du vin en quantité, qui eſt non-ſeulement inférieur, mais pas même comparable aux eſpeces médiocres de notre continent : celui de Loretto & Saint Lucar, paſſe aujourd'hui pour être le moins mauvais de l'Amérique. Les Anglais, en conquérant la Floride, avoient compté d'y découvrir des côteaux tellement expoſés, que les vignes y produiſiſſent une liqueur plus vineuſe qu'en Penſilvanie ; mais juſqu'à préſent ces eſſais n'ont pas réuſſi.

Dans les provinces, où il y a beaucoup de bois qu'on n'a pu déraciner, faute de bras, comme dans la Géorgie, on a obſervé qu'il en ſort annuellement des nuées d'inſectes, qui viennent ravager les raiſins : les Fourmis commettent les mêmes dégâts dans le Bréſil, & ſi les chalumeaux des cannes à ſucre n'étoient pas recouverts d'une gaine fort épaiſſe que ces petits animaux ne peuvent percer, il ſeroit auſſi impoſſible d'y faire du ſucre que du vin.

La grande humidité de l'air, au nouveau Monde, eſt ſans doute une des principales, cauſe du

---

(*) Il eſt vrai que Madere fut découverte en 1420. Cette iſle étoit inhabitée & toute remplie de bois, auxquels on mit le feu, & tous les Auteurs diſent que les forêts brûlerent pendant ſept ans, ce qui eſt incroyable. Je ſuppoſe qu'on employa ſept ou huit ans pour préparer le terrain, avant que d'y apporter de la vigne de Candie.

peu de ſuccès que les vignobles y ont eu : plus les pays où l'on les plante, ſont dégarnis de bois, & exempts de marais, plus le vin qu'on y fait, a de force : car, quand les vignes ſont dans le voiſinage d'une grande forêt, les brouillards, qui s'en élevent, font, indépendamment des inſectes, avorter les raiſins, ou en rendent la ſeve aqueuſe. Voilà ce que l'expérience a enſeigné à tous les cultivateurs Américains.

Outre les obſervations générales il y a des obſervations particulieres qui ne concernent que quelques provinces : par exemple, à Surinam la pellicule extérieure, que quelques-uns nomment la peau des raiſins, devient fort épaiſſe, les pépins fort gros, & les vignobles blancs donnent dès la ſeconde année une liqueur rouge & trouble. Je dis que cette obſervation eſt d'autant plus ſurprenante, que M. du Hamel aſſure, dans ſon *Traité des Arbres*, que le même accident ſurvient aux vignes qu'on a voulu élever aux environs de Québec, ſoit qu'on eût fait venir les plants de France, ſoit qu'on eut été chercher des lambruches dans les bois. Outre cette dégénération, le froid eſt ſi grand au Canada, qu'il y a peu d'années où la vigne y parvienne à un certain degré de maturité.

On peut aſſurer que c'eſt un très-grand bonheur pour la France & pour le Portugal, que les vignobles n'aient pas du tout réuſſi en Amérique ; car l'Angleterre, extrêmement éclairée ſur ſes intérêts, eût appliqué toutes ſes colonies à cette culture, & ſe ſeroit ainſi délivrée de l'énorme tribut qu'elle paie aux Français & aux Portugais pour leurs vins, comme cela eût été naturel. Mais les terres & le climat du nouveau continent ne ſeront peut-être pas encore en état, au bout de deux ſiecles, de produire des vins comparables à ceux de Bourgogne, ou de Conſtance au Cap de Bonne-Eſpérance.

Parmi les autres arbres exotiques, qui ont dégénéré en Amérique, de l'aveu de tout le monde,

on doit compter les Cafiers originaires de l'Arabie : ils donnent abondamment des feves, tant à Surinam qu'aux iſles : mais ces fruits ſont d'une qualité ſi inférieure à ceux de l'Yemen, de Java & même de Bourbon, que les gens riches en Europe, & les Turcs ne veulent pas boire de ce café de l'Amérique : on l'a ſouvent mêlé avec celui de Moka, dans l'eſpérance de tromper les Lévantins ; mais on n'y a jamais pu réuſſir, & on ne le tente plus : car, outre qu'ils diſtinguent le mêlange au goût, ils le diſtinguent encore à l'œil. Auſſi les Hollandois ne portent-ils pas aujourd'hui une ſeule balle de leur café de Surinam en Turquie, où l'on n'en veut pas à tout prix.

On peut en dire autant des cannes à ſucre : c'eſt un fait inconteſtable que celui qu'on fait aux Canaries, que celui qui ſe fabrique à Tcheou-Fou à la Chine, que celui enfin qu'on tire d'Egypte par la voie du Caire, ſont ſupérieurs en qualité au ſucre du Bréſil, qui paſſe pour être le meilleur de l'Amérique. Il ſemble que la ſeve des cannes de l'Aſie, eſt plus cuite & plus élaborée : le ſucre de S. Thomé en Afrique, ſeroit comparable aux meilleures eſpeces qu'on tire d'Egypte, ſi les Portugais le rafinoient mieux ; mais ils le laiſſent à-demi-brut : cependant cela n'empêche point qu'il ne ſoit préferable à tous les autres, pour les uſages de la médecine.

On a rémarqué dans beaucoup d'endroits de l'Amérique, que les cannes à ſucre ne produiſent preſque plus rien ſur ces mêmes terrains où, à la premiere exploitation, elles ſe rempliſſoient de mieillat. Ce malheur eſt arrivé à quelques colonies Anglaiſes des iſles, où l'*humus* n'étant pas profond, il s'eſt d'autant plutôt épuiſé de ſes engrais naturels que le feu des défrichements y avoit répandus. Rien n'eſt moins connu juſqu'à préſent que l'origine du ſel ſucreux, qui paroît être réparti ſur toute la ſurface du Globe ; au point qu'on peut aſſurer que ce n'eſt qu'un acide dé-

guiſé par l'action du ſoleil ſur de certains végétaux : preſque tous nos Pommiers à fruits aigres, tranſplantés en Eſpagne y donnent, dès la ſeconde année, des pommes douces ; cela arrive auſſi dans beaucoup de provinces d'Italie ; cependant dans ces mêmes pays les Citroniers conſervent leur acide (*) : la cauſe en eſt peut-être dans l'épaiſſeur de l'écorce, & dans l'huile de l'écorce, qui empêche que l'action de la chaleur ne convertiſſe l'acide.

(*) Preſque tous les fruits & même beaucoup de racines, contiennent plus ou moins de ſucre : les raiſins en contiennent beaucoup ; mais on ne conçoit pas comment un des plus célebres Chymiſtes d'Angleterre a pu ſoutenir que ce ſucre faiſoit la baſe du vin. Plus un fruit eſt aigre avant ſa maturité, plus il devient ordinairement doux après la maturité naturelle ou artificielle : je ne dis pas qu'il n'y ait des exceptions à cette règle ; mais elles ſont en petit nombre. Quand on n'auroit jamais fait que cette ſeule obſervation, on auroit déja aſſez fait pour pouvoir dire que le ſucre n'eſt qu'un véritable acide végétal, mêlé d'une certaine quantité d'huile, & déguiſé par l'action de la chaleur. Quand le ſucre eſt exprimé des cannes, il faut promptement le cuire, ſans quoi il ſe change de lui-même en vinaigre ; après que le ſucre liquide, que les Portugais du Bréſil nomment *Caldé*, a reçu une certaine cuiſſon, on peut encore le changer en vinaigre, en y verſant une goutte d'acide : après que le ſucre eſt fait, après qu'il eſt raffiné & cryſtalliſé, on peut encore le changer en vinaigre par une certaine opération chymique, dans laquelle on le dépouille, par l'antimoine, de ſa partie huileuſe. Or, comme il n'y a abſolument aucune différence entre le ſucre des cannes & celui qu'on peut tirer des raiſins, de tant de fruits, de tant de racines, de tant de ſeves d'arbres comme les érables & les bouleaux ; on voit que ce qu'on nomme ſucre, n'eſt que le véritable acide végétal ; ainſi la difficulté tombe ſur l'origine de cet acide, bien plus que ſur celle du ſel ſucreux, qui n'en eſt qu'une modification manifeſtement produite par l'action de la chaleur : auſſi un tonneau de vinaigre, qu'on tranſporte d'Amſterdam à Cadix, n'y conſerve-t-il pas l'aigreur qu'il avoit en Hollande ; & reporté au Nord, il reprend cette aigreur dans le même dégré qu'il l'avoit avant le premier tranſport.

Un phénomene auſſi ſurprenant que ceux que je viens de rapporter ſur la dégénération des végétaux, c'eſt qu'on a remarqué, dans tous les ports de mer, que les navires conſtruits avec du bois de chêne, crû dans le Nord de l'Amérique, ne durent pas la moitié du temps que dure un navire bâti avec du bois de chêne crû en Europe. On ſeroit fort charmé, en Angleterre, de pouvoir decouvrir quelque ſecret pour garantir des vers le bois de conſtruction qu'on tire du Canada : un conſtructeur a propoſé de le laiſſer macérer dans de vaſtes réſervoirs ; mais ce procédé paroît long & couteux. Pour ce qui eſt de communiquer au bois de chêne de l'Amérique, la ſolidité qu'a le nôtre, il faut y renoncer ; il croît dans un pays trop humide, & outre que les vers & la putréfaction en dévorent en un inſtant l'aubier, le cœur ne réſiſte pas comme dans nos chênes, qui n'ont pas d'autres vers à craindre que ces terribles inſectes à tarriere, qu'on nous a apportés des mers du nouveau Monde.

On conçoit maintenant pourquoi, dans les pays chauds, les fruits ſont ordinairement ſi ſucrés, & pourquoi les cannes à ſucre, quand même elles pourroient croître dans nos pays, ne s'y rempliroient pas de miellat : on conçoit encore que ce qui fait la base du vin, eſt l'acide végétal ; plus cuit dans les vins doux, & moins cuit dans les vins verds, auſſi les premiers reçoivent-ils preſque tous, outre l'action du ſoleil où ils croiſſent, une cuiſſon artificielle qui détruit le principe de la fermentation qui tend à faire reparoître l'acide végétal ſous ſa forme primitive.

CHAPITRE XXIV.

De la nature du commerce que l'Europe fait avec l'Amérique.

NE point trouver dans un livre ce qui y eſt, & y trouver ce qui n'y eſt pas, c'eſt encore une mauvaiſe maniere de critiquer un livre.

Dom Pernety s'imagine qu'en diſant quelques mots au haſard, du commerce que les Européans font en Amérique, il a ſuffiſamment réfuté les *Recherches Philoſophiques*; mais il faut beaucoup mieux examiner les choſes qu'il ne l'a fait.

C'eſt une vérité inconteſtable, que ſi les Européans avoient laiſſé le nouveau Monde dans cet état affreux, dans cette deſolation où ils le découvrirent, ils n'y commerceroient pas aujourd'hui. Mais comme ils firent d'abord venir des Negres & des Colons pour y défricher les terres, ils y recueillent maintenant le fruit de leur travail; & ce n'eſt qu'autant qu'ils travaillent qu'ils recueillent, car ſi l'Angleterre laiſſoit l'Albanie, la Caroline, la Penſilvanie, dans la même ſituation où la France avoit laiſſé la Louiſiane, elle en retireroit préciſément ce que la France retiroit de la Louiſiane, c'eſt à-dire rien.

Il faut de plus diſtinguer, entre les productions du nouveau continent, celles qui ont une valeur réelle, d'avec celles qui n'ont qu'une énorme valeur fictive.

D'abord les mines d'or & d'argent ne prouvent pas que l'Amérique ſoit un excellent pays: ceux qui travaillent à ces mines, n'ont pas de ſouliers; ils n'ont pas de chemiſe. Enfin ces richeſſes ſont ſi mauvaiſes, qu'elles ont appauvri l'Eſpagne &

le Portugal, qui les regardoient comme un patrimoine.

Le Pérou ſeroit infiniment plus heureux, ſi au lieu de contenir des veines de métaux, il avoit une population ſuffiſante, de bonnes terres labourables, bien arroſées, & ſur-tout des grands chemins. Mais comment les Eſpagnols, qui n'ont pas encore fait de grands chemins dans leur propre pays, & chez qui le projet d'établir des chariots de poſtes n'a jamais pu réuſſir; comment, dis-je, ces Eſpagnols pourroient-ils ſe déterminer à faire de grands chemins au Pérou ? Ils aiment mieux ſe faire hiſſer au deſſus des torrents avec des cordes, que d'y bâtir des ponts. Tant il eſt vrai que tout l'or & l'argent du Monde, entre les mains d'un peuple indolent, ne produit rien, & que le travail produit tout, indépendamment de l'or & de l'argent (*).

Parce qu'on pêche des perles à Panama & à la Californie, parce qu'on tire de la terre des ſaphirs & des émeraudes dans la Nouvelle Caſtille, cela ne prouve encore rien en faveur de la bonté d'un pays. Ces richeſſes ſont comme les mines; elles ne valent rien, s'aviliſſent en ſe multipliant, &

(*) Il n'y a que ſept ou huit ans qu'on forma le projet d'établir en Eſpagne des diligences ou des chariots de poſte, tant pour faciliter la communication entre les villes du Royaume, que pour tranſporter les voyageurs étrangers; mais ce projet ayant éte fait, & les grands chemins n'ayant pas été faits, on peut croire qu'il a fallu y renoncer, & continuer à voyager comme on peut, & à tranſporter les marchandiſes ſur les mules. Quand on réfléchit à la quantité d'or & d'argent qui a circulé en Eſpagne, on ne conçoit pas comment ce Royaume manque encore, dans le dix-huitieme ſiecle, de grands chemins, tandis que l'Allemagne, & ſur-tout la Bohême, où l'on s'eſt toujours plaint du défaut d'argent, a de très-beaux chemins, dont la plupart ont été faits par l'Empereur Charles VI. Travail vaut mieux que richeſſe.

au lieu d'augmenter la population, elles la diminuent : le luxe qu'elles entraînent, eſt véritablement deſtructif, & pour ainſi dire abſurde : auſſi voit-on à Mexico des hommes qui portent à leurs ſouliers des boucles de diamants, & qui vont le ſoir coucher ſur la paille. C'eſt ainſi qu'on trouve à Rome des Abbés ſuperbement habillés en ſoie, & qui dînent dans un hôpital, & ſoupent dans un autre.

J'ai dit que ces richeſſes s'aviliſſent en ſe multipliant, & cela eſt ſi vrai, que celui qui auroit eu en 1593 pour un million en pierreries, ſe trouveroit à peine riche aujourd'hui de quatre cents mille livres. Le Roi de Portugal, ayant, au commencement de ce ſiecle, envoyé pluſieurs caiſſes de diamants en commiſſion à des marchands Hollandais, ils lui répondirent, que, pour pouvoir en vendre une moitié, il falloit jetter l'autre moitié à la mer, ou tellement la tenir ſecrete, qu'il n'en fut pas parlé. Il y avoit, en 1754, pour cinquante millions de pierreries dans les boutiques des diamantaires de Lisbonne, & c'étoit la capitale du plus pauvre Royaume de l'Europe : pour juger du délabrement où les choſes y étoient, ſuivant la maxime du Chevalier Child (*), il ſuffit de

---

(*) Cette fameuſe maxime du Chevalier Joſias Child, a été rendue en ces termes par le traducteur français du *Traité ſur le Commerce.*

Pour ſavoir ſi un pays eſt riche ou pauvre, dans quelle proportion il eſt de l'un ou de l'autre, quel eſt le degré de ſes connoiſſances & de ſon habileté dans le commerce, il ne faut pas faire d'autre queſtion que celle-ci : quel eſt le prix de l'intérêt de l'argent ?

Voyez auſſi ſur cette matiere un Diſcours du Chevalier Bernard.

Le taux de l'intérêt commun, n'eſt dans aucun pays du Monde plus bas qu'en Hollande ; en Angleterre il eſt preſque toujours d'un pour cent plus haut. Les Anglais ont fait des progrès ſi rapides, qu'en 1580, l'intérêt étoit chez eux à 9, en 1600 à 8, & ainſi de ſuite juſ-

dire, que l'intérêt de l'argent étoit à neuf pour cent.

De ce qu'on recueille de la Cochenille au Mexique, il s'enſuit que dans ce pays-là on trouve une infinité d'inſectes ou de petites punaiſes rouges, qui, étant avivées avec de forts acides, donnent une belle teinture. Cependant on comprend aiſément que cette Cochenille eſt une richeſſe plus réelle que les mines & pêcheries à perles : car elle occupe les hommes, & ne les détruit point. Tout ce qui tend à diminuer la population, eſt pour l'Amérique plus que pour tout autre pays, une choſe extrêmement préjudiciable, & j'en dirai bientôt la raiſon.

Parce qu'il croît au nouveau Monde du Tabac, cela ne démontre pas encore que ce ſoit un excellent pays: on ne dit pas que l'Europe eſt un bon pays uniquement parce qu'il y croit de la ſauge, quoiqu'on la vende quelquefois fort cher aux Chinois.

Les Européans ayant pris, on ne ſait comment, un grand goût pour le Tabac, il eſt fort naturel qu'on l'aille chercher en Amérique, où on le cultive pour ne pas occuper à une telle culture les bonnes terres de l'Europe. Avant l'ingénieuſe invention de la Ferme, on faiſoit croître en France du Tabac égal à celui de la Virginie. L'Eſpagne a auſſi ſévérement défendu chez elle l'exploitation de cette plante, & il n'y a que les Chartreux de Xérez, qui ayent conſervé leur plantation, où ils font du Tabac ſupérieur à celui de la Virginie, & comparable à celui de la Havane.

Comme le goût du Tabac a commencé, il pourra finir, & alors il ne tombera plus dans l'eſprit de

---

qu'à 4. En Eſpagne l'intérêt étoit monté à 10 en 1500: en 1550 l'or de l'Amérique le fit tomber à 5 & enſuite à 4. Cela n'eſt jamais arrivé que dans ce pays-là, par une importation ſubite d'une immenſe quantité de métal.

de perſonne de dire, que l'Amérique eſt une heureuſe contrée, parce qu'il y naît une eſpece de Juſquiame, que les Sauvages aiment à la fureur, & que les Européans ont aimée preſqu'autant que les Sauvages.

Parce qu'on fait un très-grand commerce de pelleteries & de bois de conſtruction, dans le Nord de l'Amérique, il s'enſuit que le Nord de l'Amérique reſſemble parfaitement à la Sibérie, où l'on fait le même commerce, & où le bois de conſtruction & les pelleteries ſont ſupérieures à celles du Nouveau Monde: il n'y a pas de comparaiſon entre le Martre brun du Petzora & celui du Canada.

Quand les Caſtors peuplent dans un pays, comme ils ont peuplé dans l'Amérique ſeptentrionale, c'eſt une preuve que ce pays-là eſt un immenſe déſert: car ces animaux ne peuvent abſolument former de grands aſſemblages de Cabanes & de Républiques que là où les hommes manquent, & où la Nature abandonnée à elle-même, eſt auſſi ſauvage qu'elle peut l'être. Voilà pourquoi il n'y a peut-être plus dans tout l'ancien continent une ſeule habitation réguliere de Caſtors: ceux qu'on voit le long du Pont Euxin, ſur le Rhône, ſur la Lippe, ſur le Rhin, & dans tant d'autres endroits, ſont tous ſolitaires, terriers, où réunis ſeulement en petites familles. Ces bêtes ſont ſi dangereuſes, dans les contrées habitées, & ſurtout dans celles où il y a des digues & des gabionnades le long des rivieres, qu'on met toujours leur tête à prix, & à un prix plus haut que celle du loup: il y a des provinces en Allemagne ou l'on paie juſqu'à onze écus à celui qui tue un Caſtor. Quoique cet animal ne pêche pas comme la loutre il fait de ſi horribles dégâts, que je ne l'aurois jamais cru, ſi je ne l'avois vu: il ruine les ſauſſaies & les oſeraies, ronge les pilotis, & perce les digues les plus fortes; ſon inſtinct le porte toujours à inonder les terres que l'homme tâche de préſer-

ver de l'inondation. On conçoit bien après cela, qu'il ne ſe peut multiplier que dans des régions déſertes comme l'Amérique, où les Sauvages ne s'intéreſſoient pas du tout à la culture de la terre, ni à la direction des rivieres dans des lits fixes (*).

On ſent donc que les pays, d'où on tire les pelleteries, ſont dépeuplés; parce qu'on ne ſauroit tirer des pelleteries d'un pays peuplé.

Le café & le ſucre, que les Européans font croître en Amérique, forment deux prodigieuſes branches de commerce. Ces végétaux ne ſe laiſſent cultiver que dans des terres ſituées entre les Tropiques, ou voiſines des Tropiques; les Européans étant maîtres de tout le nouveau continent, ils y choiſirent les meilleurs terrains pour cette culture; & comme l'Amérique n'avoit ni Cannes à ſucre, ni Cafiers, on les y porta des Canaries & de l'Arabie. Or pour qu'on pût tirer de tout ceci une preuve convaincante en faveur de l'excellence du ſol, il faudroit démontrer que le café & le ſucre de l'Amérique, ſont ſupérieurs ou comparables en qualité à ces mêmes productions crues dans notre ancien continent: ce qui eſt bien éloigné d'être vrai. Si les Turcs n'avoient pas laiſſé chez eux périr l'agriculture, & tout ce qui en dépend, on ne porteroit pas du ſucre des Indes occidentales en Turquie, non-plus qu'on n'en porte à la Chine: parce que les Chinois en font eux-mêmes d'excellent.

Qu'on imagine bien la nature de ce commerce

(*) Je ferai obſerver ici en paſſant une choſe aſſez ſinguliere; c'eſt que le *Caſtoreum* des Caſtors d'Europe eſt beaucoup meilleur, & a plus de force que celui des Caſtors du Canada. *Europæum præſtantius Canadenſi*, dit M. Linnæus. Cela provient de ce que nos peupliers & nos ſaules ont un ſuc moins aqueux qu'en Amérique.

que l'Europe fait avec le nouveau Monde, & on trouvera :

1. Que parmi tous les articles d'exportation il n'y en a pas un ſeul qui concerne le néceſſaire phyſique ; car le produit de la pêche de Terre-Neuve n'eſt point compté au nombre des produits du nouveau continent.

2. Que les principaux articles d'exportation, comme l'or, l'argent, les perles, les émeraudes, la cochenille, le cacao, le tabac & les pelleteries, ne prouvent abſolument pas que le pays d'où on les tire, ſoit un excellent pays.

3. Que tout ce qu'on importe en Amérique, concerne au contraire le néceſſaire phyſique, le vêtement, & les beſoins qui ſuivent immédiatement les premiers beſoins, & qu'on pourroit appeller de ſeconde néceſſité : on y porte des farines, des ſalaiſons, du beurre, des huiles (*), des vins, des eaux-de-vie, des draps, de petites étoffes de laine, des chapeaux, des bas, de ſoieries, du papier, des meubles, des uſtenſiles de fer, du verre ſouflé & coulé, une immenſe quantité de mercerie & de cannetille, du thé, des épiceries, des cotonnades, &, j'ai preſque honte de le dire, des Negres ; mais enfin ces Negres ſont une marchandiſe auſſi néceſſaire à l'Amérique que les farines ; ce pays eſt ſi mauvais qu'il faut y aller vendre des hommes, & y faire à la nature humaine le dernier des affronts. Cette denrée eſt, comme on peut bien le croire, celle dont le débit eſt le plus aſſuré, auſſi tout le commerce interlope ou de contrebande ſe

(*) La quantité de grains, de farines, de viandes ſalées que l'Europe envoyoit en Amérique, étoit bien plus grande avant que les Colonies Anglaiſes du Nord ne fuſſent ſi floriſſantes : à force de cultiver leur terrain, elles ſont parvenues au point de faire des envois de denrées dans l'Amérique méridionale. C'eſt là le premier pas vers l'indépendance des Metropoles.

fait en portant ſecrétement des Africains dans les poſſeſſions des Portugais & des Eſpagnols, qui donnent en échange des articles dont la ſortie eſt prohibée. Ces Eſpagnols & ces Portugais, étant à la fois très-ennemis du travail, & très-avides du gain, n'ont d'autre induſtrie que celle qui conſiſte à multiplier le nombre de leurs eſclaves. On dit, que les Quakers de la Penſilvanie viennent de donner la liberté à tous leurs Negres : je ne ſai ſi cette nouvelle eſt vraie; mais je ſai bien que, ſi les Eſpagnols étoient forcés à les imiter, ils mourroient tous de faim.

On apperçoit maintenant la ſource de l'erreur où le critique eſt tombé par rapport au commerce: il n'a pas ſu pourquoi celui qu'on fait avec l'Amérique, eſt ſi avantageux : tandis que celui qu'on fait avec les Indes orientales, eſt ſi défavorable. C'eſt que l'Amérique manque de tout, pendant que les Indes orientales ont un immenſe ſuperflu : ainſi on conçoit que les productions du terroir & des manufactures Européanes, qu'on reçoit en Amérique par néceſſité, ne ſont pas reçues aux Indes orientales. De là il arrive que l'Europe envoie dans les ſeuls établiſſemens de l'Amérique Eſpagnole tous les ans pour cinquante millions de productions de ſon terroir & de ſes manufactures, & pour une ſomme encore plus conſidérable dans les établiſſements du Nord de l'Amérique : tandis qu'on ne peut négocier à la Chine, au Japon, aux côtes de Coromandel & du Malabare, qu'en ſoldant en argent comptant les exportations qu'on en fait ; ce qui eſt une opération deſtructive.

Comme il faut fournir l'Amérique de tout, on comprend, qu'on gagne ſur tout ce qu'on lui fournit, & qu'on attire inſenſiblement ſon or & ſon argent (*).

(*) La quantité d'or & d'argent que les galions & les flottilles apportent de l'Amérique, diminue d'année en

Si, par une eſpece de miracle, l'Amérique parvenoit tout à coup à avoir des manufactures, des terres bien cultivées, des cultivateurs indigenes, de bons beſtiaux, de bons vignobles, le commerce qu'on fait avec elle, tomberoit à peu près de trois quarts. La diſette des matieres œuvrées, de beaucoup de productions naturelles, & ſur-tout d'une population ſuffiſante, fait de l'Amérique, politiquement parlant, le pays le plus malheureux du monde; car par là il eſt entiérement à la diſcrétion des étrangers. Suppoſons que, par un autre miracle, on ne pût plus trouver la route du nouveau-Monde & que tout commerce avec lui ceſſât, alors on verroit clairement lequel eſt le meilleur pays, ou notre continent ou l'autre. D'abord la traite des Negres étant interrompue, les Colons, faute de bras, abandonneroient leurs plantations: les huit millions d'Eſpagnols & de Portugais, créoles, & autres qui ſont en Amérique, faute de recevoir des étoffes d'Europe, iroient nuds pendant les premieres années: leur or tomberoit au deſſous de la troiſieme partie de ſa valeur actuelle; & la moitié mourroit de faim. Tout le Bréſil, où on ne fait pas une livre de ſucre ſans employer la main d'un Africain, retomberoit dans l'état ſauvage où Cabral le trouva.

Il n'y a préciſément que les colonies Anglaiſes de Terre-ferme, excepté la Virginie, qui pourroient ſe ſoutenir; mais le défaut de certaines manufactures les incommoderoit extrêmement pendant les premieres années. Quant aux iſles qui ne

---

année, & diminuera de plus en plus, comme on peut aiſément ſe le figurer; de ſorte qu'à cet égard-là le commerce des Européans en Amérique eſt auſſi ruineux pour elle que celui de l'Aſie pour l'Europe. On voit ſouvent à Cadix décharger des lingots d'or d'un vaiſſeau venu du Pérou, ſur un autre vaiſſeau qui part pour Canton. Cet or ne fait que paſſer par l'Europe, & n'y reviendra jamais, ſinon par une révolution, dont il n'y a pas encore d'exemple.

cultivent qu'avec des Negres qu'il faut ſans ceſſe recruter, on conçoit ce qui leur arriveroit.

L'Europe au contraire reſteroit exactement dans le même état où elle ſe ſeroit trouvée avant cette révolution ; parce qu'elle n'emploie pas au travail de ſes fabriques, ni à la culture de ſes terres des bras étrangers, mais ſes propres bras. Il réſulte de ceci, que l'Amérique, vu le beſoin qu'elle a de l'Europe, ne pouvoit s'en détacher entiérement: la politique l'a liée par tant de chaînes, & la Nature l'a encore liée par tant de chaînes, que ſon entiere indépendance eſt une choſe moralement impoſſible ; mais elle ne le ſera plus avec le temps.

Quand après cela, on veut découvrir le véritable principe de la foibleſſe du nouveau Monde, on le trouve dans ſa dépopulation, dans le beſoin qu'il a de Negres, dans le beſoin qu'ont les colonies Anglaiſes d'Allemands. On peut mettre en fait que l'Angleterre a tiré, en différens temps, du Palatinat, de la Souabe, de la Baviere, des Electorats Eccléſiaſtiques, plus de cinq cens mille hommes pour ſes établiſſemens d'Amérique. Mittelberger étant à Philadelphie, en 1750, 51, 52, 53, aſſure que, pendant ſon ſéjour, il arriva, dans cette ſeule ville vingt-quatre mille hommes achetés en Allemangne, pour être appliqués à la culture des terres en Penſilvanie.

Il y a quelques années que la Baviere & d'autres Etats on fait des loix extrêmement rigoureuſes pour empêcher ces émigrations, & il paroît que l'Angleterre tâche aujourd'hui de recruter en Suiſſe pour ſes colonies; mais ſi la Suiſſe uſe de la même précaution que la Baviere, il eſt difficile de ſavoir où l'on pourra trouver des Colons dont on a encore ſi beſoin : lorſque M. Elliot, qui a ſuccédé à M. de Vaudreuil, dans le Gouvernement du Canada, étoit en Europe, il diſoit qu'il falloit tout au moins cent mille hommes pour commencer à peupler le Canada, & la cour de Lon-

dres prit alors différentes meſures pour ſe procurer cette ſomme d'émigrants, ſans qu'on puiſſe ſavoir ſi elle y a réuſſi ou non.

On a ſouvent agité en Angleterre cette queſtion: *les colonies de l'Amérique n'ont-elles pas occaſionné quelque dépopulation dans la mere-patrie?* Ceux qui ſoutenoient l'affirmative, étoient bientôt déſabuſés par les calculs mêmes qu'on leur mettoit ſous les yeux. Mais ſi l'on alloit chercher les Colons en Allemagne, il eſt bien aiſé de voir que la métropole n'en ſouffriroit rien: tandis que l'Eſpagne & le Portugal ſe ſont dépeuplés par leurs colonies. Il n'eſt pas même permis à un étranger de s'embarquer pour le Pérou ſur un vaiſſeau Eſpagnol: c'eſt juſtement faire le contraire de ce qu'il falloit faire; mais les Puiſſances minieres ſont toujours jalouſes & défiantes.

On a obſervé, dans les *Recherches Philoſophiques*, que les Negres eſclaves ne peuplent pas beaucoup en Amérique, puiſqu'on eſt ſi ſouvent contraint à les recruter: la même choſe n'arrive pas dans la même proportion aux familles Allemandes, conduites au nouveau Monde; mais il eſt certain qu'elles ne propagent pas en raiſon de leur nombre, & que la deſtruction ou la mortalité eſt parmi elles plus grande qu'ailleurs: le changement de climat, la miſere enlevent beaucoup d'individus; le déſeſpoir en enleve, &, comme dit Mittelberger, on n'y fait pas grand cas de la vie d'un homme; parce que la maniere qu'on emploie pour ſe les procurer, les avilit aux yeux de ceux à qui ils ſe vendent. Les perſonnes, qui ſe croient en droit de pouvoir donner des avis aux émigrans d'Allemagne, leur ont ſouvent repréſenté, & même démontré juſqu'à l'évidence, qu'en cultivant bien la terre où le Ciel les a fait naître, ils ſeroient plus heureux, ou moins à plaindre, qu'en allant cultiver la terre de l'Amérique; mais on éblouit ces infortunés par des promeſſes: ils ouvrent les yeux quand il ne leur

importe plus de voir : ils doivent alors ſe ſoumettre à leur ſort ou ſurmonter leur ſort par le déſeſpoir. Cependant s'il y avoit encore dans le Saltzbourg des Evêques auſſi intolérants que Firmian, je ne ſais pas ſi, après tout, il ne vaudroit pas mieux d'être dans la Penſilvanie, que dans le Saltzbourg.

On conçoit maintenant, qu'auſſi long-temps que la population ſera ſi foible, & principalement dans l'Amérique méridionale, ce pays reſtera dans la dépendance de l'Europe, qui eſt maîtreſſe des côtes de l'Afrique, la pépiniere des cultivateurs.

CHAPITRE

CHAPITRE XXV.

Du défaut des monnoies chez les peuples de l'Amérique avant la découverte.

L'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a dit, qu'aucun peuple de l'Amérique n'étoit véritablement policé. Qui croiroit qu'une pareille propoſition eût exercé la critique ? Qui croiroit qu'une pareille propoſition eût pu être révoquée ſeulement en doute (*) ?

» Ariſtipe, ayant fait naufrage, nagea & abor-
» da au rivage prochain : il vit qu'on avoit tracé
» ſur le ſable des figures de Géométrie : il ſe
» ſentit ému de joie, jugeant qu'il étoit arrivé
» chez un peuple Grec, & non chez un peuple
» barbare.

» Soyez ſeul, & arrivez par quelqu'accident
» chez un peuple inconnu : ſi vous voyez une
» piece de monnoie, comptez que vous êtes arrivé
» chez un peuple polieé ». *Eſprit des Loix, Liv. 23. C. 16.*

Ainſi Dom Pernety, pour être d'accord avec lui-même, auroit dû, ou ne pas parler du tout des monnoies, ou prouver que les Américains en connoiſſoient l'uſage. Mais il convient que ces peuples n'ont jamais eu, & qu'ils ne veulent pas encore avoir des monnoies. De tout cela, il infere qu'ils ſont ſupérieurs aux Européans ; pendant qu'il falloit inférer qu'ils ont toujours été & qu'ils ſont encore barbares.

(*) On peut voir dans la Diſſertation de Dom Pernety ; aux pages 87 & ſuivantes, ſes arguments ſinguliers qu'il emploie contre cette propoſition.

Pourquoi voulez-vous, dit-il, que ceux qui n'ont pas beſoin de monnoie, s'en ſervent? C'eſt juſtement parce qu'ils n'en ont pas beſoin, qu'ils ſont barbares. Cela eſt ſi clair, que je n'inſiſterai pas davantage là-deſſus. Le paſſage de M. de Monteſquieu dit tout.

Teſtis mearum centimanus Gyas
Sententiarum.

Quand on ſe trompe ſur un fait important, on tombe dans autant d'erreurs que ce fait a de conſéquences. Le Critique, après avoir dit des choſes ſi peu réfléchies ſur le défaut de monnoie, en conclut que les Sauvages de l'Amérique mépriſent l'or & l'argent, par le même motif que beaucoup de Philoſophes l'ont mépriſé : enſuite il met Socrate & Bias en parallele avec les Caraïbes & les Topinamboux. Mais encore une fois, c'eſt tout confondre, c'eſt confondre la plus ſublime ſageſſe avec la derniere ſtupidité.

L'or & l'argent ne ſont pas des richeſſes pour les peuples qui n'ont pas de monnoie : ils mépriſent ce dont ils ne ſauroient jouir, tout comme les bêtes ; mais les objets dont ils peuvent jouir, ſoit par un effet de leur imagination, ſoit par un effet de leurs beſoins, ils les recherchent avec la même avidité, avec la même inquiétude que les autres hommes recherchent des richeſſes d'une autre nature.

Le vermillon, le minium, les petits miroirs, les peignes, les ciſeaux, la verroterie, les petites clochettes, les braſſelets & les colliers de raſſade, tout cela entre dans le luxe des Sauvages : ce ſont là les objets de leur cupidité : c'eſt cela qui fait vendre au Caraïbe ſon lit. On leur porte de telles bagatelles pour de grandes ſommes, & une partie du commerce de Livourne, conſiſte en la ſeule raſſade qu'on débite aux Sauvages de l'Amérique, qui, pour acquérir ces richeſſes,

donnent leurs plus belles pelleteries. S'ils paient ſi cher des choſes qui n'entrent que dans leur parure barbare, on peut bien s'imaginer ce qu'ils donnent en échange contre le tabac, l'eau-de-vie & les liqueurs ſpiritueuſes, pour leſquelles ils ſe vendroient eux-mêmes, mais ceux qui achetent des pelleteries, ne veulent pas acheter des Sauvages.

Si ces barbares mépriſoient les richeſſes *par un principe de Philoſophie*, comme le Critique le dit, auroient-ils jamais vendu leurs pays aux Européans ? Les Chouanons n'ont-ils pas indignement vendu d'immenſes terrains au Quaker Guillaume Pen, qui les a eus à ſi bon marché, qu'il n'a jamais oſé dire le peu qu'il avoit donné. Mais, m'objectera-t-on, ces Sauvages ont eu grande raiſon de vendre ce qu'on leur auroit pris de force. En vérité c'eſt parler comme Sepulveda, dans ſon abominable livre *De juſtis belli cauſis adverſùs Indos*. D'abord je doute que Guillaume Pen eût jamais pris par force aux Chouanons une lieue de terrain ; mais les Américains ſont-ils pour cela excuſables d'avoir vendu leur patrie, qu'ils devoient plutôt ſe laiſſer ravir mille fois que vendre une fois ? n'eſt-ce point la maxime de l'homme, de mourir pour ſa patrie ? Eſt-ce donc une choſe bien commune de mettre ſa terre natale à une honteuſe enchere ? Il ne faut pas être pour cela barbare ; mais ſtupide, & ſi ſtupide qu'on rend le contrat qu'on fait, nul. On a beau dire que ces Sauvages-là avoient de grands terrains : oui ſans doute ; mais des peuples chaſſeurs, ſuivant un calcul fort juſte, ont préciſément beſoin de huit cens arpents là où un peuple cultivateur a beſoin d'un demi-arpent : un demi-arpent labouré rend en grains ce que huit cens arpents rendent à peine en gibier : il faut donc que les peuples chaſſeurs aient de grands terrains, & les peuples paſteurs des terrains moins grands : les peuples cultivateurs peuvent vivre ſur le plus petit terrain. Tout cela eſt

compenſé, ou plutôt tout cela eſt réglé ſur la meſure du travail (*).

La Compagnie Anglaiſe de la Baie de Hudſon traite année par année dix mille peaux de Caſtor, que ces Américains chaſſeurs viennent apporter à ſes factories, de cent & cinquante lieues de loin : ſi ces Américains mépriſoient les richeſſes *par un principe de Philoſophie*, comme Dom Pernety le prétend, ils reſteroient dans leurs cabanes & dans leurs forêts. Plus on commerce avec eux, & plus ils rehauſſent le prix de leur marchandiſe : il a été un temps où ils donnoient une peau de Caſtor pour un miroir, & actuellement ils veulent pour une peau douze miroirs, ou quatre bouteilles d'eau-de-vie.

Je ne puis ſouffrir que des voyageurs ignorants comme Struys, & qui ſavent à peine lire & écrire, prodiguent, dans leurs relations, le titre de *Philoſophe* aux Sauvages de l'Amérique. J'ai lu une de ces mauvaiſes relations, où le compilateur, pour prouver que ces barbares ont une bonne *Philoſophie*, cite en témoignage l'Iroquois qu'on amena en France en 1666. Il n'admira pas Verſailles ; mais il admira beaucoup la boutique d'un rôtiſſeur à Paris : il y tomba ſur les viandes avec une avidité incroyable, & on ne put jamais le tirer de cette boutique. Le compilateur en conclut, que cet Iroquois étoit *Philoſophe* : il eſtimoit, dit-il, les choſes utiles, & non les choſes inutiles. A cela je réponds qu'un Loup du Canada, en eût fait tout autant.

Les Sauvages de l'Amérique ne ſont ni méchants, ni vertueux ; mais je ne ſaurois jamais m'imaginer que ceux qui en font des *Philoſophes*, le ſoient eux-mêmes.

(*) Les Américains chaſſeurs, après avoir vendu tant de terrain, & perdu encore tant de terrain, devoient naturellement devenir cultivateurs, & ils ne le ſont pas devenus pour leur malheur.

CHAPITRE XXVI.

De l'Hoſpitalité chez les Sauvages.

REgle générale les peuples brigands, & les peuples ſauvages exercent l'hoſpitalité. Le Critique penſe que cela eſt au nombre de leurs vertus, mais cela n'eſt qu'au nombre de leurs beſoins. Les peuples errants ne travaillent point, & parce qu'ils ne travaillent point, ils n'ont pas de monnoie. Or comme ils voyagent ſans avoir de monnoie, il faut bien qu'ils ſe logent les uns les autres, ou plutôt ils ſe prêtent mutuellement très-peu de choſe ; ce qu'ils donnent n'eſt preſque d'aucune valeur, & ce qu'on leur rend, n'eſt preſque d'aucun prix.

C'eſt ainſi que les Moines mendiants, qui ſont cenſés ne rien poſſéder, exercent continuellement l'hoſpitalité dans tous les pays catholiques de l'Europe : leur ardeur à faire des quêtes eſt ſi grande, ou la charité à donner eſt ſi immodérée, qu'on leur donne toujours infiniment plus qu'ils ne peuvent conſommer ; de ſorte que tout leur ſuperflu, qui conſiſte en des choſes comeſtibles qui ne ſe conſervent point, eſt diſtribué aux pauvres de l'endroit, ou aux gueux étrangers qui vont loger dans les Couvents. La pareſſe de ces Moines entretient la pareſſe des pauvres qui ne ſont pas Moines : les uns ne travaillent point parce qu'ils mendient : les autres ne travaillent point, parce qu'ils mangent le reſte des mandiants. C'eſt là le mal du mal : c'eſt introduire chez les nations civiliſées les beſoins & les reſſources des peuples ſauvages, & encore ceux des peuples brigands. En Aſie où il y a une infinité de Pélerins, une infinité de Derviches,

de Fakirs & de Moines gyrovaques, on recommande ſans ceſſe l'hoſpitalité : auſſi n'y trouve-t-on pas des Auberges ; mais des Caravenſeras où il n'y a rien. C'eſt par la même raiſon qu'en Eſpagne on ne trouve pas des Auberges, mais des hôpitaux preſqu'auſſi vuides que les Caravenſeras de l'Aſie. Tant il eſt vrai que l'hoſpitalité, qui eſt d'un ſi grand beſoin chez les Sauvages, n'eſt qu'un manque de police ailleurs.

Les Miſſionnaires, qui ont fréquenté les Américains du Nord, nous ont donné une bonne idée de ce que c'eſt que l'hoſpitalité parmi ces gens-là : un voyageur y entrera le ſoir dans une cabane, & perſonne ne s'en inquiétera ; on ne lui demandera pas même d'où il vient, ni où il va : s'il veut s'approcher du feu, il faut qu'il aille s'y aſſeoir entre les Sauvages & leurs chiens, couchés pêle-méle par terre : perſonne ne ſe leve pour lui faire place. Quand la ſagamite & les viandes ſont cuites, on les ſert : chacun va y prendre ce qu'il veut, & mange à part, *ſua cuique menſa* (*) : le voyageur y cherche ſa portion tout comme un autre, ſans qu'on s'en informe : après le ſouper, on ſe recouche encore autour du feu, & on y paſſe la nuit. Si l'étranger reſte un jour ou deux, on ne s'en inquiete pas encore : mais dès qu'on s'apperçoit qu'il ſéjourne plus long-temps, on l'éconduit, & on lui montre une autre cabane. Ceci eſt bien dans les mœurs d'un peuple errant, où l'on ſuppoſe que l'hoſpitalité ne doit pas s'étendre au-delà du temps dont des voyageurs ont beſoin pour ſe repoſer : cette hoſpitalité n'eſt donc pas celle que les Romains exerçoient à l'égard de leurs amis. Chez les peuples civiliſés, les affaires pour leſquelles on voyage, exigent ſouvent un long ſéjour : chez les Sauvages, on n'a point d'affaires qui exigent un long

(*) C'eſt l'expreſſion de Tacite *de moribus German.*

ſéjour : un Huron qui eſt à la chaſſe, & un Tartare qui eſt en courſe, ne s'arrêtent gueres au-delà d'une nuit & d'un jour dans le même endroit.

Les Miſſionnaires ne ſauroient aſſez nous dépeindre les incommodités qu'on ſouffre en logeant chez les Sauvages : leurs mets font bondir le cœur : leurs huttes ſont toujours remplies d'une fumée inſupportable, les chiens y foulent les gens qui couchent à terre : ceux qui n'ont pas encore ſommeil, chantent, prennent du tabac, ou ſe font entr'eux des contes ennuyeux juſqu'à ce qu'ils s'endorment (*). Quand il ſurvient quelque alarme pendant la nuit, ils délogent tous dans le plus profond ſilence, ſans avertir le voyageur, ſans même l'éveiller : le matin il eſt bien étonné de ne pas trouver une ame dans tout le hameau. Chez les Sauvages du Nord de l'Amérique, qui ſont continuellement en guerre avec leurs voiſins, ces alarmes ſe donnent ſouvent : car parmi eux il eſt preſque toujours queſtion de ſe ſurprendre les uns les autres avant la pointe du jour ; & ceux qui ſe laiſſent ſurprendre, ne réſiſtent jamais, quelque grand que ſoit leur nombre, & quelque petit que ſoit celui des aſſaillants. Parmi les Tartares on n'eſt pas ſujet, dit-on, à de tels inconvénients ; car, quand il y a quelque choſe à craindre de la part de l'ennemi, ils mettent leurs hôtes ſur leurs chevaux, & les emportent avec eux.

(*) M. Adanſon dit que les Negres du Sénégal, ſe font auſſi le ſoir, dans leurs huttes, des contes juſqu'à ce qu'ils s'endorment tous, vers minuit ou deux heures. On croit que les Maures ont apporté cet uſage en Eſpagne, & que c'eſt là l'origine de ce que les Eſpagnols nomment des *Nouvelles*, qui ſont de véritables contes à dormir debout : auſſi voit-on dans leurs Romans que la narration de ces *nouvelles* eſt ordinairement interrompue à l'approche de minuit, & recommencée le lendemain Comme tout ceci eſt dans les mœurs d'un peuple pareſſeux que le travail n'endort pas, tout ceci doit auſſi être dans les mœurs des Sauvages.

Comme les peuples ſauvages ne peuvent ſéjourner fort avant dans les terres où il n'y a point de rivieres, & comme ils doivent néanmoins traverſer ſouveut ces déſerts, ils ſupléent à l'hoſpitalité par les poudres nutritives: nos anciens Sauvages d'Europe connoiſſoient auſſi très-bien l'art de préparer ces poudres, ainſi qu'on le voit par un paſſage de l'abréviateur de Dion Caſſius, lorſqu'il parle des Bretons : *ils préparent*, dit-il, *une certaine nourriture ſi propre à ſoutenir les forces, qu'après en avoir pris en quantité égale à celle d'une feve, ils ne ſentent plus de faim ni ne ſoif* (*).

J'avois d'abord cru qu'il étoit impoſſible aujourd'hui de ſavoir de quoi cette poudre des anciens Bretons étoit compoſée; mais je l'ai découvert dans la *Scotia illuſtrata* de Sibbaldus, qui nous apprend qu'on la faiſoit du *Karemyle*, qui eſt une eſpece de truffe noire & ronde, dont les Ecoſſois modernes ſe ſervent encore aujourd'hui pour le même uſage. Or il me paroît que le *Karemyle* des Ecoſſois n'eſt que le *Latyrus radice tuberoſa, eſculentâ*, d'où l'on tire un aliment extrêmement compacte, & que Sibbaldus a pu prendre pour une eſpece de truffe: je ne doute nullement que la poudre nutritive qu'on en pourroit faire, ne l'emportât ſur toutes celles dont la compoſition eſt connue juſqu'à préſent.

Tant il eſt vrai que les Sauvages ont eu, dans tous les temps & dans tous les pays, les mêmes beſoins & les mêmes reſſources.

(*) Voyez *Jean Xiphilin, de la traduction du Préſident Couſin*, pag. 108.

CHAPITRE XXVII.

Du défaut des mots numériques chez les Américains.

LE Critique a beaucoup diſſerté ſur les mots numériques (*) : il tâche de prouver que le défaut de ces mots n'eſt pas, dans les Américains, un effet de leur ſtupidité, comme l'Auteur le dit : il prétend enſuite que ces peuples ſont de grands comptes en ſe ſervant de leurs doigts, de cailloux, de noix, ou de cordons. Mais comment eſt-il poſſible qu'il n'ait pas mieux ſaiſi le point de la difficulté ? qui ſe réduit à ceci.

Les Américains ne ſavent compter juſqu'à vingt ſans employer continuellement des ſignes matériels ou repréſentatifs pour ſuppléer aux idées des valeurs.

Les pleuples de notre continent compte des millions, ſans employer des ſignes matériels.

Otez à un Américain ſes inſtruments, & il ne ſaura plus compter au-delà de trois : il n'aura aucune idée de la valeur de mille, hormis qu'on ne la lui montre par des objets ſenſibles juſqu'à la millieme unité, afin d'exciter en lui autant d'idées qu'on lui fait éprouver de ſenſations.

Le Critique s'imagine que la difficulté ne concerne que le défaut de mots ; mais elle concerne bien plus le défaut de conception, & cela eſt ſi clair, que, ſi ces barbares avoient eu des notions préciſes des valeurs numérales, ils auroient inventé les termes pour les exprimer auſſi bien que

(*) Dans ſa diſſertation depuis la page 84 juſqu'à 87.

nous. Or comme ils n'ont pas inventé ces termes, il s'enſuit qu'ils n'ont pas eu les notions requiſes pour cela. C'eſt une véritable ſtupidité.

Le Critique s'imagine encore que nous aurions pu nous paſſer d'inventer des mots pour compter au-delà de dix, puiſqu'on auroit pu dire *trois fois dix*, au lieu de *trente*, comme les Sauvages. Oui, ſi nous n'avions pas de grands comptes à faire ; mais quand il s'agit de mille, million, milliard, il faut néceſſairement des termes, ſans quoi on ſeroit réduit à employer ſans ceſſe les ſignes matériels, & alors nous n'aurions ſur les Sauvages aucune ſupériorité ; mais comme nous avons cette ſupériorité ſur eux, il faut avouer que nous l'avons, & ne pas diſputer ſur des choſes inconteſtables.

Le Critique s'imagine encore pouvoir juſtifier les Américains, en aſſurant que pour faire nos calculs, nous n'employons que dix ſignes, ou dix notes d'Arithmétique écrite ; mais qu'importe le nombre des chiffres dont nous nous ſervons, puiſque nous avons des mots numériques pour compter une ſomme quelconque ; & que les Américains n'ont pas des mots numériques ? La différence qu'il y a entr'eux & nous, eſt telle qu'ils doivent chiffrer lorſqu'ils comptent juſqu'à vingt, & que nous comptons ſans chiffrer : nous n'employons nos notes d'Arithmétique, que quand nous calculons : car hors de l'opération du calcul, nous pouvons écrire nos mots numériques tout comme nous les prononçons.

Nous voyons par un paſſage de Vitruve & de quelques autres, que les anciens avoient déja obſervé que la progreſſion décuple que toutes les nations policées de notre continent ont adoptée, eſt une preuve que l'on a commencé par employer les doigts, comme le font les Américains, qui en ſont reſtés là ; & dans l'ancien Monde, l'Arithmétique a été ſi-tôt perfectionnée, & les mots numériques ſont ſi anciens, qu'aucun Auteur n'a

jamais ſu ni quand, ni par qui ils ont été primitivement inventés ; ils exiſtent donc de temps immémorial. Dans un des plus anciens livres que nous connoiſſions, & qui eſt indubitablement le *Shaſtah* (*), on trouve déja des mots numériques

---

(*) *Paar*, mille, *Lac*, cent mille. Dix *lacs*, million. *Daar par paar* mille de mille. *Suttec Foque*, période de 32 *lacs* ; de ſorte que dans l'Indien moderne on peut exprimer en un ſeul mot un terme de 3, 200, 000 ans.

Il eſt ſurprenant que des Savants, en faiſant l'analyſe d'un fragment de l'*Hiſtoire des Hindous* par M. Alex. Dow aient non-ſeulement attaqué l'antiquité de ce que M. Dow nomme le *Schaſter* ; mais qu'ils aient encore attaqué l'antiquité des Indiens en général, en ſoutenant qu'ils n'ont reçu leur philoſophie que des Grecs, & que leur légiſlateur n'a vécu que 300 ou tout au plus 1000 ans avant notre ére. Tout cela eſt vrai, diſent-ils, puiſqu'Hérodote ne parle pas d'eux comme d'un peuple fort célebre, ni même fort connu. Hérodote n'avoit voyagé en Aſie que juſqu'à Babylone : ainſi il n'a pu connoître à fond les Indiens : il s'eſt contenté de rapporter ce qu'il en avoit oui dire. Or comme Hérodote ne parle pas du tout des Chinois, il s'enſuit, ſelon ces ſavans-là, que les Chinois ne ſont pas fort anciens. Je dis que de pareilles conſéquences ſont abſurdes.

Quand à la Philoſophie des Grecs, les Indiens n'en ont ente du parler, pour la premiere fois, que du temps de Pythagore ; c'eſt Pythagore qui a adopté les ſentiments des Indiens, & non les Indiens ceux de Pythagore. Auſſi Clément d'Alexandrie prouve-t-il bien que toute la Philoſophie Grecque venoit de l'Orient. On voit dans Strabon & dans Pline, que du temps d'Alexandre, les Gymnoſophiſtes ſe tenoient déja ſur un pied, & regardoient le ſoleil au bout de leur nez, comme ils font encore aujourd'hui. Or, ils n'ont certainement pas appris ces ſpéculations-là des Grecs.

Quant au Légiſlateur des Indiens, on voit clairement que les ſavants dont je viens de parler, ont confondu Boudha ou Sommonacodom avec Bramah. Boudha vivoit vers l'an 1000 avant notre ére ; mais il n'a été qu'un corrupteur de l'ancienne doctrine, & non un Fondateur. Il eſt étonnant qu'on ne ceſſe en Europe de diſputer aux Orientaux leur antiquité, & d'attaquer l'authenticité

portés au-delà du terme de *million* dans la progreſſion décuple ; pendant que les Américains n'ont pas encore de mots numériques portés au-delà du terme de *trois*, dans la plupart des provinces, comme cela a été vérifié par les recherches de M. de la Condamine, qu'on a cru, à ce que dit Dom Pernety, trop légérement : mais a-t-il donc lui-même fait des recherches qui ſoient plus sûres ? Non ſans doute ; il n'en a fait aucune, & il parle de tout ceci comme il a parlé des monnoies, ſans connoître ſeulement le point de la difficulté.

On a prétendu que la progreſſion décuple, quoique généralement ſuivie, n'eſt cependant pas celle qu'il falloit ſuivre, parce qu'elle ne renferme que deux diviſions ; tandis que la progreſſion par douzaine contient quatre diviſions par 2, 3, 4, 6. Il eſt sûr que cela eût facilité de certaines opérations de calcul ; mais l'avantage en lui-même n'eſt pas aſſez grand, pour que jamais aucun peuple ait été tenté de changer pour cela ſa progreſſion ; ce qui ſeroit même, à ce que je crois, impoſſible.

Le Critique, ſoit par inadvertance, ſoit par quelque motif particulier, aſſure que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques*, a dit, que les Américains, *pour exprimer le nombre vingt, ſe ſervent des doigts des mains & des pieds.* Il n'y a pas un mot de tout cela dans les *Recherches Philoſophiques* : l'Auteur ayant fait, avant que de commencer ſon livre, quelques recherches ſur l'état de l'Arithmétique chez différentes nations ſauvages, n'en a pas découvert une ſeule qui eût la progreſſion par vingtaine : il n'y a pas non plus,

---

de leurs livres. Dès que les Zends furent apportés en Europe en 1762, M. de Brucker les attaqua comme des livres apocryphes, ſans les avoir jamais vus. Au reſte, les Zends ſont bien plus modernes que le Shaſtah.

dans le Monde entier, un peuple policé qui ſe ſerve de cette progreſſion-là ; preuve manifeſte que l'on n'a jamais employé les doigts des pieds ; car en ce cas, au lieu d'avoir la progreſſion par dixaine, on auroit par-tout adopté celle par vingtaine : ſi dans une Iſle fort éloignée du continent il eût exiſté une race d'hommes ſexdigitaires, ces hommes-là auroient adopté, dans leurs calculs, la progreſſion par douzaine.

Le critique ſe trompe encore, lorſqu'il parle des tailles du bâton fendu : il n'eſt pas vrai que ces inſtruments ſoient employés en Europe uniquement pour compter. On les emploie, afin que l'acheteur, qui prend beaucoup d'articles qu'il ne paie pas ſur le champ, ſoit certain de la bonne foi du vendeur ; car ils ont chacun une moitié de cette eſpece de regiſtre de bois : on ne peut marquer le ſigne de la dette, ou faire des entaillures, que quand les deux parties du bâton ſont exactement jointes : ſinon, le vendeur frauduleux pourroit avoit ſur la moitié de ſa taille plus d'articles que l'acheteur ; & c'eſt juſtement pour prévenir cette fraude, qu'on ſe ſert de ces inſtruments, qui ont plus de force que les écritures, ou ils ont la même force que les chiffres entrelacés, ou les pataraffes coupées par le milieu, & qu'on rejoint enſuite pour voir ſi les traits ſe rapportent avec juſteſſe, comme on le pratique dans quelques Monts de piété, ou dans quelques Lombards d'Italie, & comme les Algériens le pratiquent auſſi à l'égard des paſſe-ports des navires d'un pavillon avec lequel ils ne ſont pas en guerre : le paſſe-port de la Hollande avec Alger a longtemps été un vaiſſeau avec tous ſes agrêts & tous ſes cordages : on coupoit cette eſpece d'eſtampe par le milieu ; le corſaire en avoit une moitié, & le marchand l'autre : à l'exhibition, on ne faiſoit que joindre les parties coupées, pour voir ſi les cordages & les agrêts, qui tenoient lieu de chiffre, ſe réuniſſoient. Les Algériens ne ſachant pas

lire les écritures Européannes, & les Européans ne ſachant lire les écritures d'Alger, on a employé la méthode dont je viens de parler ; & cette méthode eſt, ainſi que celle du bâton fendu, tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus fort contre la fraude.

Le critique a donc eu tort de citer ces inſtruments comme des inſtruments de calcul ; je ne ſai même comment l'idée a pu lui en venir ; & pour rendre l'inadvertance complette, il ajoute qu'avec ces tailles on pourroit pouſſer le calcul à des millions, comme s'il étoit ſurprenant de voir faire un million de crans dans des bâtons. Quand il s'agit de faire le compte, il faut bien que le vendeur & l'acheteur ſe ſervent entr'eux des mots numériques ; l'un pour énoncer le total de la dette, & l'autre pour énoncer le total du payement.

Je laiſſe après cela à juger à tout homme raiſonnable ſi le beſoin, où ſont les Américains de ſe ſervir de ſignes matériels ou repréſentatifs pour ſuppléer au défaut des mots numériques, n'eſt pas une grande preuve de leur ſtupidité.

CHAPITRE XXVIII.

De l'état des arts chez les Péruviens, au temps de la découverte de leur pays.

CEtte maniere de critiquer ne me paroît pas être bonne, là où l'on ſupprime les preuves dont l'Auteur ſe ſert, & où on le combat enſuite, comme s'il n'avoit pas cité des preuves.

L'auteur a dit que, ſous les Incas, il n'y avoit pas de villes dans le Pérou, hormis Cuſco; & il cite Zarate, dont voici encore une fois les termes:

Il n'y avoit, ſous les Incas, dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens, qui eût forme de ville : Cuſco étoit la ſeule (*).

Mais, dit le critique, vous ne deviez pas citer ici Zarate; vous deviez citer le P. Feuillée, qui aſſure qu'il y a eu dans ce pays une ville plus grande que Paris, dont on ignore le nom.

A tout cela je réponds, qu'il faut préférer un Auteur contemporain, qui par ſon emploi étoit obligé de connoître toutes les habitations du Pérou, puiſqu'il y devoit lever le tribut, à un voyageur tel que le P. Feuillée, venu à peu près deux cents ans après Zarate. Je réponds encore, qu'il eſt difficile d'ajouter foi à l'exiſtence des grandes villes dont on ignore le nom, & qui ne ſont marquées ſur aucune carte que nous ayons de ce pays-là. Le P. Feuillée a-t-il donc vu cette ville longue de cinq lieues entre Callao & Lima? Non ſans doute. Zarate, qui auroit dû la voir, ne l'a pas vue : Garcilaſſo, qui auroit dû la connoître, ne l'a pas con-

(*) Chapitre IX, Tom. I.

nue, & cependant il étoit né au Pérou ; c'eſt comme ſi un Normand n'avoit jamais oui parler de Rouen : Dom Juam, qui auroit dû en voir les ruines, ne les a point vues. Si à tout cela on ajoute qu'Acoſta n'a pas connu cette ville plus grande que Paris entre Lima & Callao, alors on comprendra au moins que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a eu de fortes raiſons pour n'en rien dire.

Le P. Feuillée étoit un fort honnête homme qui cultivoit des ſciences utiles ; mais il avoit conſervé un grand reſte de cet eſprit de petiteſſe & de crédulité, que les jeunes gens puiſent dans les ordres monaſtiques, où il faut tout ſacrifier à ſon ſalut, juſqu'à une partie même de ſa raiſon. Il n'y a qu'à voir ce que le P. Feuillée dit des *Céſaréens*, & de tant d'autres choſes, pour ſe convaincre de ſa facilité à croire, & de ſa négligence à examiner tout ce qui n'avoit pas un rapport direct avec l'hiſtoire naturelle.

Quand le Critique parle des arts des Péruviens, il ne conçoit pas qu'il eſt impoſſible de ſe former là-deſſus des idées claires, qu'en parlant toujours dans un ſens relatif.

Si l'on compare les Péruviens aux Iroquois, alors on trouvera ſans doute qu'ils étoient à de certains égards bien ſupérieurs aux Iroquois ; mais ſi on les compare aux peuples de l'Europe du ſeizieme ſiecle, alors on trouvera qu'ils n'avoient ni induſtrie, ni arts, ni ſciences. Ils ne ſavoient ni lire, ni écrire : ils n'avoient pas découvert l'art de travailler le fer ; *mais*, dit le Critique, *ils n'en avoient point, comment l'auroient-ils donc travaillé ?* A cela je réponds, qu'il faut être peu verſé dans l'hiſtoire du Pérou, pour faire de telles objections : voyons donc ſi les Péruviens manquoient de fer, ou s'ils manquoient de l'art de le forger. Voici les termes de Garcilaſſo.

» Les Indiens du Pérou n'avoient point de con-
» noiſſance dans les Arts, & ſe trouvoient pri-
» vés de pluſieurs choſes néceſſaires à la vie : ils

» avoient

» avoient beaucoup de forges où l'on travailloit » ſans ceſſe ; cependant ils mettoient mal en œu- » vre les métaux. Quant au fer, ils en avoient » pluſieurs mines ; mais ils ne ſavoient pas en faire » uſage ; au lieu d'en faire des outils, ils en for- » moient des pierres fort dures (*) «.

Ils avoient donc du fer ; mais ils étoient ſi éloignés d'être parvenus à le rendre malléable, qu'ils ignoroient juſqu'au moyen de le purger de ſes ſcories, en l'écumant dans des fourneaux de fonte : car ces pierres, qu'ils en formoient, étoient des maſſes de fer impur, & qui ne pouvoient pas leur être d'un plus grand uſage que les cailloux ordinaires.

Si l'on obſerve, d'après le Docteur Krafft, que les Hottentots, ſans ſortir de la vie ſauvage, ſavoient forger le fer, on ſera d'autant plus étonné que les Péruviens réunis en une eſpece de ſociété, n'aient pas eu aſſez de pénétration pour découvrir une choſe ſi facile à trouver : car toutes les nations de notre ancien continent, ayant une fois trouvé les mines de fer, ont d'abord eu l'induſtrie de le forger ; & la recherche ou la découverte des mines a dû leur coûter beaucoup plus de temps, que l'art de travailler le métal.

Quand j'obſerve que les Péruviens avoient commencé par employer premiérement l'or, que de l'or ils étoient parvenus à fondre l'argent, que de l'argent ils étoient parvenus à fondre le cuivre, & que du cuivre ils étoient parvenus à connoître le fer ſans pouvoir le fondre ; alors il me ſemble que, ſi la progreſſion de la Métallurgie a été la même dans notre continent, il ne faut pas chercher ailleurs que dans les époques de cet art, ſans lequel les hommes ne ſont rien, l'origine de la tradition ſur les quatre âges du Monde, de ſorte que le ſiecle ou l'âge d'or n'a été que ce

(*) Chapitre VI, Tom. II, Pag. 60 & 61.

temps où on ne connoiſſoit encore d'autre métal que l'or, ou qu'on ne ſavoit encore travailler d'autre métal que l'or. Quand les Poëtes ſont ſurvenus, & qu'ils ont expliqué allégoriquement les progrès de la Métallurgie, il n'étoit plus poſſible d'y rien comprendre. Cependant il n'y a pas de doute que preſque tous les peuples n'aient connu le cuivre avant le fer, & l'or avant le cuivre: non-ſeulement l'or, étant le plus facile des vrais métaux à fondre, a dû être employé le premier; mais c'eſt encore le premier dont les hommes auront connu l'exiſtence par les paillettes qu'ils en auront vues dans tant de rivieres, dans tant de fleuves qui en charient. Je ſais bien que ceux qui ſuivent le ſentiment du Poëte Lucrece, attribuent la découverte des métaux aux volcans, aux incendies fortuits, qui ont mis par haſard en fuſion des filons ou des veines métalliques; mais cela me paroît être une pure imagination: car qu'on ait commencé par ramaſſer les paillettes des rivieres avant que d'ouvrir des mines, c'eſt un fait indubitable, & atteſté dans le langage des Poëtes même, par la Toiſon d'or.

Quand les hommes n'ont encore eu d'autre métal que l'or, il n'eſt pas poſſible qu'ils aient été quelque choſe de plus que Sauvages: auſſi toutes les peintures que les Poëtes ont faites de leur âge d'or, ne ſont dans le fond que des deſcriptions de la vie ſauvage, c'eſt-à-dire, du pire de tous les états où l'eſpece humaine puiſſe être réduite; mais comme ces Poëtes n'avoient jamais vu de vrais Sauvages, il n'eſt pas étonnant qu'ils ſoient tombés, en décrivant leur ſiecle d'or, dans des contradictions puériles, comme Ovide, qui commence par dire que les hommes vivoient alors de glands de chênes, de mûres de ronces, de cornouilles, de fraiſes & d'arbouſes; & enſuite il ajoute, comme s'il avoit oublié ce qu'il venoit de dire, qu'alors les terres incultes ſe couvroient d'elles-mêmes de moiſſons abondantes, & que des

fleuves de nectar & de lait couloient par-tout. Et cependant on broutoit des glands, ce qui est vrai à la lettre ; car, sans le fer ou le cuivre, on ne peut guere, dans les pays du Nord, cultiver les terres.

Je ne dis pas que les âges des métaux aient été les mêmes pour tous les peuples ; cela est absolument absurde, & on a vu par la découverte de l'Amérique, que les Péruviens étoient à peine entrés dans leur siecle de cuivre.

Les Chinois, connoissant déja le fer & la castine du temps d'Yao, étoient dans leur âge de fer, lorsque de certains peuples d'Occident n'étoient peut-être encore que dans leur siecle d'or. Hérodote assure que de son temps il y avoit une immense quantité d'or dans ce pays qu'il appelle le Nord de l'Europe (*) : ce qui seroit étonnant, si Hérodote avoit été bien instruit : mais il y a toute apparence qu'il entendoit parler de l'Espagne qu'il ne connoissoit pas, ou que de certains fleuves du Nord de l'Europe charioient alors plus de paillettes d'or qu'aujourd'hui : cependant le Rhin en charie encore beaucoup, & on vient d'y établir depuis peu de petites pêcheries qui, en raison du petit nombre d'ouvriers qu'on y occupe, ne laissent pas de rendre ; mais c'est une mauvaise occupation.

J'espere qu'on me pardonnera cette longue digression. Je reviens aux Péruviens. Si le fer seul leur eût manqué, & que l'esprit & l'intelligence ne leur eussent pas manqué, ils se seroient élevés, indépendamment de ce secours, à un certain point dans les sciences ; mais leur peu de progrès dans les sciences, est attesté par le défaut de mots nécessaires pour exprimer les notions morales & métaphysiques : ainsi que leur peu de progrès dans la législation & la police, est attesté par le défaut de la monnoie.

(*) *Libr. III.*

Si, après tout cela, on conſidere l'état des arts & des ſciences chez les peuples de l'Europe & de l'Aſie au ſeizieme ſiecle, on verra que les Péruviens étoient en toutes choſes très-inférieurs aux nations policées de notre Continent. Tel eſt le phénomene qui a tant ſurpris l'Auteur des *Recherches Philoſophiques*, & qu'il a tâché d'expliquer dans ſon livre.

Mais, dit-on, il a ſupprimé des faits favorables aux Péruviens (*). Je réponds que cela n'eſt pas vrai, & d'ailleurs quand il auroit dit tout ce qu'il ſavoit, quand il auroit compilé tout ce que les Hiſtoriens du Pérou ont dit de vrai & de faux, il en réſulteroit toujours que les Peruviens ne ſavoient ni lire ni écrire, qu'ils ne connoiſſoient par l'art de forger le fer, qu'ils n'avoient pas de mots, dans leur langue, pour exprimer *l'eſpace*, la *durée*, la *matiere*, &c. & qu'ils ne ſavoient compter ſans employer des ſignes matériels ou repréſentatifs, pour ſuppléer aux termes numériques qui leur manquoient. Cependant ils habitoient une partie de notre Globe, ils reſſembloient parfaitement aux habitants de notre hémiſphere, par la figure extérieure, à la barbe près; & ils étoient néanmoins infiniment plus ſtupides, infiniment moins induſtrieux, infiniment moins inventifs, que les habitants de notre hémiſphere,

---

(*) Je ne conçois rien aux imputations du critique : il veut abſolument que l'Auteur ait ſuprimé des faits pour rabaiſſer d'autant mieux les Péruviens, tandis que cet Auteur a revendiqué à ce peuple le ſecret de durcir le cuivre, que le Comte de Caylus lui a diſputé, en aſſurant poſitivement qu'un tel ſecret ne pouvoit avoir été en uſage parmi une nation auſſi abrutie que les Péruviens. Ou le critique n'a pas compris cela, ou il ne l'a pas lu dans l'ouvrage qu'il a attaqué : il n'y a abſolument pas de milieu. Que ſeroit-ce donc, ſi l'Auteur avoit adopté le ſentiment du Comte de Caylus ? Alors il eût réduit l'induſtrie des Péruviens à rien du tout.

qui ſavoient tout ce que les Péruviens ignoroient, & qui ſavoient encore mieux qu'eux ces choſes mêmes qu'ils ſavoient.

Je dis qu'on ne peut mettre en parallele ces deux eſpeces d'hommes, puiſque tout l'avantage eſt d'un côté, comme l'événement ne l'a malheureuſement que trop démontré. On ne vit jamais tant de force contre tant de foibleſſe, ni tant de courage contre tant de puſillanimité. En vain le Critique ſe tourmente-t-il à objecter ſans ceſſe que les Américains devoient ſuccomber, parce qu'ils n'avoient pas nos épées, nos fuſils, nos canons, nos vaiſſeaux de guerre, nos fortifications, nos méchaniques. Oui ſans doute, c'eſt préciſément parce qu'ils étoient très-inférieurs aux Européans. Ainſi on revient, par un cercle vicieux ou une pétition de principe, au point d'où on eſt parti; & la difficulté conſiſte toujours à ſavoir pourquoi les peuples de notre continent avoient tant d'induſtrie, pendant que les Américains en avoient ſi peu ou preſque pas du tout. Or comme la difficulté eſt toujours la même, la ſolution eſt auſſi la même; les Américains étant une race d'hommes dégénérée de l'eſpece humaine, ce qui étoit poſſible aux Européans étoit impoſſible pour eux. Si les Caraïbes étoient venus dans leurs canots, attaquer l'Eſpagne, comme les Eſpagnols ont été attaquer l'Amérique, ces Caraïbes euſſent été exterminés juſqu'au dernier, avant que d'avoir vu les clochers de Séville.

Quand on lit attentivement les écrivains Eſpagnols, on voit qu'ils ont très-bien compris, que le plus mémorable, le plus grand événement de l'hiſtoire, étoit la découverte du nouveau Monde; mais quand enſuite ils ont réfléchi à la foibleſſe où l'Eſpagne ſe trouvoit réduite, dans ce temps même qu'elle entreprit & exécuta ſes immenſes conquêtes en Amérique, le merveilleux les a tellement étonnés, qu'ils ont été chercher des cauſes ſurnaturelles: ils ſemblent n'avoir plus admis la

puiſſance des hommes, mais la volonté immédiate d'un Etre qui gouverne les hommes. S'il ne s'agiſſoit que de la deſtruction de quelques Monarchies, ils n'en ſeroient pas ſurpris, diſent-ils, mais que quelques Européans aient conquis & conſervé juſqu'aujourd'hui ſous leur joug une moitié du Monde, cela n'eſt pas, ſelon eux, dans l'ordre des événements que nous connoiſſons depuis que l'hiſtoire eſt écrite, ou que la tradition a commencé.

Oui, ſans doute, cet événement-là ne pouvoit arriver qu'une ſeule fois, & en ce ſens, il n'eſt pas dans l'ordre de ceux que nous connoiſſons : car quelle époque y a-t-il dans les annales de notre Monde, qu'on puiſſe oppoſer ou comparer ſeulement à la découverte du nouveau Continent ? Mais d'un autre côté il ne faut pas tellement faire influer la Divinité dans les actions des hommes, que les hommes ſeront innocents, & la Divinité coupable : comme ſi ce n'étoit pas une abſurdité impie de croire que le Ciel eût inſpiré Pizarre, ou que Dieu eût conduit Fernand Cortez ſur le trône enſanglanté de Montezuma, par une ſuite de crimes ſans exemple. C'eſt encore une autre abſurdité de ne pas s'étonner de la deſtruction de quelques Monarchies, & de tant s'étonner de la deſtruction d'une moitié du monde.

Il faut obſerver que les peuples de l'Allemagne ont pris le moins de part, ou abſolument aucune, à la découverte du nouveau Monde ; & cependant ils ſont parvenus aujourd'hui au plus beau ſiecle dont leur hiſtoire faſſe mention, depuis *Thuiſton & Man :* les arts & les ſciences y fleuriſſent à l'envi ; tandis que tout l'or & l'argent du Pérou, du Mexique, du Bréſil n'ont pas fait fleurir les arts & les ſciences en Eſpagne & en Portugal : ce qu'on doit beaucoup attribuer à la mauvaiſe conduite de Philippe II. Cet homme dépenſa d'une maniere inconcevable, des richeſſes inconcevables, il pouvoit tout créer chez lui, &

il détruiſit tout : l'armement de la flotte qu'il perdit, avoit plus coûté que la fondation de toutes les Académies des ſciences actuellement ſubſiſtantes en Europe : s'il n'avoit pas fait élever un bâtiment, qui n'eſt que grand & maſſif, il ne ſeroit reſté en Eſpagne aucune trace des tréſors qu'il diſſipa, ſans jamais avoir eu la réputation d'être généreux. Après ſa mort, la foibleſſe de l'Eſpagne alla en augmentant juſqu'en 1681 : cette année-là, dit Madame d'Aunoi dans ſes Mémoires, le Souverain du Mexique & du Pérou, ne put plus payer ſes domeſtiques : la livrée de l'écurie, ayant attendu ſes gages pendant deux ans, déſerta le palais de Madrid ; & il n'y reſta pas même un ſeul palefrenier pour panſer les chevaux : la table des Gentilshommes, qui eſt la ſeule que le Roi Catholique entretienne, manqua abſolument : la Reine n'avoit ni argent pour payer ſes domeſtiques, ni pour faire des aumônes ; ce qui, dans un pays ſi pauvre, eſt d'un auſſi grand beſoin que l'hoſpitalité parmi les Sauvages : on ne pouvoit compter ſur cinq millions de livres tournois pour tout revenu annuel. Il ne reſtoit, dans cette détreſſe, que de faire un Auto-da-fé, & on en fit un en 1682, dont les Juifs d'Eſpagne ſe ſouviennent encore aujourd'hui.

Voilà en peu de mots l'hiſtoire des richeſſes entre les mains d'un peuple indolent & dévot.

CHAPITRE XXIX.

Des ruines d'Atun-Cannar, & de la fortereſſe de Cuſco.

A Entendre parler Dom Pernety, il ſemble que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* n'a été occupé pendant neuf ans, qu'à traveſtir la vérité dans les moindres choſes, ainſi que dans les plus grandes : comme s'il lui eût importé beaucoup de fixer le jugement du lecteur ſur les ruines d'Atun-Cannar. Cependant on lui fait un grand crime, pour n'avoir pas prodigué des éloges à ces maſures.

Je n'ai point le temps de parler des ruines d'Atun-Cannar, & tout ce que j'en pourrois dire ſeroit inutile ; car quand on veut juger d'un bâtiment qu'on ne ſauroit voir, il faut en conſulter le plan : ainſi je ſupplie le lecteur de jetter un coup d'œil ſur le plan de ces décombres, que M. de la Condamine a fait inſérer dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin.* On verra que les Moines du Pérou, trop pareſſeux pour aller chercher ailleurs des pierres, ont beaucoup défiguré ces *Incas Pircas*, ou ces monuments des anciens Péruviens ; ils ont même bâti, dans celui d'Atun-Cannar, une eſpece d'auberge ou de ferme ; mais cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe reconnoître encore l'ancienne ſtructure, & très-bien s'appercevoir que les Péruviens n'ont pas eu aſſez d'eſprit pour imaginer des fenêtres. Si l'on n'eſt pas encore content du plan de M. de la Condamine, on pourra conſulter celui de Don Juan, gravé en Hollande.

Garcilaſſo, après avoir parlé long-temps de la fortereſſe de Cuſco, que Pizarre prit ſans tirer un

coup

coup de fuſil, finit par ces termes, qui décideront non pas de ce qu'il faut croire de cette fortereſſe, mais de celui qui l'a décrite.

Quant à moi, dit-il, *je mets cet ouvrage au rang de tout ce que l'on a célébré dans l'antiquité; car l'exécution en paroît impoſſible, même avec tous les inſtruments & toutes les machines connues en Europe : auſſi pluſieurs perſonnes ont cru qu'il n'avoit été fait que par enchantement, à cauſe de la familiarité qne les Indiens avoient avec les Démons, & je ne ſuis pas fort éloigné de ce ſentiment.*

Il me paroît, après cela, que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a eu des raiſons pour ſe défier de tous les Hiſtoriens qui écrivent de cette maniere-là; car cette maniere d'écrire pourroit perdre un homme dans l'eſprit de tous ſes lecteurs.

L'Hiſtorien le plus véridique & le plus raiſonnable que j'ai conſulté, dit que, dans cette fortereſſe de Cuſco, on voyoit des pierres dont les plus groſſes pouvoient peſer depuis 25 juſqu'à 30000 livres. Or la maniere qu'employoient les Péruviens pour tranſporter ces pierres, étoit ſi peu merveilleuſe, que je m'étonne qu'on y ait fait intervenir les Fées ou les Démons, qu'il faut réſerver pour de plus grands exploits, ſuivant les maximes de la Poétique.

Nec Deus interſit, niſi dignus vindice nodus
Inciderit.

1. Comme les Péruviens n'avoient pas de bons inſtruments pour découper les rochers en éclats ou en carreaux, ils ſe voyoient très-ſouvent dans la néceſſité de ſe ſervir de pierres beaucoup plus groſſes qu'elles ne devoient l'être.

2. Quand ils vouloient tranſporter de ſemblables maſſes, ils y attachoient des cordes, & une foule d'hommes ſe mettoit à tirer, à pouſſer, à rouler le fardeau. En vérité, ſi l'on admire une telle manœuvre, je ne ſais ce qu'il y a d'admira-

ble : l'induſtrie conſiſte à faire, avec peu de bras, ce que beaucoup de bras pourroient faire ſans l'induſtrie. On nous parle d'une pierre tirée par vingt mille Péruviens, qui eurent ſi peu d'eſprit, & encore ſi peu d'adreſſe, qu'ils firent pencher cette maſſe ſur le côté ; dès qu'elle eût penché, ils ne purent la retenir, ni la rétablir dans ſon équilibre, au point qu'ils la laiſſerent rouler dans une vallée, où elle écraſa, dit-on, trois mille hommes ; & on ne put jamais depuis la conduire à ſa deſtination.

On conçoit qu'il y a encore, dans ce récit, une exagération puérile ; car enfin trois mille hommes écraſés ſous une pierre, & vingt mille hommes attachés à cette pierre, ne me paroiſſent pas des choſes bien communes, hormis qu'on ne ſuppoſe que les Péruviens s'étoufferent à force de s'embarraſſer les uns les autres, pour avoir employé trop de monde au tranſport d'un gros caillou, que quelques Européans auroient charrié ſur des rouleaux avec des cabeſtans. Ainſi la ſtupidité de ces Indiens eſt bien remarquable, en ce qu'ils n'avoient abſolument inventé aucune machine pour faciliter le tranſport des pierres, tandis que dans notre continent on faiſoit voguer ſur la Méditerranée le plus grand des obéliſques qu'il y eût en Egypte (*), & qui peſoit, à ce que dit Kirker, un million trois cents dix mille quatre-vingt-quatorze livres. On aſſure qu'on va tranſporter à Pétersbourg, pour le piédeſtal de la ſtatue de Pierre I, une pierre qui peſe deux millions trois cents mille livres : ſi cela eſt vrai, je crois que c'eſt la plus groſſe qu'on ait

---

(*) C'eſt celui de S. Jean de Latran : l'Empereur Conſtance l'avoit fait venir à Rome, comme on le ſait, par Marcellin, & par l'Inſcription trouvée ſur cet Obéliſque.

At Dominus Mund· Conſtantius omnia fretus
Cedere virtuti, terris incedere juſſit
Haud partem exiguam montis, Pontoque tumenti.

employée en Europe : car Perrault dit qu'une des plus groſſes qu'il ait fait élever, eſt celle de la façade du Louvre, & qui ne peſe pas deux millions à beaucoup près.

Outre que les Péruviens n'avoient pas la moindre idée des méchaniqnes, ils ignoroient encore l'art de faire de la chaux, & de cuire les briques au feu, comme Garcilaſſo en convient lui-même. Ce défaut de la chaux les obligeoit de ſe ſervir de gros caillous que leur poids ſerroit les uns dans les autres. On peut bien croire que n'ayant point de poulies, ils n'élevoient pas leurs bâtiments fort haut ; & c'eſt parce qu'ils ne s'élevoient pas fort haut, qu'ils ont réſiſté aux tremblements de terre qui ont renverſé les maiſons des Eſpagnols : la terre y eſt dans une agitation preſque continuelle, & les moindres ſecouſſes ſuffiſent pour briſer les vîtres ; ce qui a fait grand tort aux verreries de Veniſe, d'où les Eſpagnols tiroient leur verre ſoufflé pour les vîtrages du Pérou, où aujourd'hui on ne veut plus de vîtrages. La belle Architecture eſt dans ce pays-là impoſſible ; mais cela n'empêcheroit pas qu'on ne pût y bâtir des ponts.

CHAPITRE XXX.

Des ponts de corde qu'on voit dans le Pérou.

JE n'avois pas prévu que, pour prouver l'induſtrie & l'eſprit inventif des Péruviens, ont eût cité pour exemple, le pont de cordes ou de lianes qui fut fait ſur la riviere d'Apurimac, ſous le regne de Mayta-Capac, quatrième des Incas.

Avouez, dit gravement Dom Pernety, que ce peuple a eu beaucoup d'induſtrie, & *qu'il pourroit même nous diſputer l'avantage ſur bien des choſes* (*), *puiſqu'il a fait un pont de cordes ſur une riviere.* Quand on paſſe ſur ce pont, on manque à chaque pas d'être englouti, & l'homme le plus intrépide y tremble: donc un pont de cordes eſt un ouvrage d'architecture bien ſupérieur à un pont de pierres: donc les Péruviens ont eu de l'induſtrie. Il n'y avoit pas un ſeul pont de pierre dans toute l'Amérique au temps de la découverte: donc les Américains étoient de grands Architectes, comparables au Bramante, à Michel-Ange, à Bernin & à Perrault, qui, à la vérité, n'ont jamais fait de ponts de cordes; mais c'eſt qu'ils manquoient de cet eſprit d'invention qui caractériſe les Sauvages du nouveau Monde, dont les cabanes ſont de véritables chef-d'œuvres: on ne peut entrer dans celles des Chiquites, qu'en ſe couchant ſur le ventre, & en marchant à quatre pattes: il eſt vrai que pour entrer dans les huttes des Caraïbes, on n'a beſoin que de ſe courber un peu: car les Caraïbes ſurpaſſent les Chiquites, en ce qu'ils font leurs portes un peu plus grandes, & cependant

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique*, pag. 93.

ils ne les font pas encore auſſi grandes qu'elles devroient l'être, pour qu'on y pût paſſer commodément.

Pour revenir à ce monument de l'architecture des Péruviens, il faut ſavoir qu'il leur étoit abſolument impoſſible de bâtir un pont de pierres, parce qu'ils ignoroient l'art de faire des voûtes; & quand ils auroient connu cet art, le défaut de la chaux le leur eût rendu preſqu'impraticable. Cependant comme leur pays eſt tout entrecoupé de torrents qui roulent par des routes ſi tortueuſes, qu'il y en a quelques-uns qu'on doit paſſer en ligne droite vingt une fois, tel que celui de Chuchunga, ils furent forcés à inventer quelque moyen pour paſſer ces rivieres qu'on trouvoit à chaque pas devant ſoi, & qu'il falloit traverſer encore, après les avoir traverſées déja tant de fois. Or voici par quelle gradation de découvertes, les Péruviens parvinrent enfin à faire une eſpece de pont de cordes, monument éternel de leur ſtupidite & de leurs efforts. On commença par paſſer les rivieres à la nage, & ceux qui ne ſavoient pas nager ſe faiſoient attacher au dos des nageurs, en tenant dans leurs mains des paquets de roſeaux: de ces roſeaux, on parvint aux calebaſſes évuidées: on en attachoit pluſieurs enſemble: celui qui vouloit paſſer l'eau, devoit s'y aſſeoir, & un nageur entraînoit la machine: de ces calebaſſes flottantes, on parvint à faire de petits radeaux de joncs; des radeaux, on auroit du naturellement parvenir à la découverte des bateaux ou des canots; mais cela n'arriva pas au Pérou, par une fatalité que Garcilaſſo attribue au défaut du bois: des radeaux, on parvint à étendre d'une rive à l'autre une longue corde filée d'ecorces d'arbres, ou de ces oſiers qu'on nomme des lianes: à cette corde bien tendue & bien attachée, on ſuſpendoit un grand panier, qu'on faiſoit gliſſer le long de la corde, en le tirant à droite ou à gauche. Ceux qui vouloient paſſer la riviere, ſe mettoient au nombre

de trois, dans ce panier : les Eſpagnols ſe font encore aujourd'hui ſuſpendre de la ſorte à des cordes, pour traverſer quelques torrents du Pérou, où toute autre nation que les Eſpagnols, feroit bâtir des ponts.

Comme cette manœuvre de la corbeille gliſſante, eſt d'une ſi grande lenteur, qu'une armée de vingt mille hommes emploieroit une année à paſſer une riviere, l'Incas Mayta-Capac conçut l'idée de joindre pluſieurs cordes enſemble; de ſorte qu'en y mettant des claies en traverſe, un homme pourroit y marcher droit. Or c'eſt cette pitoyable machine qu'on voit encore aujourd'hui ſur l'Apurimac : non qu'elle ait ſubſiſté depuis Mayta juſqu'à nos jours ; mais elle ſe trouve dans le même endroit où ce Prince la fit faire, & on l'a peut-être réparée depuis plus de mille fois. Telle eſt la pareſſe des Eſpagnols, ils aiment mieux faire toujours un petit ouvrage, que d'en commencer un grand qui dureroit des ſiecles. On comprend que la ſeule peſanteur des cordes, courbées vers le milieu de la riviere, fait reſſembler cette machine beaucoup plus à une balançoire qu'à un pont : on comprend encore que la ſeule peſanteur des cordes les uſe en très-peu de temps, & pour peu qu'une des maîtreſſes cordes ſoit ſur le point de ſe caſſer, il faut démonter la machine, & remettre de nouveaux cables aux jointures des claies, qui ſont au nombre de cinq, de ſorte que ſi trop de perſonnes vouloient paſſer à la fois, le pont pourroit ſe rompre en cinq endroits ; car les claies ne cedent pas, mais bien les attaches : le plus grand danger eſt toujours vers le milieu & aux deux côtés. Aucune eſpece de voiture ne peut y paſſer.

Le Critique, avant que de donner une deſcription très-ſuperficielle de cette balançoire de l'Apurimac, s'exprime de la ſorte : *je ne ſais en effet ſi nous oſerions entreprendre de faire un pont tel que celui-là.* Non ſans doute, les Européans n'en-

treprendront pas de faire des ponts de cordes, auſſi long-temps qu'ils ſauront en faire de pierres & de bois. En vérité, je ne conçois pas comment on peut juger des choſes d'une maniere ſi bizarre, & s'éloigner ſi fort des notions communes.

CHAPITRE XXXI.

De la peinture des Mexicains, des ouvrages des Caraïbes, &c.

LE Critique, grand exagérateur des prétendues merveilles du nouveau Monde, aſſure que les Mexicains font de très-beaux tableaux, que les Caraïbes font des jolis paniers de jonc, & que les Sauvages du Chili brodent d'une maniere admirable. De tout cela, il conclut que ces Mexicains ont égalé le Titien, Rubens, ou tout au moins Paul Véroneſe; que ces Caraïbes égalent nos plus habiles Artiſtes, & que ces Sauvages du Chili ſont comparables à tous nos Brodeurs, & ſur-tout au célebre Frumeau, qui ne s'attendoit pas à être mis en parallele avec ces Chiliens.

On peut voir des échantillons de la prétendue peinture des Mexicains, dans l'*Hiſtoire générale des Voyages*, où on les trouvera gravés en taille-douce : ſi l'on veut les voir gravés en bois, il faut conſulter la *grande collection de Thevenot*, *in-folio*, & ne pas diſputer ſur des choſes qu'on peut réſoudre par la ſeule inſpection. L'Auteur des *Recherches Philoſophiques* l'a dit, & je le répete : les Mexicains, loin d'avoir jamais ſu peindre, n'ont pas même connu les premiers éléments du deſſein. Tous les Américains & tous es Créoles enſemble ne ſont pas en état de faire un tableau digne d'être placé dans la moindre collection d'un particulier : le nouveau Monde eſt une terre ingrate pour les beaux arts, & ce n'eſt certainement pas là qu'il faut chercher des chef-d'œuvres. Cependant je ne nie pas au Critique que les Caraïbes ne ſachent faire des paniers de jonc, & tirer la pulpe des courges, pour s'en ſervir

en guiſe de bouteilles : je ne nie point que des curieux ne puiſſent avoir, dans leurs cabinets, de petits vaſes travaillés par les anciens Péruviens, & qu'on achete des Moines de Cuſco, qui paſſent toute leur vie, dit Dom Juan, à fouiller dans les tombeaux des Incas. Mais les cabinets des curieux renferment auſſi des pierres à peine taillées, qu'on nomme Idoles de la Laponie : on voit par la relation de M. Regnard, qu'il rapporta quelques-unes de ces pierres en France ; les cabinets de quelques curieux renferment auſſi des marmouſets de terre cuite, faits par les Tunguſes, & de petits chaudrons de pierre ollaire, faits par les Groenlandois. Enfin un homme peut raſſembler toutes les curioſités qu'il juge à propos, mais il ne s'enſuit point que les Péruviens euſſent quelque idée des beaux arts, parce qu'ils ſe ſervoient de gobelets à deux anſes pour boire la chica (*). On recherche les monuments des peuples groſſiers pour les faire contraſter avec les monuments des peuples induſtrieux, & cet amuſement eſt déja une eſpece d'étude, d'où il peut réſulter quelque utilité.

Le Critique aſſure encore, que les Sauvages du Nord de l'Amérique, font de très-bonnes cartes Géographiques & Topographiques ; quoique les longitudes & les latitudes y manquent, dit-il, elles n'en ſont pas moins exactes, ni moins fidelles ; parce que les diſtances y ſont ponctuellement marquées par journées. Il a copié tout cela dans la Hontan, ſans examiner le moins du monde ſi un pareil récit mérite quelque croyance. Les Voyageurs & les Miſſionnaires, qui ont vécu long-temps avec les Sauvages, n'ont jamais pu tirer d'eux d'autres éclairciſſements ſur la ſituation de l'intérieur du pays, que ce qu'ils en diſoient de bouche : d'ailleurs ils ne ſavent point aſſez

(*) Voyez *la planche XVI, du Voyage au Péron, de Dom Juan.*

deſſiner pour faire des cartes, ni rien de pareil. Tout leur ſavoir en ce genre ſe borne à graver, d'une maniere extrêmement groſſiere, ſur des écorces d'arbres, des eſpeces de figures de Caſtor, de Tortue, de Renard, &c. Ces emblêmes ſervent à diſtinguer les hordes; j'ai vu des perſonnes qui s'étonnoient beaucoup de ce que les Américains du Nord euſſent de ces eſpeces d'armoiries; mais cela n'eſt pas du tout étonnant; car il faut bien que des tribus continuellement en guerre, ſe reconnoiſſent à de certains ſignes, comme en ont auſſi les Amiaks Tartares, & les Clangs Arabes. Il n'y a pas de doute que les armoiries Européannes n'aient pris leur origine en Allemagne, où les mœurs & les uſages avoient tant d'analogie avec ceux des peuples de l'Amérique ſeptentrionale, & de la Scythie : les premiers Francs qui pénétrerent dans les Gaules, avoient dans leurs armoiries des Abeilles; mais comme ils ne deſſinoient guere mieux que les Hurons, les Gaulois prirent ces Abeilles mal faites pour des Crapauds; & pour qu'on ne les prît plus pour des Crapauds, on en fit des fleurs de Lys, ſans cependant beaucoup changer la forme d'Abeilles, qu'on y reconnoît encore bien ſenſiblement. Il étoit naturel que des barbares, qui ſortoient de leurs forêts comme un eſſaim, & qui avoient un Chef ou un Roi, priſſent pour leur emblême des Abeilles : cette alluſion devoit leur tomber dans l'eſprit.

CHAPITRE XXXII.

Des Apalachites.

LE Critique accuſe l'Auteur des *Recherches Philoſophiques*, d'avoir ignoré que les Apalachites avoient formé dans leurs montagnes un Empire comparable à ceux d'Atabaliba & de Montezuma. Oui, ſans doute, l'Auteur l'a ignoré ; & tous ceux qui ont lu l'hiſtoire du nouveau Monde, ſavent que les Péruviens & les Mexicains étoient les deux ſeuls peuples de l'Amérique, qui fuſſent policés, en comparaiſon de cet état de barbarie & d'abrutiſſement où végétoit le reſte des Indiens occidentaux. C'eſt un fait ſi inconteſtable, qu'il n'a jamais ſouffert & ne ſouffrira jamais aucune atteinte de la part des Ecrivains inſtruits.

Le Critique eſt bien éloigné d'avoir approfondi les choſes : il ne cite aucun Auteur, & tandis qu'il pouvoit conſulter Linſcot, Laët, & tant d'autres hiſtoriens reſpectables, il ne fait que compiler Ceſar Rochefort, le plus inexact & le moins eſtimé de tous les voyageurs qui aient écrit au ſiecle paſſé (*).

Ce Céſar Rochefort avoit de ſon côté compilé une relation attribuée à un certain Briſtock, homme obſcur, homme abſolument inconnu dans la République des Lettres. On a inſéré dans

(*) Son *Hiſtoire Naturelle & Morale des Antilles*, de l'édition de Paris de 1660, eſt remplie d'exagérations & de récits romaneſques ; ce qui n'eſt pas étonnant quand on ſait que Rochefort n'avoit jamais étudié : il ne ſavoit ni latin ni grec ; & en parlant de l'Hiſtoire Naturelle, il démontre qu'il ne connoiſſoit ni les plantes ni les animaux.

les premieres éditions du Moréri un extrait de Rochefort ; mais on l'a fait avec plus de ménagement & moins de crédulité que le Critique, qui en remplit pluſieurs pages de ſa diſſertation ; cependant il ne ſait point ſi cette prétendue Monarchie des Apalachites ſubſiſte encore, ou ſi elle a été détruite ; ce qui n'eſt pas ſurprenant : car n'ayant d'autres relations que celle de Rochefort, il n'en pouvoit rien ſavoir du tout. La vérité eſt que cette prétendue Monarchie n'a jamais exiſté : j'en appelle ici au témoignage de tous les ſavants ; j'en appelle ici au témoignage des Anglais, qui connoiſſent aujourd'hui les deux Florides, dont ils ont publié des relations en 1766 (*) : ils connoiſſent encore depuis très-long-temps la Géorgie & la Caroline, où ils ont fondé dès l'an 1662 cette colonie ſi célebre par les loix qu'a daigné lui dicter le Philoſophe Locke. Or les Anglais de cet établiſſement commercent avec les Apalachites, qui ſont & qui ont toujours été de vrais Sauvages : auſſi ne peut-on tirer d'eux que des pelleteries & de la réſine de *Labiza*, peu connue en Europe, & qui découle par inciſion d'un arbre réſino-gommeux. Ces barbares des Apalaches n'avoient, à l'arrivée des Anglais, aucune idée des poids, ni des meſures, non plus que les Cherakis & les Creeks auxquels ils reſſemblent parfaitement : ils portent comme eux des *Wampons*, ou des braſſelets de coquilles ; ils ſont comme eux diſtribués en petites hordes, ſoumiſes à un Chef, que les anciennes relations nomment *Paraouſtis* ; mais il y a bien de l'apparence que ce mot eſt auſſi corrompu que ceux de *Sagamos* & de *Satigamos*, qu'on donne ordinairement aux Capitaines des Sauvages du Nord, qui ſe nomment, en leur propre langue, *Sachems*.

(*) Voyez *A Conciſe account of North America. By Major Robert Rogers.* Il vient de paroître une traduction françaiſe de cet ouvrage en Hollande.

Quoique les Apalachites aient entre leurs montagnes quelques vallées très-propres à être cultivées, ils préferent tellement la chaſſe à l'agriculture, qu'on eſt obligé de leur porter des grains récoltés dans la Caroline : on leur porte auſſi de petits miroirs, du vermillon à farder, des peignes, & de cette menue mercerie, avec laquelle on obtient tout des Sauvages. Ces peuples ſe ſervent, dans leurs maladies, de l'infuſion des feuilles de la Caſſine, ou *Cacina Floridianorum* des Botaniſtes, & qui paroît être une eſpece de ſureau ; au point que je doute que ce ſoit réellement un meilleur ſudorifique que notre ſureau commun (*).

Les Apalachites ont toujours habité dans des cabanes faites comme des fours : ils environnent quelquefois ces cabanes d'une paliſſade, & cela s'appelle un village ; car il n'y a jamais eu de ville dans toute cette partie de l'Amérique, avant la fondation de Charles-town, comme on peut aiſément s'en convaincre en conſultant les plus anciennes cartes : car les différents établiſſements que les Eſpagnols firent dans la Floride quelque temps après la malheureuſe expédition de Sotta, n'ont été dans leur origine que des hameaux. Celui de S. Marc de l'Apalache fut détruit en 1704, par les Anglais de la Caroline, qui, accompagnés des Sauvages Alibamons, vinrent bat-

---

(*) M. Ludvvich, dans ſes *Definitiones generum Plantarum*, N°. 100, range la Caſſine, qu'on appelle auſſi Thé des Apalaches, parmi les Monopetales régulieres, & M. Linnæus, dans ſa XII. ED. N°. 368, en fait une fleur Pentapétale. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt une eſpece de Sureau. On s'en eſt ſervi en Europe, mais ſes vertus n'ont gueres répondu à tout ce qu'en ont écrit Laët & Ximenès. Les Anglais de l'Amérique lui préferent le Thé de la Chine : ils ont même tenté de tranſplanter des Théyers dans leurs colonies ; mais on aſſure qu'ils n'ont pas pris, & ils ſont obligés de faire venir leur Thé de Londres.

tre & défaire les Eſpagnols & ceux d'entre les Indiens qui tenoient leur parti.

On a dit que les Apalachites alloient tous les ans en proceſſion viſiter une caverne du mont Olaymi, où ils s'étoient cachés pendant un déluge ſurvenu par le débordement du lac Théomi : on ajoute que, dans cette grotte, ils donnoient la liberté à quelques oiſeaux, comme l'on fait dans l'Egliſe de Notre-Dame à Paris, quand les Rois de France y entrent. Mais tout cela paroît être un tiſſu de fables, auxquelles la relation de ce Briſtock, tant compilée par Rochefort, a apparemment donné lieu. Je crois bien que les Apalachites avoient, ainſi que tous les Sauvages du nouveau Monde, quelque tradition ſur les anciennes viciſſitudes phyſiques ; mais les eaux d'un lac ne peuvent occaſionner un déluge aſſez mémorable, pour qu'on en conſervât le ſouvenir par une Hydrophorie.

Voilà ce qu'il y a de vrai dans l'hiſtoire de cette nation : car tout le reſte enſemble, à ce qu'on a conté du Royaume de Quivira, de l'Eldorado, de la ville de Manoa, du lac d'or de Parimé, de l'Empire des Sevarambes, & ſur-tout de la République des Auſtraliens imaginée par cet ennuyeux romancier, connu ſous le nom de Jacques Sadeur, qui bâtit chez les Auſtraliens, un temple tout de cryſtal, & preſqu'auſſi magnifique que celui que Dom Pernety place chez les Apalachites, que Linſcot appelle des barbares ſans mœurs comme ſans religion (*), & qui au lieu de prêtres, avoient des ſorciers que les relations nomment indiſtinctement Juvas, Jouas & Joanas.

J'obſerverai ici qu'il n'y a rien de plus facile à exagérer que la deſcription d'un temple : ce ſujet eſt pour le vulgaire des faiſeurs de relations, ce que la deſcription d'une tempête eſt pour les poë-

(*) *Traduction de Linſcot, cap. I, pag. 72.*

tes. Que n'a pas dit Garcilaſſo du temple de Cutachiqui dans la Floride ? Et cependant tout cela a été démenti par un Portugais, temoin oculaire. Que n'ont pas dit Tonti & le Page de ce temple de la Louiſiane, où l'on gardoit le feu ſacré ? Et cependant on ſait à n'en point douter, que tout cela eſt fabuleux, de l'aveu même de M. du Mont. Ce prétendu temple de la Louiſiane, étoit une cabane, & comme les Sauvages alloient quelquefois y fumer du tabac, on avoit cru qu'ils y gardoient le feu ſacré ; & malheureuſement cette mépriſe a été conſignée dans un livre que je ne nomme pas par reſpect.

Si Dom Pernety avoit daigné réfléchir que les Apalachites manquoient d'inſtruments de fer, il eût peut-être compris qu'il leur étoit impoſſible de *creuſer dans le roc* (*) un appartement long de deux cents pieds, & large à proportion, qui recevoit le jour par un œil de la voûte, comme le Panthéon. Une telle fabrique étoit non-ſeulement au-deſſus des efforts de ces Sauvages ; mais elle eut même été impraticable aux Péruviens, quoiqu'ils connuſſent le ſecret de donner un certain dégré de dureté au cuivre.

Il faut obſerver que toutes les grottes, toutes les excavations qu'on a trouvées dans les montagnes de l'Amérique, telles que celles qu'on nomme *trous des Géants*, dans la chaîne des *Apalaches* & des *Monts bleus*, ſont des ouvrages ou des jeux de la Nature, & non des monuments de l'induſtrie humaine. M. Bertrand en ayant bien conſidéré la ſtructure, a envoyé à la *Société Royale* de Lon-

---

(*) Ce ſont là les termes du Critique à la page 24. Tant il eſt vrai qu'en compilant des relations ſuſpectes, Il faut examiner au moins ſi ce que ces relations disent, eſt poſſible ou impoſſible, vrai ou faux, probable ou non, abſurde ou ſenſé, naturel ou ſurnaturel. Or, creuſer dans le roc ſans inſtruments de fer, cela eſt ſurnaturel.

dres un ſavant Mémoire, dans lequel il explique de la maniere la plus claire, l'origine de ces cavernes qu'on voit dans les rochers de l'Amérique. Or il eſt, ſelon moi, beaucoup plus prudent d'ajouter foi à ce que dit un Naturaliſte tel que M. Bertrand, que de compiler aveuglément la relation d'un Romancier tel que Briſtok, qui en bâtiſſant ſon temple, n'avoit pas penſé au défaut du fer ; mais c'eſt une bagatelle dans un roman.

Je ne conçois pas comment le Critique a été aſſez peu inſtruit, pour aſſurer que Jean Ribaud, en débarquant ſur les côtes de ce pays, qu'on appelloit alors la *Floride ſeptentrionale*, y trouva des Apalachites policés & réunis en une Monarchie. Cette aſſertion renferme deux erreurs palpables.

1. Ribaud & ſes compagnons reſterent ſur les côtes, & n'oſerent même s'en éloigner.

2. Ces côtes n'étoient pas peuplées, & on ne vit jamais un pays plus ſauvage ; au point qu'on ne put y amaſſer aſſez de vivres pour en charger un ſeul navire qui reporta la colonie Françaiſe, affamée, en Europe.

L'expedition de René la Laudoniere fut auſſi extrêmement malheureuſe : la diſette perſécuta conſtamment les Français, errants ſur les côtes depuis la riviere May juſqu'au Port-Royal. Ribaud avoit bâti ſon fortin ſur la plage ſeptentrionale : on crut mieux faire que lui, en bâtiſſant dans la partie du Sud ; mais tout cela fut inutile : les Français abattus par la famine, ne purent réſiſter à une poignée d'Eſpagnols qui vint les exterminer. Après les tentatives de la Laudoniere & de Dominique Gourgues, la France ne voulut abſolument plus entendre parler de ce pays, ni équiper une ſeule barque pour s'en mettre en poſſeſſion ; ce qui lui eût été très-facile, vu le peu de forces que l'Eſpagne y entretenoit : d'ailleurs la France ne reconnoiſſoit alors *aucun traité de paix*, *aucune alliance*, *aucune amitié*, *aucune poſſeſſion légitime d'aucune puiſſance*, au-delà du premier Méridien,

Méridien, que les Géographes Eſpagnols faiſoient paſſer pour la plus occidentale des Açores, apparemment pour le faire coincider dans la ligne de démarcation d'Alexandre VI (*).

Quand au milieu du dix-ſeptieme ſiecle, les Anglais ſurvinrent dans cette partie de la Floride, ils furent bien éloignés d'y découvrir cette prétendue Monarchie, imaginée par Briſtock, ou par Rochefort. Ce pays étoit dans le plus grand délabrement; les Eſpagnols n'y avoient rien défriché, & l'avoient laiſſé à peu près en cet état où on l'a trouvé, après le Traité de Fontainebleau, la Peninſule de la Floride, & même la Floride Françoiſe, où les Anglais n'ont pu compter huit mille habitants; & tout étoit rempli de gibier, comme dans un pays neuf: la quantité des Serpents & des bêtes venimeuſes égaloit celle qu'on voit dans quelques cantons de la Géorgie, où l'on n'a encore pu étendre la culture.

Le Critique n'avoit qu'à combiner les dates, pour s'appercevoir qu'il ne pouvoit y avoir une grande Monarchie dans cette region en 1653, puiſqu'en 1662, époque de l'arrivée de la Colonie Anglaiſe, on n'y vit que quelques Sauvages qui vivoient de la chaſſe.

Je me ſuis apperçu que le Critique cite, à chaque inſtant, les *Diſſertations* de Gueudeville, ce Moine défroqué, qui compiloit en Hollande, pour

---

(*) Les Eſpagnols avoient encore des raiſons particulieres pour placer le premier Méridien aux Açores, au lieu de le placer aux Canaries, & ils faiſoient accroire que la bouſſole ne décline pas ſous le Méridien des Açores, ce qui eſt abſolument faux; car elle décline par-tout. Au reſte, on continua en France à adopter la poſition du premier Méridien à la mode des Eſpagnols, juſqu'au regne de Louis XIII. Ce fut le Cardinal de Richelieu qui fit porter l'Edit, par lequel il eſt ſérieuſement défendu à tout Géographe, faiſeur de cartes, & graveur, de placer le premier Méridien aux Açores; & il ſeroit difficile de trouver des Mappe-mondes Françoiſes où cela ne ſoit obſervé.

gagner ſa vie, quelques relations de voyages. On conçoit que quand on veut connoître l'hiſtoire de l'Amérique, il faut recourir aux Originaux, & non pas citer Gueudeville, dont l'*Atlas hiſtorique* ne peut pas même ſervir aujourd'hui, & ſur-tout pour l'Amérique, dont nous avons des cartes bien plus exactes publiées par MM. de l'Iſle, Danville, Green & tant d'autres. Je parlerai encore ailleurs du mauvais choix des Auteurs cités par *Dom Pernety*.

CHAPITRE XXXIII.

Des Patagons.

ON accuſe l'Auteur des *Recherches Philoſophiques*, d'avoir fait tous ſes efforts pour detruire l'exiſtence des prétendus Géants de la Magellanique. A cela je réponds que, quand on entreprend de détruire une choſe, il faut être au moins perſuadé que cette choſe exiſte, & l'Auteur n'a jamais été, & n'eſt pas encore aujourd'hui perſuadé de l'exiſtence des Géants: il a même plus de motifs qu'il n'en avoit en 1767, pour n'y pas croire. Il eſt très-libre à un chacun d'en penſer ce qu'il veut; mais ceux qui ont lu l'hiſtoire des *Toupies* de la Grece moderne, des *Brucolaques* & des *Timpanites* de l'iſle de Santorino, & ſur-tout l'hiſtoire des *Wampires*, ſont un peu plus réſervés dans leur crédulité que les autres hommes. N'a-t-on pas vu des perſonnes reſpectables par leur caractere, & des milliers de témoins venir à Vienne, *jurer ſur leur damnation éternelle*, qu'ils avoient vu des *Wampires*?

Si bientôt on n'amene pas des Géants de la Magellanique en Europe, le peuple même n'y croira plus: *nec pueri credent*; & au bout de cinq ou ſix ans, on en parlera auſſi peu qu'on parle aujourd'hui des *Wampires*, qui ont intrigué, alarmé, effrayé une grande partie de l'Europe; & c'étoient des Farfadets, ou tout au plus des Chauve-ſouris. Auſſi les Naturaliſtes donnent-ils aujourd'hui le nom de Wampire à la Chauve-ſouris Aſiatique.

Le Critique qui n'a point vu de ces Géants, n'eſt pas peu embarraſſé lorſqu'il veut démontrer leur exiſtence par de vains raiſonnements. L'embarras

où il s'eſt trouvé, provient de ce qu'il n'a jamais pu répondre à l'objection ſuivante.

S'il y avoit une race giganteſque au Sud de l'Amérique, on en auroit montré des individus morts ou vivants en Europe.

Le Critique ſe fâche contre celui qui a fait l'objection & contre l'objection même.

On aſſure que le Pere Delrio ſe mit un jour ſi fort en colere contre un homme qui avoit nié l'exiſtence des Démons, qu'on fut obligé de le ſaigner de peur d'accident. Il faut diſcuter ces ſortes de choſes avec modération, & ne pas imiter le Démonograhe Delrio.

D'abord le Critique rapporte que M. Guyot, qui n'étoit ni Anatomiſte, ni Naturaliſte, mais un très-habile Marin, ayant trouvé ſur un rivage de l'Amérique les os d'un *Géant haut au moins de douze à treize pieds*, les mit fort proprement dans une caiſſe (*) ; mais au lieu de rapporter cette caiſſe en Europe, il la jetta dans la mer, pour calmer la tempête qui s'éleva : un Evêque Eſpagnol, qui ſe trouvoit préſent, aſſura qu'on ſavoit, par expérience, qu'il s'élevoit toujours des tempêtes, quand on mettoit des os de Géant dans une caiſſe, & qu'alors il n'y avoit d'autre remede que de précipiter ces dépouilles au fond de l'Océan. Là-deſſus l'Evêque Eſpagnol mourut, & on le jetta lui-même dans l'eau.

Quand ce conte ſeroit vrai dans toutes ſes circonſtances, il prouveroit moins que rien : car ces os avoient apparemment appartenu à quelque quadrupede, à quelque Cheval, ou à quelque Taureau. Le Marin Guyot n'étant pas anatomiſte, a pu ſans doute ſe tromper ſi groſſiérement ; puiſque Turner, qui étoit Chirurgien, ramaſſa dans le Bréſil, quelques oſſements qu'il prit pour les débris d'un ſquelette humain giganteſque, mais lorſqu'on les examina bien attentivement en

(*) Diſſertation du Critique, pag. 62.

Angleterre, on ſe convainquit qu'ils avoient appartenu à un quadrupede.

Je demande après cela à tout homme judicieux, ſi le conte de M. Guyot, rapporté par Dom Pernety, prouveroit quelque choſe, quand même il ne ſeroit pas faux dans toutes ſes circonſtances.

Combien de perſonnes n'ont pas cru avec Matiani, Valguarnera & Fazelli, qu'il y a eu autrefois des Géants en Sicile, où on a déterré des ſquelettes d'une grandeur étonnante? Celui qu'on trouva en 1516, près de Mazara, avoit vingt aunes de long; mais malgré ces contes de Valguarnera & de Fazelli, tous les ſavants ſont aujourd'hui d'accord que les os qu'on découvre en Sicile, & dont l'imagination a fabriqué des ſquelettes humains, ſont des reſtes de grands animaux terreſtres ou marins.

Quand on lit l'Hiſtoire, on trouve des traditions ſur l'exiſtence d'une prétendue race giganteſque, dans preſque tous les pays du Monde, & même, dit M. Bertrand, parmi les Sauvages du Canada. Que n'a-t-on pas dit des Géants de la Theſſalie, de l'iſle de Crete, & ſur-tout de ceux de la Paleſtine, qui étoient tous ſexdigitaires, à ce qu'aſſure le ſavant M. Huet, qui n'a jamais rêvé!

L'Auteur des *Recherches Philoſophiques*, après être entré dans de longues diſcuſſions ſur les grands os foſſiles qu'on rencontre preſque par-tout en creuſant, auroit pu faire une réflexion qu'il n'a point faite; il ne découvre pas, dit-il, l'origine de cette antique tradition ſur l'exiſtence des Géants, ſi univerſellement adoptée. Cependant n'eſt-il pas naturel d'attribuer cette tradition à la découverte même des grands os foſſiles, qui étoient auſſi connus aux anciens qu'à nous, comme on peut le voir par le Chap. XVIII du 36e. Livre de Pline, où il traite de l'ivoire foſſile, & de ce qu'il appelle les pierres oſſeuſes, *lapides oſſei*. Or l'ignorance de l'Anatomie, jointe au penchant pour le

merveilleux qui accompagne toujours l'ignorance, a porté les hommes à attribuer ces dépouilles plutôt à des corps humains, qu'aux carcaſſes des quadrupedes & des cétacées. Il falloit donc néceſſairement que cette tradition ſur les Géants, ſe répandît par-tout où on exhumoit par haſard de ces reliques d'animaux, dont notre Globe contient peut-être de grands dépôts à des profondeurs où les hommes ne creuſeront vraiſemblablement jamais; & en effet on ne voit pas qu'ils aient jamais creuſé fort avant, au point qu'on peut aſſurer qu'il n'y a nulle part au Monde une excavation profonde de 3000 toiſes, faite de main d'homme.

CHAPITRE XXXIV.

Des animaux rares, amenés en différents temps, en Europe.

ON a amené en Europe, en différents temps, des Negres blancs, des Eskimaux avec leurs barques, des Orangs-Outangs, une femme de la côte de Melinde, des diables de Tavoyen, ou des Lézards écailleux, les plus jolis animaux qu'on puiſſe voir. On amena, du temps de Montaigne, trois Floridiens à Rouen, dont il parle beaucoup dans ſes *Eſſais*, à l'article des Cannibales. On a conduit en Europe deux Siamois olivâtres, qui ſe diſoient être Ambaſſadeurs; mais qui étoient certainement les plus grands voleurs qui ſoient jamais venus de l'Aſie en Europe, où on a encore vu un Algonquin, cinq ou ſix Rhinocéros & pluſieurs Chinois, dont l'un fut mis, comme on ſait, à la Baſtille, & dont quelques autres ont travaillé, à la Bibliotheque du Vatican, à la traduction de certains livres pour les Miſſions. On a encore amené en Europe un Malabare à longues oreilles, une Négreſſe, prétendue hermaphrodite, & pluſieurs Eléphants, dont le dernier eſt mort à la ménagerie de Verſailles. On amenoit, du temps des Romains, des Hippopotames; mais ils ſont devenus ſi rares ſur le Nil, qu'on n'en montre plus que fort rarement en Europe, où l'on a fait voir des Singes-Belzébuts, des Caſoars, pluſieurs Autruches, un Bréſilien infibulé, deux Groenlandois, qui, à ce que dit Grantz, ont voyagé pour des affaires inconnues. On nous a amené des Crapauds de Surinam, qui accouchent par le dos, des Pareſſeux ou des Aïs, des Opoſſums, des

Fourmilliers empaillés, une fille Patagone, qui n'étoit pas haute de quatre pieds, des Anes rayés du Cap, des Caméleons, des Crocodilles, des Serpents à ſonnettes, des Serpents épineux, & enfin un Hottentot qui étoit *Monorchis*, & qui ne s'en maria pas moins à Amſterdam.

On attend, depuis deux cents cinquante ans, des Géants de l'Amérique, & perſonne n'en amene: plus on les attend impatiemment, & plus on s'opiniâtre à n'en pas amener. De ſorte que leur exiſtence, qui étoit douteuſe en 1540, étoit encore plus douteuſe en 1640, & encore plus douteuſe en 1707. On voit donc, comme je l'ai dit, que le merveilleux ſe détruit lui-même de jour en jour, d'année en année.

Si tout ce qu'il y a de ſingulier parmi les hommes, parmi les animaux, parmi les productions du regne végétal & minéral, a été apporté des extrémités de la Terre pour être montré en Europe aux Princes, aux curieux, au public, peut-on concevoir que s'il y avoit des hommes d'une très-grande taille en Amérique, on n'en eût pas conduit quelques-uns dans l'ancien Monde, non pour convaincre les incrédules, mais pour gagner l'argent du public, toujours porté à payer, lorſqu'on lui offre des curioſités dignes d'être vues?

Gaianus étoit un homme de fort grande taille, & peut-être de la plus grande qui ait paru de long-temps: or l'eſpece de fortune qu'il fit en ſe montrant, peut nous donner une idée de l'empreſſement avec lequel on iroit voir un Géant de l'Amérique: on peut, dis-je, juger de cet empreſſement, ſi l'on ſe rappelle ce qui arriva en Angleterre, lors de l'arrivée de la frégate *le Jaſon*. Le bruit ſe répandit tout à coup dans Londres, que ce bâtiment, qu'on ſuppoſoit revenir des Terres Magellaniques, avoit à ſon bord un Géant Patagon: auſſi-tôt le grand chemin, qui conduit à Plimouth, fut couvert d'une foule de curieux qui, dans leur impatience, prétendoient

aller

aller au-devant de ce Monſtre du nouveau Monde ; mais, comme les gens ſenſés s'y étoient attendus, on avoit trompé le public, & les curieux retournerent chez eux, ſans rien voir, & furent hués bravement par la populace.

Si on m'objectoit qu'il eſt impoſſible de prendre de ces énormes Patagons, non plus que des ſpectres & des revenants qui ne ſe laiſſent auſſi jamais prendre, je répondrois que, ſuivant Pigafetta, on en enchaîna juſqu'à trois qu'on conduiſit à bord du vaiſſeau la Victoire, où il en mourut deux, & le troiſieme s'échappa. On voit par là que ceux qui admettent l'exiſtence de ces Géants, admettent auſſi qu'on peut en prendre. Il eſt vrai que le ſincere Pigafetta ajoute, qu'il fallut employer juſqu'à neuf hommes bien forts, & bien déterminés, pour terraſſer un ſeul de ces Patagons : encore briſa-t-il les plus groſſes chaînes dont on le garotta ; quand on lit de pareils récits, on croit lire l'hiſtoire de Picrocole, ou de Pantagruel.

En ſuppoſant que la difficulté de ſaiſir un prétendu Patagon coloſſal, fût auſſi réelle qu'elle l'eſt peu, on comprend bien qu'il reſteroit la reſſource d'apporter leurs ſquelettes ; mais on a eu ſoin d'amener auſſi peu des individus morts que des individus vivants ; tandis que les Eskimaux du détroit de Davis, furent montrés en Europe, la premiere année qu'on découvrit le détroit de Davis. On ne douta point de leur exiſtence ; parce qu'on ne laiſſa aucun moyen à perſonne d'en douter : voilà, dit-on, ces Nains du Septentrion : on peut meſurer, à une ligne près, leur hauteur, & examiner attentivement leur conſtitution.

La cauſe qui dégrade la taille ordinaire de l'homme ſous le ſoixante-neuvieme degré de latitude Nord, eſt une cauſe ſenſible & palpable : de ſorte que nous connoiſſons, & le phénomene, & ce qui produit le phénomene ; mais il n'en eſt pas ainſi par rapport aux prétendus Géants de l'Amérique

ils nous ſont abſolument inconnus, & la cauſe de leur exiſtence nous eſt auſſi abſolument inconnue. Quel Naturaliſte pourroit rendre raiſon de ce que ſous le cinquantieme degré de latitude Nord, on ne trouve que des hommes de la taille ordinaire, & que ſous le cinquantieme degré de latitude Sud on rencontre à la fois des hommes de la taille ordinaire & des Géants, comme Dom Pernety & Pigafetta le diſent.

Un fait, qu'on pourroit ſi aiſément prouver, s'il étoit vrai, & qu'on a ſi mal prouvé, ſera toujours à mes yeux revêtu des caracteres de la fable, quoi qu'en diſent Dom Pernety & Pigafetta.

Si un jour on démontre juſqu'à l'évidence, que l'Auteur des *Recherches Philoſophiqnes* s'eſt trompé, on avouera au moins que les raiſons qui l'ont induit en erreur, n'étoient pas mauvaiſes : ſi au contraire, on ne démontre pas qu'il s'eſt trompé, alors on avouèra encore que les raiſons qui lui ont fait rejetter cette fable, n'étoient pas mauvaiſes.

Tout ce que le Critique a écrit en faveur des Géans de l'Amérique, eſt abſolument inutile : car on ne peut répondre aux objections de l'Auteur qu'en amenant des Géants même en Europe ; mais ſi deux ſiecles & demi n'ont pas ſuffi pour cela, il ne faut plus y penſer.

Loin que la Diſſertation du Critique m'ait convaincu de la réalité de ces énormes mortels, elle m'auroit ôté juſqu'au dernier doute, ſi j'en avois eu quelques-uns ſur leur exiſtence ; enfin elle m'eût rendu plus incrédule que jamais, ſi j'étois du nombre de ceux qui ont cru qu'on trouvoit, au Sud du nouveau Monde, des hommes hauts de douze à treize pieds.

CHAPITRE XXXV.

Obſervations ſur les prétendus Géants de la Magellanique.

I.

QUand M. le Préſident de Maupertuis a voulu connoître la véritable taille des Lapons, il les a meſurés. Quand feu M. l'Abbé de la Caille a voulu connoître la véritable taille des Hottentots, il les a meſurés. Mais les prétendus Géants de la Magellanique n'ont jamais été meſurés par ces Voyageurs mêmes, qui atteſtent leur exiſtence. Or j'oſe dire que cela eſt inoui.

Le Critique, toujours porté à noircir l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* par les imputations les plus odieuſes, l'accuſe d'avoir falſifié la relation de Biron, & d'avoir fait débarquer Biron dans un endroit où il ne débarqua point (*). Mais

(*) L'Auteur des *Recherches Philoſophiques*, dit expreſſément dans une note à la page 306, T. I, qu'il n'a pas connu la latitude de l'endroit où Biron a cru voir des Géants. S'il avoit connu exactement la latitude & la longitude de cet endroit, il l'eût indiqué, par le moyen de ſes cartes, à une minute près. Or le Critique n'indique pas lui-même la poſition de cet endroit, parce qu'il ne l'a pas ſue. On a publié juſqu'à trois relations du voyage de Biron, qui ont toutes été inconnues à Dom Pernety, & parce qu'elles lui ont été inconnues, il dit qu'on les a falſifiées. Il y a plus de cent & cinquante Auteurs qu'il étoit abſolument néceſſaire de conſulter ſur l'Amérique, qui lui ont été inconnus, & après cela il n'eſt pas étonnant qu'il ait eut recours à l'Atlas hiſtorique du compilateur Gueudeville.

qu'importe-t-il à l'exiſtence de ces prétendus Géants qu'on les ait vus dans la terre Del Fuego, ou ſur le bord Septentrional du Détroit ? puiſque l'Auteur convient que Biron dit avoir vu des hommes hauts de neuf pieds ; mais je nie que Biron diſe qu'il les a meſurés.

Quand un Géant eſt trouvé, la choſe du monde le plus facile eſt de le meſurer.

I I.

Qui croiroit que les différents Voyageurs, qui parlent des Patagons, varient entr'eux de quatre-vingt-quatre pouces ſur leur taille ? Cependant cela eſt auſſi vrai que cela eſt inoui.

(*) Selon la Giraudais, ils ſont haurs d'environ —— —— —— 6 pieds,
Selon Pigafetta, —— —— 8 ——
Selon Biron, —— —— 9
Selon Aris, —— —— 10 ——
Selon Jautzon, —— —— 11 ——

(**) Selon Dom Pernety, ils ſont au moins hauts de 12 à 13 pieds, ce qui donne pour la hauteur moyenne 12 & demi.

(*) *Le 31 Mai 1766, ayant relâché dans la baie Boucaut avec trois hommes de ſon équipage, M. de la Giraudais, vit un grand nombre de Sauvages, il y en avoit juſqu'à 7 à 800, y compris les femmes & les enfants, tous d'une très-grande taille, pluſieurs d'environ ſix pieds.* Relation de la Giraudais.

(**) Je fixe ici la hauteur des Géants de Dom Pernety d'après le ſquelette dont il parle à la page 72 de ſa Diſſertation. Car s'il s'eſt imaginé qu'on a réellement trouvé en Amérique un homme mort dont la taille étoit haute au moins de 12 à 13 pieds, il s'eſt ſans doute auſſi imaginé, qu'on rencontre en Amérique des hommes vivants de cette hauteur-là. Tout ceci eſt fort conſéquent : là où les corps morts ont la ſtature giganteſque, il faut bien qu'il y ait des Géants ; mais ſi malheureuſement ce ſquelette avoit appartenu à un Cheval, alors tout ceci ne ſeroit plus ſi conſéquent.

Selon Argenſola, —— —— 13 ——

Il réſulte de ce calcul qu'à 12 pouces par pied, ces Voyageurs varient entr'eux de 84 pouces, ce qui fait déja beaucoup plus que la taille d'un homme ordinaire. Or, pour trouver lequel de tous ces Voyageurs mérite le plus de croyance, il faut bien ſuppoſer que c'eſt, ou la Giraudais, ou Argenſola.

III.

De tous ceux qui doivent avoir vu des Géants en Amérique, aucun n'a ſu dire s'ils ont de la barbe, ou ſi à l'inſtar des autres Américains, ils ont le menton naturellement ras. Au reſte, je ne ſuis pas étonné que perſonne n'ayant penſé à meſurer ces prétendus Monſtres, perſonne n'ait auſſi penſé à les obſerver.

IV.

Parmi les Voyageurs qui ont atteſté l'exiſtence de cette eſpece d'homme coloſſale, on ne trouve malheureuſement aucun Philoſophe, aucun Naturaliſte, aucun Médecin. Il s'agit d'un fait d'Hiſtoire Naturelle, & ce fait n'eſt rapporté que par des Auteurs de relations qui n'avoient pas étudié cette ſcience ; car enfin Pigafetta, le commis Aris, le romancier Argenſola, ne ſont pas des Buffon, des d'Aubenton, des Hans-Sloane. M. le Commodore Biron lui-même n'a jamais aſpiré à la réputation d'être *Anatomiſte*, non plus que M. Guyot.

Le Voyageur le plus reſpectable par ſon carac-

Je dirai dans la ſuite, qu'en ne ſuppoſant ce ſquelette que de douze pieds & demi de haut, il ſe trouveroit qu'il avoit appartenu à un individu qui étoit plus que *Géant*. Ainſi il y a dans la narration de Dom Pernety un double merveilleux, & il n'a laiſſé après lui qu'Argenſola, comme on le voit par mon calcul.

tere, par ſon mérite perſonnel, enfin feu M. le Lord Anſon n'a pas daigné ſeulement faire inſérer dans la relation écrite par ſon Chapelain, le moindre mot ſur les prétendus Géants.

Quant à M. Frézier, il n'a jamais vu aucun homme en Amérique d'une taille extraordinaire; mais il en a ſeulement oui parler, tout comme on en entend parler en Europe.

V.

On oſe bien nous dire que, dans de certaines iſles, dans de certains cantons de la Magellanique, on voit aujourd'hui des Géants, & le lendemain des hommes de taille ordinaire : comme ſi l'eſpece humaine y étoit tour à tour enchantée & déſenchantée par la voix des Fées ou celle des Magiciens de l'ancienne Chevalerie, qui faiſoient paroître & diſparoître un Géant, quand ils vouloient.

Mais, dit-on, ces Géants de la Magellanique ne font qu'errer : & en outre il y a parmi eux des hommes de taille ordinaire, pêle mêle, de ſorte qu'il arrive qu'on voit tantôt les Géants, & tantôt les hommes de taille ordinaire dans le même lieu. J'avoue que cette invention eſt fort ingénieuſe, pour ne laiſſer voir ces Géants qu'à ceux qui ont les yeux faits pour cela : car quand quelques jours après, il ſurvient un homme qui a cultivé l'hiſtoire naturelle, & qui a, par conſéquent, de bons yeux, on lui dit : vous venez trop tard & fort mal à propos ; car les Géants, qui étoient ici hier, ſont partis, & perſonne ne ſait où ils ſont allés. Si enſuite ce Naturaliſte revenoit en Europe faire ſon rapport, Dom Pernety lui diroit comme il l'a dit à l'Auteur *des Recherches Philoſophiques* : *Vous n'êtes pas du tout Logicien, puiſque vous vous ſervez contre l'exiſtence des Géants de preuves négatives : or il eſt clair comme le jour que tous ceux qui ſe ſervent de preuves négatives, ne ſont pas Logiciens, &*

qu'un homme qui aſſure n'avoir pas vu des Géants & des Démons, eſt un homme qui raiſonne très-mal : car ces Géants ont pluſieurs maiſons de plaiſance dans les ſables de la Terre Del Fuego ; quand ils ne ſont pas dans une de ces maiſons, ils ſont ſans doute dans une autre, & laiſſent après eux des hommes de taille ordinaire, pour garder leurs châteaux.

Que répondroit à cela le Naturaliſte ? il hauſſeroit les épaules, & ne répondroit rien.

J'obſerve que cette confuſion de deux races d'hommes ſi différentes, ſous le même climat, ſur la même terre, eſt un fait qui, à mon avis, choque les loix de la nature autant qu'elle nous eſt connue : il n'y a pas d'hommes naturellement blancs parmi les Negres, ni des Negres parmi les Blancs de l'Europe, ni de très-petits hommes parmi les Suédois, ni des hommes grands comme les Suédois parmi les Eskimaux. Ce mélange de Géants & d'individus de taille ordinaire dans le Sud de l'Amérique, eſt cependant un fait dont conviennent ceux mêmes qui atteſtent l'exiſtence des Géants : ils ont vu, diſent-ils indiſtinctement, dans les mêmes Iſles, des Sauvages de cinq pieds & des Sauvages de douze pieds & demi. Ils ont cru par là diminuer le merveilleux ; mais au contraire ils ont par là rendu ce merveilleux encore plus incroyable : c'eſt étayer une fable par une autre.

Si l'on diſoit que ces Sauvages de ſtature coloſſale & de taille commune, ne conſtituent pas deux races diſtinctes ; alors j'en conclurois qu'il y a parmi eux des individus fortuitement plus grands, fortuitement plus robuſtes, comme parmi tous les autres hommes.

V I.

Dom Pernety aſſure, *que pour détruire les Géants de l'Amérique, il faut les foudres de Jupiter* (*).

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique*, P. 45.

Cet admirable raiſonnement me fait reſſouvenir de celui des Hongrois: lorſque la Cour de Vienne envoya chez eux une commiſſion & des troupes pour calmer l'affaire des Wampires : *la Cour*, dit-on, *veut inutilement détruire ces Etres. Il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe les détruire.*

Il ſeroit aſſez difficile, ſelon moi, de foudroyer des Géants qui n'exiſtent pas & qui n'ont jamais exiſté.

Au reſte, il eſt ridicule de parler de Jupiter, lorſqu'il eſt queſtion des Sauvages de l'Amérique ; comme il eſt impie de parler de Dieu, lorſqu'il eſt queſtion des Wampires. C'eſt mêler des choſes infiniment reſpectables, avec des fables infiniment abſurdes.

VII.

La grandeur des inſectes du nouveau Monde ne prouve-t-elle donc pas de la façon la plus formelle, la réalité de ces monſtrueux mortels qu'on doit avoir vus à la baie Boucaut ? ces inſectes ont autant de rapport avec les barbares qu'on voit errer ſur la côte déſerte des Patagons, que les mouches qu'on voit en Friſe ont de rapport, avec les Chevaux de Friſe, & les vers à ſoie de la Provence avec les Provençaux.

VIII.

Le Critique a ſi peu été en état de démontrer l'exiſtence des Géants, qu'il s'eſt lui-même à la fin apperçu de la futilité de ſes raiſonnements ; puiſqu'il propoſe de faire voyager les plus illuſtres Philoſophes de l'Europe aux terres Magellaniques pour y examiner les choſes. A cela je réponds, que ces terres Magellaniques ſont ſi horriblement ſtériles, & habitées par des nations ſi brutales & ſi barbares, qu'au lieu d'expoſer la vie de quelques Philoſophes, de quelques hommes précieux qui ne naiſſent pas tous les ans, &

pour la conſervation deſquels nous ne ſaurions former trop de vœux, il ſeroit infiniment plus commode, & même plus ſenſé d'amener des Géants en Europe. Premiérement, ils ſont ſujets nés de l'Eſpagne par la priſe de poſſeſſion de Sarmiento ou par le droit du plus fort, qui ſelon Sepulveda, eſt une eſpece de droit divin : ainſi on ne feroit pas à ces Géants un bien grand tort d'en enlever quelques-uns ſous le bon plaiſir du Roi d'Eſpagne, qui ne refuſeroit pas cette permiſſion, ſi on lui remontroit que le Roi de Suede a bien daigné accorder aux Académiciens Français la permiſſion d'enlever deux Lapons, un mâle & une femelle. En ſecond lieu, ces Géants feroient une fortune ſi rapide en Europe, qu'ils ne ſe repentiroient jamais d'être ſortis de leurs déſerts. M. Guyot aſſure qu'ils mangent volontiers des chandelles de ſuif, & qu'ils boivent volontier de l'huile : en ce cas leur entretien ne coûteroit pas beaucoup ; mais ce qui me fait le plus de peine, c'eſt que le même M. Guyot ajoute qu'ils ſont fort dévots & fort jaloux : *Il y en avoit un entr'eux*, dit-il, *qui marmotoit continuellement ; on en demanda la raiſon, le Chef fit entendre qu'il prioit, en montrant le Ciel.*

M. de la Giraudais, autre Voyageur auſſi exact & auſſi éclairé que celui que je viens de citer, dit au contraire que les Patagons ne ſont pas du tout jaloux : *leurs femmes étoient très-blanches, jolies, & avoient l'air d'être très-modeſtes ; quoique leurs maris même engageaſſent les Français à leur faire des careſſes* (*).

Ces Patagons connoiſſoient bien peu les Français, qui ſe ſont fait chaſſer neuf fois d'Italie, dit M. de Monteſquieu, à cauſe de leur liberté

(*) *Relation de la Giraudais.* On y reconnoît bien le génie d'un Marin qui faiſoit à ſa guiſe des diſſertations ſur les mœurs des Sauvages.

avec les femmes, & de leur inſolence avec les filles (*).

I X.

Après avoir tant parlé des *Géants*, il faut bien finir par rechercher ce qu'on entend par ce mot de *Géant*.

On aſſure qu'un Auteur Allemand a prouvé par des raiſons Phyſiques qu'il n'y a point de Géants dans l'eſpece humaine, & que ces hommes que nous voyons paroître de temps en temps, & dont la taille excéde de beaucoup la ſtature commune, ſont des Monſtres. Comme je n'ai pas vu cet ouvrage, je n'en puis apprécier les preuves; mais cet Auteur a pu employer des raiſons admiſſibles. D'ailleurs, on connoit aujourd'hui tous les pays habités du Globe, hormis l'intérieur des Terres Auſtrales: on a vu néanmoins ſur les côtes de ces Terres, des hommes qu'on ſuppoſe reſſembler au reſte des habitants: Dampierre en a rencontré quelques-uns, ainſi que Pelſart: ceux qui ont été vus par Pelſart, étoient de la hauteur ordinaire, & n'avoient rien de ſingulier, ſinon qu'ils marchoient quelquefois droits & d'autre fois ſur leurs mains & ſur leurs pieds, comme les Négrillons ſe traînent dans le ſable avant qu'ils ſachent ſe tenir debout. Corneille de Bruin nous a auſſi donné le portrait d'un homme des Terres Auſtrales, qui étoit plutôt petit que grand. Or, dans tous les pays connus du Globe, on n'a pas trouvé une ſeule eſpece d'hommes qui excédât la taille ordinaire; mais on en a trouvé quelques eſpeces au-deſſous de la grandeur commune: tels ſont les Samoyedes, les Lappons, les Scrélingers du Groenland, & les Innuits que nous nommons Eskimaux. Ne ſeroit-il pas bien étonnant après cela, que la Nature, ſi uniforme, ſi conſtante, ſi in-

(*) *Eſprit des Loix, Livre X, Chap. XI.*

variable par-tout où le genre-humain eſt répandu, eût préciſément violé cette regle, & rompu ce modele dans un très-petit canton à l'extrêmité de l'Amérique : & cela non pas à l'égard de tous les habitants, mais ſeulement à l'égard d'un très-petit nombre : de ſorte qu'elle n'y auroit pas produit une race de Géants, mais ſeulement quelques familles de Géants ?

Dans les eſpeces animales, la Nature n'a pas entiérement obſervé cette uniformité ; mais elle l'a plus obſervé qu'on ne penſe : car la plus petite eſpece de Chiens eſt une race factice & artificielle, que l'homme, qui agrandit ou rapetiſſe ces animaux à ſa volonté, a ainſi réduite : abandonnée à elle-même dans les bois, elle reprendroit inſenſiblement la taille du Chien berger, qui eſt le prototype de tout le genre.

Quand aux autres eſpeces de quadrupedes, on peut aſſurer qu'il y a parmi elles des variétés : cependant le plus grand Cheval de Hollande, n'eſt pas un Géant reſpectivement au plus petit Cheval du Nord, ou de la Chine : non plus qu'un Suédois, ou un Allemand n'eſt un Géant reſpectivement à un Lapon ou à un Groenlandois. M. de Buffon aſſure qu'un homme de dix pieds ſeroit un Géant, par la raiſon qu'il auroit le double de la taille d'un homme ordinaire, qu'on ſuppoſe être de cinq pieds (*). Pour étendre cette propoſition au point qu'on puiſſe en faire une regle pour ſavoir ce que c'eſt véritablement qu'un *Géant*, il faut établir que la taille ordinaire eſt

---

(*) Quand on porte la taille ordinaire de l'homme à 5 pieds 3 pouces, on ne fait qu'adopter la meſure la plus modérée ; car en prenant toutes les nations les unes parmi les autres, on trouveroit peut-être qu'on pourroit aller au delà, & ſi on alloit juſqu'à 5 pieds 6 pouces, alors la taille giganteſque ſeroit de 11 pieds : le grand Arabe qui ſe montra à Rome ſous l'Empire de Claude, n'avoit pas cette hauteur-là.

de cinq pieds trois pouces : ainſi un individu de dix pieds & demi, ſeroit un Géant, dans toute la rigueur des termes.

Cet énorme humain dont parle Dom Pernety, & dont M. Guyot mit les os dans une caiſſe, avoit, à ce qu'on oſe nous dire, douze à treize pieds de haut : ainſi il ſe trouve qu'il étoit plus que *Géant*. En ſuppoſant qu'il avoit, comme j'ai dit, 12 pieds & demi, alors il auroit eu depuis, les talons juſqu'à la bifurcation du tronc, ſix pieds trois pouces : en ſorte qu'un grand Européan auroit pu paſſer entre ſes jambes debout. C'eſt bien faute de réflexion qu'on donne dans un tel merveilleux.

Si l'on met cet horrible coloſſe ſur un petit cheval, on voit qu'on augmente le merveilleux de beaucoup ; mais ſi l'on veut encore l'augmenter davantage, il n'y a qu'à faire faire à ce coloſſe & à ce cheval vingt lieues par jour ſans boire ni manger, ce qui ne ſeroit pas beaucoup pour un de ces chevaux jeûneurs de l'Amérique, qui, à ce que dit le Critique, reſtent trois jours & trois nuits ſans prendre aucune nourriture, & ſans s'abreuver ; & cependant, ajoute-t-il, ils ſont bien plus beaux que les chevaux d'Eſpagne, & font ſoixante lieues d'une ſeule courſe ſans s'arrêter.

Quand on nous amenera de ces hommes de l'Amérique, hauts de 12 à 13 pieds, alors on croira volontiers tout ce que Dom Pernety dit des chevaux ; mais il exagere en parlant des bêtes, comme il a exagéré en parlant des hommes.

CHAPITRE XXXVI.

Obſervations ſur les Voyageurs.

IL eſt naturel de faire l'objection ſuivante.

Ceux qui diſent avoir vu des Géants de dix pieds & demi de haut, n'ont eu aucun intérêt à mentir ſi étrangement. Donc ils n'ont pas menti ſi étrangement.

Paul Lucas n'avoit aucun intérêt à dire, qu'il avoit vu le Diable dans la haute Egypte; ni Tavernier à aſſurer, que les femmes Turques ſont des ſorcieres qui ſavent nouer & dénouer l'aiguillette: cependant ils ont dit cela. Quand une fauſſeté eſt découverte, il eſt aſſez inutile d'en découvrir les motifs.

Au reſte, on peut établir comme une regle générale, que ſur 100 Voyageurs, il y en a 60 qui mentent ſans intérêt, & comme par imbécillité; 30 qui mentent par intérêt, ou ſi l'on veut par malice; & enfin 10 qui diſent la vérité, & qui ſont des hommes: mais malheureuſement ce n'eſt point encore tout de dire la vérité, il faut rapporter des faits intéreſſants, des obſervations dignes d'être connues, & ne pas tomber dans des détails qui n'en ſont pas moins puérils pour n'être pas faux, & qui deviennent inſupportables, lorſque l'ennui y eſt joint.

On s'eſt plaint depuis long-temps, & on ſe plaint encore tous les jours, de ce que dans cette foule importune de Voyageurs qui ſe mêlent d'écrire, il s'en trouve ſi peu qui méritent d'être lus; mais cela n'eſt pas étonnant, lorſqu'on réfléchit que ce ſont ordinairement des Marchands, des Flibuſtiers, des Armateurs, des Aventuriers, des Miſ-

ſionnaires, des Religieux qui ſervent d'aumoniers ſur les vaiſſeaux, des Marins, des Soldats ou des Matelots même : l'Hiſtoire Naturelle, l'Hiſtoire Politique, la Géographie, la Phyſique, la Botanique, ſont pour la plupart d'entr'eux, comme les Terres Auſtrales dont on entend toujours parler & qu'on ne découvre jamais. De tant de Religieux qui ont décrit leurs longues pérégrinations, il n'y en a que très-peu qui ſe ſoient diſtingués, & pour ainſi dire élevés au-deſſus du vulgaire des Auteurs de relations, ſur leſquels ils auroient dû avoir, à ce qu'il ſemble, quelque ſupériorité ; mais leur jeuneſſe eſt entiérement conſacrée à la Théologie, la choſe du monde la plus inutile pour un Voyageur. Il y a dans chaque ordre monaſtique un degré de crédulité plus ou moins grand, & on doit cette juſtice aux Jéſuites, que leurs Miſſionnaires ont été plus dégagés que tous les autres des préjugés groſſiers. Ce qui eſt vrai par rapport aux ordres monaſtiques, eſt encore vrai par rapport aux différentes nations : j'ai lu une certaine collection faite en Allemagne, où l'on a raſſemblé tous les voyages écrits par des Juifs, dans le goût de l'itinéraire de Benjamin de Tudele, & je puis aſſurer n'avoir jamais lu de relations où il y aït plus de fauſſetés, que je n'attribue pas à la malice, mais à la ſuperſtition & à l'ignorance. Les Eſpagnols ſont auſſi dans leurs relations pitoyablement ſuperſtitieux, exagérateurs, & ce qui pis eſt, d'une prolixité aſſommante : auſſi preſque tous les Voyageurs Eſpagnols, traduits en Français, ſont abregés par les traducteurs : M. Eidous, en traduiſant Gumilla, l'a réduit à la moitié de l'original. Les Italiens ſont crédules & minutieux : ces deux défauts ſe font bien ſentir dans Gemelli, qui paſſe pour un de leurs meilleurs Voyageurs dans les pays lointains. Les Anglais ont en ceci, comme en beaucoup d'autres genres, réuni les extrêmes ; mais généralement parlant leurs Voyageurs, ſi on en excepte Halley, Wood, Shau, Anſon, Pocoke,

Dampierre, Adiſſon, raiſonnent plus profondément qu'ils n'obſervent avec exactitude. Les Hollandois ont toujours eu la réputation d'être véridiques, & on peut compter ſur ce qu'ils diſent, lorſque leurs Voyageurs n'ont pas été, comme Aris & Struys, des hommes nés dans un état qui exclut toute éducation & toutes connoiſſances. Parmi les Français, il vient de paroître un Voyageur qui, s'il avoit plus écrit, auroit peut-être éclipſé les plus célebres Auteurs de ſon pays dans ce genre. Au reſte, M. le Poivre a rempli ſon titre de *Voyageur Philoſophe*, & c'eſt beaucoup (*).

Les Allemands ont produit des Voyageurs très-eſtimables, tels que Kempfer, qui à un grand ſens joignoit une étude profonde de l'Hiſtoire Naturelle, ſi néceſſaire pour écrire un bon voyage, que ſans elle il me paroît preſqu'impoſſible de réuſſir, & c'eſt une eſpece de prodige, qu'avec le ſecours ſeul d'une grande lecture & de peu de connoiſſances phyſiques, M. le Chevalier Chardin ait pu produire un ouvrage tel que celui dont on lui eſt redevable : il eſt parmi les Voyageurs modernes ce qu'eſt Pauſanias parmi les anciens, Polype parmi les Hiſtoriens, & Strabon parmi les Géographes. Cet homme avoit un eſprit ſi juſte, & une pénétration ſi grande, qu'il devina les principes ſur l'influence des climats, que M. de Monteſquieu a développés ; ainſi qu'il avoit deviné la véritable origine du Deſpotiſme oriental que M. Boulanger a tâché de développer (*). Enfin il

---

(*) Ce petit ouvrage de M. le Poivre eſt intitulé : *Voyage d'un Philoſophe, ou Obſervations ſur les mœurs & les arts des peuples de l'Afrique & de l'Aſie.*

(**) Le premier chapitre du gouvernement civil, qui, dans la grande Edition du Chardin, *in*-4°. ſe trouve à la page 286 du Tome III, renferme le germe de toutes les idées de feu M. Boulanger ſur le Deſpotiſme. M. de Monteſquieu paroît plutôt avoir pris dans le Chardin que dans la *Sageſſe* de Charron, ſon principe ſur l'influence des climats, ou il ne l'a pris nulle part.

étonne autant par la force de ſon jugement, que le Voyageur Belon nous étonne par ſes connoiſſances en Hiſtoire Naturelle, & cela dans le ſeizieme ſiecle, lorſque cette ſcience ranimée par la voix de François I, ſortoit d'une nuit profonde.

Il eſt ſans doute bien ſurprenant, que de la ſeule Univerſité d'Upſal il ſoit parti, depuis 1745 juſqu'en 1760, plus de Voyageurs Naturaliſtes que d'aucun pays de l'Europe : Ternſtrœm, Calm, Montin, Haſſelquiſt, Torenius, Oſbeck, Lœfling, Kæhler, Solandre, Berg, Rolandre, Martin, Alſtrœmer & Falk. Tous ces Diſciples de M. Linnæus ont preſque parcouru le Globe entier : s'ils avoient auſſi bien poſſédé l'art d'écrire élégamment, que celui d'obſerver avec juſteſſe, leurs ouvrages ſeroient bien plus répandus ; mais en excellant dans le fond, ils ont péché dans la forme.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXVII.

Examen des motifs que peut avoir eus l'Auteur des Recherches Philoſophiques, *pour nier l'exiſtence des prétendus Géants de la Magellanique.*

ON a objecté, que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a eu un intérêt tout particulier pour ne pas admettre l'exiſtence des prétendus Géants : car, dit-on, s'il l'avoit admiſe, il eût détruit ſon propre ſyſtême ſur la dégénération de l'eſpece humaine au nouveau Monde.

Cette objection n'eſt pas commune, & celui qui l'a faite n'y a pas réfléchi. Pour que cette objection fût bonne, il faudroit que tous les Américains fuſſent des Géans ; mais ſi ces Américains ſont imberbes, ſi leur corps eſt entiérement dépilé, s'ils ſont preſqu'inſenſibles en amour, ſi la propagation eſt très-foible parmi eux, s'ils manquent de forces pour porter & remuer des fardeaux comme les autres hommes, s'ils ſe ſont laiſſés ſubjuguer par les moindres petites armées Européanes, s'ils manquent d'eſprit & de mémoire, ſi leur nom ſeul eſt une injure pour les Créoles ; qu'importe-t-il donc à cette race puſillanime & abâtardie, qu'il y ait quelques Géants ou non dans un très-petit canton à l'extrêmité de leur malheureux continent, puiſqu'il n'en eſt pas moins vrai qu'ils ſont, quant à eux, une race foible & de taille médiocre !

Les Lapons en ſont-ils moins des individus chétifs & dégradés, parce qu'à côté d'eux on ren-

contre des Suédois d'une ſtature impoſante d'une belle figure ?

Pour que cette objection qu'on a faite fût bonne, il faudroit dire, que la taille giganteſque eſt la taille ordinaire de tous les Américains, & que ceux qui ſont de petite taille, ne ſont qu'une exception à la regle. Or ce ſeroit dire la choſe la plus abſurde qui pourroit tomber dans l'eſprit d'un homme malade : *velut ægri ſomnia.*

Si au nouveau Monde il y a vingt-cinq à trente millions d'Américains tous imberbes & hauts de cinq pieds, & ſi outre cela il y a encore au nouveau Monde deux ou trois milles hommes élevés de dix pieds & demi, ce petit nombre de Monſtres pourroit-il empêcher le grand nombre d'être ce qu'ils ſont ? c'eſt à-dire, des mortels abrutis qui ne peuvent cultiver ni les ſciences ni les arts ; qui ſont, ou dans la miſere de la vie ſauvage, ou dans la miſere de la ſervitude, le rebut de l'eſpece humaine, & le triſte objet d'une ſtérile pitié.

Pour que cette objection qu'on a faite ne fût pas entiérement déplacée, il falloit tout au moins commencer par faire venir quelques-uns de ces Géants en Europe, afin qu'on eût pu les meſurer ; car j'ai démontré qu'en Amérique ce n'eſt pas la coutume de meſurer les Géants. Attaquer des faits très-avérés par des faits plus que douteux, eſt une mauvaiſe maniere de raiſonner. Mais que ſeroit-ce donc ſi on attaquoit des faits très-avérés par des faits abſolument faux ? Alors on feroit comme cet Indien de Calicut, qui prouvoit que notre Globe ne tourne pas autour du Soleil : car, diſoit-il, notre Globe eſt poſé ſur le dos d'une Tortue, & cette Tortue eſt ſoutenue par un Eléphant : je vous laiſſe à juger après tout cela, ajouta-t-il, ſi un Globe poſé ſur le dos d'une Tortue, peut tourner autour du Soleil, comme l'aſſurent ces Français qui n'ont pas le ſens commun.

Pour démontrer juſqu'à l'évidence, que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* n'a pas été

guidé par les intentions qu'on lui prête, il ſuffit de placer ici ſes propres termes.

» Si la totalité de l'eſpece humaine eſt indubi-
» tablement affoiblie & dégénérée au nouveau con-
» tinent, que pourroit-on inférer de la découverte
» d'une petite horde moins débile & moins alté-
» rée que le reſte, & qui eſt très-peu nombreuſe,
» au rapport même de ceux qui en atteſtent la réa-
» lité ? Au lieu de recourir à la puiſſance créatrice
» que nous ne connoiſſons pas, ne vaudroit-il
» pas mieux de dire que cette petite horde jouit
» d'un climat plus pur, d'un air plus ſain, d'une
» terre plus bénigne ; qu'elle uſe d'aliments plus
» ſucculents que les autres races Américai-
» nes (*) « ?

On voit par là que l'Auteur a été convaincu, qu'en admettant même l'exiſtence des prétendus Géans Patagons, ſon ſyſtême ſur la dégénération de la totalité des Américains ne pouvoit ſouffrir aucune atteinte ; & cela eſt ſi vrai, que chacun eſt à portée de concevoir que l'affoibliſſement dans une eſpece d'animaux, ne concerne pas le plus petit nombre des individus, mais le plus grand nombre : on conçoit encore qu'un individu qui eſt manifeſtement vicié dans ſon organiſme, dans ſes facultés intellectuelles, n'en eſt pas moins vicié, parce qu'il y a d'autres individus qui ne le ſont pas. Ainſi le Critique a eu tort de ſuppoſer là un motif auquel l'Auteur n'a pas penſé : car l'Auteur lui ſeul ſait ce qu'il a penſé, & quand on a ſes expreſſions, il ne faut pas chercher ſes idées, mais il falloit abſolument lui ſuppoſer un tel motif, pour ſe procurer celui de le noircir maladroitement, en l'accuſant d'avoir falſifié des relations imprimées qui ſont entre les mains de tout le monde, & qu'il eût été par conſéquent très-inutile de vouloir falſifier. D'ailleurs, ſi les Géants de

(*) *Recherches Philoſophiques*, T. I, pag. 259.

12 à 13 pieds exiſtent, ils exiſtent indépendamment des relations.

Comme la critique eſt une oſtentation de ſes forces, il faut néceſſairement qu'elle ſoit ſoutenue par une ſupériorité de connoiſſances : car c'eſt ſe vouer à la riſée, que de tomber dans des fautes infiniment plus lourdes que celles qu'on impute aux autres avec aigreur.

Il faut ſavoir que l'Hiſtorien Laët n'a jamais été en Amérique ; & Dom Pernety le fait aller en Amérique, où il lui montre des femmes ſauvages enceintes à l'âge de 80 ans, que Laët n'a eu garde de voir dans ſon cabinet d'Anvers ou d'Amſterdam (*).

Je n'ai jamais trouvé dans tous les livres une bévue plus plaiſante : il en réſulte comme, on voit, que le Critique a cité par vanité des ouvrages qu'il n'a pas lus, ou qu'il n'a pas compris : car il n'y a en cela aucun milieu. Il cite auſſi Marcgrave & Piſon, d'une maniere qui prouve qu'il ne les avoit pas lus.

Au reſte, ſans prétendre faire ici des reproches au Critique, je ne puis m'empêcher de lui repréſenter que les Auteurs dont il s'eſt ſervi, ſont ſi ſurannés par rapport aux pays de notre continent, ou ſi modernes par rapport à l'Amérique, qu'il n'étoit pas poſſible de faire un plus mauvais choix.

Quand il parle des Tartares, il cite le Moine Plan Carpin, qui voyageoit en 1246 ; le Moine Rubrequis, fameux impoſteur, qui voyageoit en 1253 ; Buchequins, & les *Dies geniales* du Juriſconſulte Alexandre ab Alexandro, qui n'a jamais été en Tartarie ; mais en revanche il a compoſé deux ſavants chapitres ; l'un pour prouver qu'il y a des ſpectres, & l'autre pour prouver qu'il y a des hommes marins & des Sirenes, qui

---

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique*, pag. 66.

ſe ſont ſouvent montrés, dit-il, aux Philoſophes Théodore de Gaza, & Georges de Trapezunte, dont elles étoient amoureuſes à la fureur. Eſt-ce donc bien dans un pareil compilateur qu'on peut apprendre à connoître les mœurs des Tartares Mantcheoux & Mongols ?

Quant aux Auteurs ſur l'Amérique, ceux que le Critique cite le plus ſouvent d'après Gueudeville, ce ſont le P. Feuillée & Frézier, qui, venus près de deux cents ans après la découverte de l'Amérique, n'ont rien pu dire ſur la ſituation où elle étoit à la fin du quinzieme ſiecle ; ils n'ont pu rien nous apprendre ſur cette époque terrible & mémorable où une moitié du monde fut ſubjuguée par l'autre.

Le Critique aſſure qu'*il a lu & relu une quantité de relations de l'Amérique*. Mais pourquoi donc ne pas citer ces relations ? Pourquoi donc recourir à l'Atlas Hiſtorique de Gueudeville ? Ceux qui ſe connoiſſent en livres, ne pourront jamais comprendre cela. Ce qu'il y a encore de plus incompréhenſible, c'eſt que le Critique ajoute, que les Auteurs qu'il cite ſont les mieux inſtruits & les plus dignes de foi : comme ſi le Moine Rubrequis & l'Avocat Alexandre ab Alexandro étoient croyables en ce qu'ils rapportent des Tartares.

Quant à moi qui n'ai jamais fait des *Diſſertations Critiques*, il me paroît que je m'y ſerois pris tout autrement : j'aurois cité les bons Auteurs, & non les plus mépriſables qu'on connoiſſe ; j'aurois cité les Auteurs contemporains, & non ceux qui ſont venus deux ſiecles après l'époque dont il eſt queſtion : j'aurois cité des Auteurs que j'aurois lus, & non des Auteurs que je n'aurois pas lus. Si j'avois été membre de quelque Académie, & que j'euſſe jugé à propos de lire ma Diſſertation devant cette Académie, alors je n'aurois rien négligé pour donner à mon ouvrage toute la perfection dont la matiere eût été ſuſceptible, pour éviter, autant qu'il eût été en moi, ou les reproches de mes confreres, ou ceux du public.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'Organiſation de la matiere.

JE ſuis réellement fâché de devoir démontrer que le Critique n'a pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué. S'il ne m'importoit pas de faire cette démonſtration, je m'en ſerois volontiers diſpenſé.

Voici les termes du Critique, pag. 58.

» Que M. de P. moins timide que M. de Buf-
» fon, veuille ſoutenir avec lui, que la matiere ne
» s'eſt organiſée que depuis peu au nouveau Mon-
» de ; que l'organiſation n'y eſt pas encore ache-
» vée de nos jours, c'eſt une opinion qu'il peut
» s'opiniâtrer de défendre tant qu'il lui plaira ; on
» ne ſera pas obligé de l'en croire ſur ſa parole,
» puiſque les faits dépoſent contre lui. Mais qu'il
» enchériſſe ſur M. de Buffon, qui ne comprend
» dans ſon hypotheſe que les plantes & les animaux,
» & que M. de P. veuille l'étendre ſur toutes les
» races d'hommes en général Américains, alors on
» pourra lui dire ce qu'il dit au Docteur Maty : vos
» réflexions ne ſont pas heureuſes : on pourra mê-
» me ajouter : vos arguments ſont bien foibles ; &
» le comble du ridicule eſt de fermer les yeux à
» l'évidence, & de vouloir s'appuyer de phénome-
» nes inconteſtablement faux.

Il réſulte, comme on voit, de cette imputation, que M. de P. a ſoutenu que la matiere ne s'eſt organiſée que depuis peu en Amérique. Mais le lecteur ne ſera pas peu ſurpris d'entendre que M. de P. a ſoutenu préciſément le contraire. Voici d'abord comme il s'exprime là-deſſus. T. I. pag. 80.

La nature auroit-elle été aſſez impuiſſante pour n'achever ſon ouvrage ou pour ne le compléter que par intervalles ? Elle avoit placé en Amérique des

animaux abſolument différents de ceux qui vivent dans le reſte de l'univers connu : ces animaux étoient-ils auſſi d'une création poſtérieure à celle des individus vivifiés de notre hémiſphere ? On tomberoit dans l'abſurdité, ſi l'on défendoit une telle hypothèſe, & ſi on admettoit une formation ſucceſſive d'êtres organiſés : pendant qu'on eſt convaincu qu'il ne paroît pas même ſur la ſcene du Monde un nouvel inſecte. Les germes ſont auſſi anciens que les eſpeces, & les eſpeces paroiſſent auſſi anciennes que le Globe. Si la formation ſpontanée & fortuite a occupé ſi long-temps les Philoſophes de l'antiquité, c'eſt qu'ils étoient trop mauvais Phyſiciens pour s'appercevoir de la futilité de cette diſpute métaphyſique.

On voit par ce paſſage ſi formel, que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a rejetté, comme une abſurdité inſoutenable, la *formation fortuite & ſpontanée* : il a ajouté, qu'il ne paroît pas ſur la ſcene de l'Univers un nouvel inſecte : il a ajouté encore, que les eſpeces ſont auſſi anciennes, ſelon lui, que le Globe qu'elles habitent. Il a donc abſolument rejetté, comme une abſurdité inſoutenable, l'organiſation récente de la matiere au nouveau Monde ; car un enfant même conçoit que celui qui n'admet pas la création ſpontanée, n'admet pas auſſi une organiſation récente de la matiere, & ſur-tout lorſqu'il aſſure, que les germes ſont auſſi anciens que le Globe, ou les eſpeces animales auſſi anciennes que le Globe. Ces propoſitions rentrent l'une dans l'autre ; ce qui eſt contenu dans l'une, eſt contenu dans toutes les deux. Ce n'eſt pas ici une choſe dont les ſavants ſeuls puiſſent juger : c'eſt un fait dont tout homme qui ſait lire peut juger. Le Critique ſeul en a mal jugé.

Si l'on ſe rappelle tout ce que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a dit, dans plus de trente endroits, de la deſtruction des grands quadrupedes en Amérique, des os foſſiles, des inondations

& des viciſſitudes phyſiques, de la retraite des Américains dans les montagnes, de leur tradition ſur un Cataclyſme; alors on verra qu'il a par-tout combattu ce ſyſtême, même que le Critique lui fait un crime de défendre. Lorſqu'il a ſoutenu que les grands animaux ont été anciennement anéantis en Amérique par des déluges & les volcans, il ne prévoyoit ſans doute pas qu'un Critique viendroit l'accuſer d'avoir ſoutenu l'organiſation récente; puiſqu'il eſt, dans ſon livre, exactement queſtion du contraire. Il s'agit d'une ancienne deſtruction.

Je démontrerai par un autre paſſage encore plus formel que le premier, que loin d'avoir adopté ou outré le ſentiment de M. de Buffon, l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* n'a point du tout été d'accord avec cet illuſtre Naturaliſte.

Voici encore une fois ſes termes, T. I, p. 17.

La grande humidité de l'Atmoſphere en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux croupiſſantes, répandues ſur ſa ſurface, étoient, dit-on, les ſuites d'une inondation conſidérable qu'on y avoit eſſuyée dans les vallées & les bas fonds, & dont je ne me ſuis pas propoſé de parler ici fort au long : il n'eſt pas improbable d'attribuer à cet événement phyſique, admis comme vrai, la plupart des cauſes qui avoient vicié & dépravé le tempérament des habitants : & il ſemble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficulté que l'hypotheſe de M. de Buffon, qui ſuppoſe que la Nature, encore dans l'adoleſcence en Amérique, n'y avoit organiſé & vivifié les Etres que depuis peu. Ce ſentiment entraîne des diſcuſſions métaphyſiques, longues, obſcures, & qui heureuſement pour nous ſont inutiles. D'ailleurs, il n'eſt pas aiſé de concevoir que des Etres quelconques ſeroient au ſortir de leur création dans un état de décrépitude & de caducité : il paroît au contraire, que leurs forces n'étant pas uſées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande, que leur eſpece ſeroit plus nouvelle.

On voit par là évidemment, que l'Auteur n'a pas adopté du tout le ſentiment de M. de Buffon, comme le Critique ſe l'eſt mis dans l'eſprit : il attaque un livre : il a ce livre ſous les yeux, & il ne voit pas ce qui y eſt, & y met des abſurdités qu'il forge uniquement pour les réfuter. Je n'ai jamais vu un pareil procédé, ni ſi peu de bonne foi.

Quand même l'Auteur auroit adhéré aux opinions de M. de Buffon, il ſeroit bien éloigné de s'en repentir ; & s'il n'avoit eu ou cru avoir des raiſons très-fortes pour ne point embraſſer, en quelques points, les idées de ce grand homme, il auroit ſenti autant de plaiſir à le ſuivre, qu'il a eu de peine à l'abandonner. Dom Pernety, qui n'a jamais lu les ouvrages de M. de Buffon, comme je l'ai démontré à l'article des animaux, s'imagine qu'il lui ſeroit fort facile de détruire le ſyſtême de l'organiſation récente, mais il ſe trompe ; & s'il vouloit joûter en cette maniere contre M. de Buffon, il éprouveroit une réſiſtance où tous ſes vains efforts échoueroient. Il ſe contente de dire, que *les faits dépoſent contre* ; mais quels ſont ces faits ? Voilà ce que j'euſſe été charmé de ſavoir. On ne peut oppoſer à l'hypotheſe de l'organiſation récente que de très-fortes probabilités, & non des faits ; car quand la Nature opere, elle opere en ſilence, & pour ainſi dire ſans témoins. Je parle ici dans le ſyſtême de M. de Buffon.

J'ai prouvé que le Critique lui ſeul a trouvé dans les *Recherches Philoſophiques*, des choſes que perſonne ne ſauroit y trouver : il n'a donc pas compris l'ouvrage qu'il a attaqué. Voilà ce que je devois faire voir.

Je me ſouviens que quelqu'un m'a un jour propoſé le problême ſuivant :

Eſt-ce un avantage pour un Auteur d'être bien ou mal compris par ſon Critique ?

Je répondis qu'il n'y avoit pas à opter, & qu'un Critique éclairé étoit ſans comparaiſon préférable à un autre Critique moins éclairé ; parce qu'il vaut

infiniment mieux d'être aſſailli par cinq ou ſix objections bien faites, que de ſe voir accablé par un grand nombre de mauvaiſes raiſons ; alors on n'eſt pas bleſſé, mais fatigué. Je dis qu'une Critique pourroit être ſi fonciérement mal faite, que je défierois l'Ecrivain le plus habile de la bien réfuter. Ceci reſſemble beaucoup à l'aventure d'un Avocat qui, pour ſoutenir une cauſe manifeſtement mauvaiſe, avoit rempli ſon factum de mille chicanes : là-deſſus le défendeur atteſta par ſerment, qu'il aimoit mieux perdre ſon procès, que de répondre de point en point à tant de mauvaiſes raiſons ; & l'Avocat triompha.

CHAPITRE XXXIX.

Des plus anciens peuples de notre Continent.

CEtte maniere de critiquer un livre, eſt abſolument vicieuſe, où l'on confond ce que l'Auteur diſtingue dans ſon livre.

L'Auteur a diſtingué les montagnes en pic ou pyramidales, d'avec les montagnes convexes, ou, comme parle M. de Monteſquieu, d'avec les *montagnes plattes.*

L'Auteur a enſuite dit, que c'eſt ſur les montagnes convexes de notre continent (*) qu'il faut chercher les plus anciens peuples de notre continent; & heureuſement pour lui, ce ſentiment étoit celui de Platon, ainſi qu'on peut s'en convaincre par un paſſage très-remarquable de Strabon : ce ſentiment eſt encore celui de tous les Philoſophes modernes qui ont fait des recherches ſur l'hiſtoire des nations. Or le Critique objecte à cela, *mais, ſelon vous, on devroit trouver les plus anciens peuples en Amérique ſur le Chimboraço.*

Voilà préciſément ce que l'Auteur n'a eu garde de dire; car en ce cas, il eût dit trois grandes abſurdités.

(*) » Comme c'eſt ſur les plus grandes élévations con-» vexes de *notre continent*, qu'on doit chercher les plus an-» ciens peuples; il n'y a pas de doute que les Tartares ne » l'emportent à cet égard ſur tous les autres «. *Recherches Philoſophiques*, Tom. II, pag. 287.

Il eſt clair comme le jour, qu'il eſt ici queſtion des peuples de notre continent, & non pas des peuples du nouveau continent. Le Critique a confondu tout cela, & n'a pas laiſſé une ſeule idée ſans la bouleverſer.

1. L'Auteur a parlé des peuples de notre continent, & le Chimboraço n'eſt pas dans notre continent.

2. Il a parlé des montagnes convexes comme celles de la Tartarie, & non des montagnes pyramidales comme le Chimboraço, ou le Pic de Ténérif, ou le Pic-Adam.

3. Il a dit que la tête de ce Chimboraço eſt trop élevée, trop aride, trop dégarnie de végétaux, pour que des hommes puſſent y vivre avec leurs troupeaux, ou ſans leurs troupeaux.

Ainſi Dom Pernety, pour combattre bien à ſon aiſe l'Auteur des *Recherches Philoſophiques*, commence par lui refuſer le ſens commun; alors il l'accable & prend un ton impoſant; mais il ne faut pas croire que quand il prend un pareil ton, cela empêche qu'il ne ſe trompe; & s'il ne s'étoit pas trompé, il eût été plus modéré dans ſes expreſſions, & plus modeſte.

L'Auteur a connu l'élévation de Chimboraço, puiſqu'il l'a indiquée, non pas, comme dit le Critique, d'après M. de la Condamine, mais d'après les obſervations d'Ulloa: il a connu encore la hauteur de cette eſpece de boſſe qui eſt en Tartarie; car outre qu'il en avoit vu la meſure, eſtimée dans le quatrieme volume du P. du Halde (*), il

---

(*) » Cette région eſt fort élevée & pleine de monta-
» gnes. Il y en a une entr'autres ſur laquelle nous avons
» toujours monté durant cinq ou ſix jours de marche.
» L'Empereur ayant voulu ſavoir de combien elle ſur-
» paſſoit les campagnes de *Peking*, éloignées de là d'environ
» trois cens milles : à notre retour, après avoir meſuré la
» hauteur de plus de cent montagnes, qui ſont ſur la route,
» nous trouvâmes qu'elle avoit trois mille pas géométri-
» ques d'élévation au-deſſus de la mer la plus proche de
» *Peking*.

Voyage du Pere Verbieſt dans la Deſcription de la Chine & de la Tartarie, par le P. du Halde, T. IV, pag. 100 & 101. *in-4°.*

On conçoit bien que cette montagne n'étoit rien moins qu'en pic, puiſque l'Empereur de la Chine y monta avec

a dit que les rivieres & les fleuves, qui en deſcendent, nous indiquent aſſez cette hauteur. Or, ſi après cela il avoit ajouté que les hommes qui peuvent vivre ſur une élévation convexe, telle que celle-là, peuvent vivre encore beaucoup mieux à leur aiſe ſur un rocher tout ſtérile, tout couvert d'une neige éternelle, comme le Chimboraço, il n'y auroit certainement eu dans tout ſon diſcours aucune trace de ſens commun, & ſa diſtinction des montagnes en convexes & pyramidales eût été tout à fait inutile dans ſon ſyſtême. Le Critique n'a pas compris ceci.

L'Auteur n'a pas été chercher les plus anciens peuples de notre continent ſur le ſommet des Alpes ou des Pyrenées, parce que ces pointes montagneuſes, quoique très-élevées, manquent de plantes & de toutes les autres productions dont les hommes pourroient ſe ſuſtenter pendant un déluge, & d'ailleurs le froid y eſt ſi rigoureux, qu'on ne ſauroit y vivre, quand même on y auroit en abondance des végétaux alimentaires, & du gramen pour faire paître des troupeaux qui, au défaut du gibier, ſont abſolument néceſſaires à l'homme dans les pays froids : les peuples chaſſeurs du Nord ſe couvrent des peaux des animaux ſauvages : les peuples bergers du Nord s'habillent des peaux de leurs animaux apprivoiſés. Il faut donc, dans les pays froids, ou qu'on ait du gibier ou des troupeaux, ſans quoi l'homme ne ſauroit y vivre, quand même il auroit aſſez de plantes pour n'avoir pas beſoin d'être ſarcophage ; mais dans toutes les contrées ſeptentrionales les hom-

---

toute ſa ſuite, qui conſiſtoit en plus de ſoixante mille hommes & cent mille chevaux. Il y a telles pointes des Alpes ou des Pyrenées, où un Micquelet a beaucoup de peine à grimper avec des crochets. Au reſte, ce n'eſt pas uniquement de cette montagne de la Tartarie, dont il eſt queſtion ; mais de tout le pays en général.

mes ſont ou Sarcophages ou Ichthyophages, & ces derniers ſe font des vêtements des inteſtins des poiſſons & des dépouilles des Phocas. Il n'y a que les nations déja parvenues à la connoiſſance de certains arts, qui puiſſent tirer une partie de leurs habillements du chanvre & du lin, deux plantes qui exigent de grands apprêts. Les peuples du Midi, qui ont le moins beſoin de vêtements, ont reçu de la Nature des végétaux, tels que les cotonniers, dont la bourre n'exige pas autant d'apprêt que le lin & le chanvre.

Quand il a été queſtion des peuples de l'Amérique, l'Auteur a dit que les premiers d'entr'eux, qui aient été formés en une eſpece de ſociété, ont été les Péruviens qui habitent ſous un climat fort tempéré, & ſur un terrain fort exhauſſé.

Il n'a donc pas contredit par rapport aux nations du nouveau continent les principes qu'il avoit établis par rapport aux nations de l'ancien continent; mais les grands bouleverſements que l'Amérique a eſſuyés par les tremblements de terre, les volcans, les inondations, ne permettent pas qu'on adopte à ſon égard toutes les maximes & toutes les regles de la Critique hiſtorique, dont on peut ſe ſervir pour éclaircir les antiquités des peuples de notre continent; car les Américains manquant abſolument du ſecours des lettres, n'avoient ni annales, ni regiſtres, ni mémoires; tout le dépôt de l'hiſtoire y étoit confié à une tradition défigurée par mille fables auſſi groſſieres que l'eſprit de ceux qui les contoient.

Quand l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a aſſuré, que les Tartares habitants d'une immenſe élévation convexe devoient être des peuples extrêmement anciens, il n'a pas cru que cela ſeul ſuffiſoit pour démontrer leur ancienneté; mais il l'a démontrée par le témoignage même de l'hiſtoire écrite; & l'Empire de la Chine, le plus ancien des Empires, formé dans le voiſinage de la

Tartarie, eſt une preuve parlante de ce qu'il a avancé.

Le Critique, loin d'entrer dans la moindre diſcuſſion hiſtorique, loin d'avoir rien approfondi, rien examiné, n'a pas eu des notions claires de toutes ces choſes, & il en parle véritablement au haſard, ſelon ſa coutume.

Quand il eſt queſtion du teint des Negres & des hommes baſanés, Dom Pernety, ſans avoir fait là-deſſus la moindre recherche, dit à l'Auteur, *tout ce que vous avez avancé à cet égard porte à faux*. Et voilà les ſeuls mots qu'on trouve dans toute ſa diſſertation par rapport à un ſi important article de la Phyſiologie. Je prendrai ici la liberté de dire à Dom Pernety que, quand il aura approfondi cette matiere autant que l'a fait l'Auteur à l'article des *Negres blancs*, *des Blaſards*, & à celui qui traite *de la couleur des Américains*, alors cet Auteur ſera très-charmé de lui répondre. Mais que peut-on juſqu'à préſent répondre à un homme qui nie ſeulement des faits qu'il ne connoît pas, & auxquels il n'en ſubſtitue pas d'autres ? Quand un Auteur établit une cauſe, il faut que le Critique qui nie l'exiſtence de cette cauſe, en ait une autre toute prête pour remplacer celle qu'il détruit ; ſans quoi il eſt abſurde de vouloir détruire une cauſe, puiſque tout effet en doit avoir une. Quand on a rejetté les tourbillons de Deſcartes, on y a d'abord ſubſtitué le ſyſtême de l'attraction, & ceux qui rejettent l'attraction, doivent à leur tour inventer une nouvelle hypotheſe, ou bien en reſſuſciter une ancienne ; car enfin on ne peut pas laiſſer un inſtant les effets ſans cauſe. Les Critiques qui démoliſſent un bâtiment, & qui n'en bâtiſſent point, peuvent être fort contents d'eux-mêmes ; mais je doute que tout le monde ſoit fort content d'eux.

J'ajouterai encore ici quelques obſervations pour développer davantage les idées de l'Auteur ſur la diſtinction des montagnes en convexes & en py-

ramidables, par rapport aux effets qui peuvent en réſulter en un temps de cataclyſme.

Les montagnes qui s'élevent perpendiculairement, vont toutes, comme on voit, ſe terminer en pointes de la figure d'un cône dreſſé ſur ſa baſe, ou d'une pyramide plus ou moins irréguliere : or plus les eaux s'élevent autour de ces montagnes, & moins il reſte d'emplacement à leurs ſommets, où les hommes pourroient ſe réfugier, puiſque la baſe, qui occupe le plus de terrain, eſt la premiere ſubmergée : ces montagnes ainſi poſées dans les eaux, forment des écueils & non des iſles.

Qu'on imagine après cela une élévation convexe, & qu'on faſſe monter les eaux tout autour de cette élévation juſqu'à un certain point, alors on verra que la partie qui eſt reſtée à ſec, forme une iſle & non un écueil. Les hommes peuvent donc trouver ſur ces dernieres hauteurs ce qu'ils ne ſauroient trouver ſur les autres, puiſqu'il eſt impoſſible de ſubſiſter ſur un écueil.

J'avoue qu'il n'y a dans aucun pays des élévations géométriquement convexes, non plus qu'il n'y a des montagnes géométriquement coniques ; mais les irrégularités du terrain, quand la forme primitive exiſte, ſont des infiniment petits : ainſi quelques rochers dont la Tartarie eſt parſemée, n'empêchent pas que le terrain ne s'y éleve inſenſiblement ; & c'eſt cette élévation inſenſible qui fait la convexité que M. de Monteſquieu nomme très-bien une montagne platte, lorſqu'il parle de la Tartarie.

CHAPITRE XL.

De l'augmentation du froid vers le pole antarctique.

JE ſuis très perſuadé que ſi le Critique eût lu les *Conſiderations Géographiques & Phyſiques* de M. de Buache, il n'auroit jamais attaqué les obſervations ſur le dégré du froid dans les deux continents ſous les mêmes latitudes.

Je ſuis encore très-perſuadé que ſi le Critique eût lu les Collections du Préſident de Broſſe, celle de Barrow traduite par M. Targe, celle de feu l'Abbe Prévôt, il n'auroit jamais nié l'augmentation du froid vers le pole antarctique. Mais quand on ne cite pas des Auteurs, & qu'on s'autoriſe du rapport vrai ou faux d'un Marin tel que M. Guyot, qui n'a jamais rien écrit, & qui n'a jamais eu la réputation d'être Phyſicien ou Géographe, alors on peut dire tout ce qu'on veut. Dans de telles matieres il faut abſolument citer des Auteurs connus, & ſur tout lorſqu'il s'agit de détruire un fait généralement reconnu.

Selon Dom Pernety, *il ne fait pas plus froid en hiver ſous le ſoixantieme dégré de latitude méridionale, que ſous le quarante-huitieme dégré de latitude ſeptentrionale.* C'eſt une choſe, dit-il, qu'il ſait, & que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques* a ignorée. En cela j'avoue qu'il ne ſe trompe pas, puiſque l'Auteur l'a très-fort ignorée.

S'il fait ſi chaud ſous le ſoixantieme dégré de latitude Sud, & cela en hiver, pourquoi donc M. Halley marque-t-il dans ſon routier, ſous les 52 dégrés, une ſi prodigieuſe quantité de glaces,

qu'elle eût ſuffi pour boucher le Canal de la Manche ? Cependant il eſt inoui que le pas de Calais ſe ſoit gelé. Or entre M. Halley & M. Guyot il n'y a certainement pas à balancer : ils ont couru tous deux les mêmes mers ; mais une ſeule obſervation de M. Halley eſt plus précieuſe pour les vrais ſavants, que tous les rapports de ce même Marin qui a mis les os d'un Géant, haut de 12 à 13 pieds, dans une caiſſe.

Je pourrois ici donner les routiers de pluſieurs vaiſſeaux ; mais je me borne à celui de la *Marie* & de l'*Aigle*, qui ont découvert le *cap Circonciſion*, qui, avec le *port de Drack*, eſt la Terre la plus Auſtrale que nous connoiſſions (*).

Les deux Navires que je viens de nommer, furent, en 1738, envoyés à la découverte des Terres Auſtrales par la *Compagnie Françaiſe des Indes* : ils trouverent la brume dès les 44 dégrés de latitude méridionale, & 344 de longitude. Cette brume les enveloppa & ne les quitta plus : le froid devint très-vif, & cela au cœur de l'été, puiſqu'on étoit dans le mois de Décembre, qui correſpond, comme on ſait, pour ce climat à notre mois de Juin. Quand ces vaiſſeaux parvinrent au 48 dégré, 50 minutes, ils ſe trouverent entourés de glaçons hauts de trois cents pieds, & de trois lieues de tour ; au point qu'ils reſſembloient à de grands écueils flottants : on manœuvra entre ces glaces en courant au Sud ; mais ſous le 54me. dégré la brume devint ſi épaiſſe, & les glaçons ſi ſerrés, que les vaiſſeaux y furent barrés, & ne purent jamais pénétrer au-delà : malgré tous leurs efforts pour continuer la route, il fallut retourner.

On voit que ces vaiſſeaux étoient encore à ſix

(*) La relation de ces vaiſſeaux eſt dans la collection du Préſident de Broſſe, & dans l'*Hiſtoire générale des Voyages*, Tom. XI. Edition de Paris.

dégrés en deça du point, où Dom Pernery aſſure qu'il ne fait pas plus froid pendant l'hiver auſtral, que ſous le quarante-huitieme dégré de latitude Nord, où l'on peut naviguer en tout temps, & où l'on ne voit jamais de glaçons hauts de 300 pieds.

Dans notre latitude ſeptentrionale, les Vaiſſeaux ſont parvenus juſqu'au quatre-vingt-cinq, & même, à ce qu'on prétend, au quatre-vingt-huitieme dégré: dans la latitude oppoſée aucun vaiſſeau n'a certainement dépaſſé le ſoixante-troiſieme, & on doute même de la bonne foi de quelques Navigateurs qui prétendent y avoir atteint : ce qu'il y a de bien certain encore, c'eſt que nous ne connoiſſons aucune terre au-delà de ce qu'on nomme le *Port de Drack*. Je ſupplie le Critique de nous expliquer d'une maniere ſatisfaiſante, pourquoi on a été à 500 lieues tout au moins plus avant vers le pole arctique que vers l'antarctique. Voilà la difficulté : mais le Critique s'eſt bien gardé de la réſoudre; de ſorte que ſa maniere de raiſonner eſt ſans ceſſe en défaut : il rejette l'explication d'un phénomene & d'un grand phénomene, & ne donne lui-même aucune explication bonne ou mauvaiſe. Il faut donc perſiſter à croire que l'augmentation du froid qu'on éprouve en allant au Sud, eſt la véritable cauſe qui a arrêté tous les Navigateurs, comme le ſavent les Puiſſances maritimes qui ont envoyé des navires à la découverte des Terres Auſtrales, & comme un chacun peut s'en convaincre par lui-même en conſultant les recueils de voyages que j'ai cités plus haut. On peut bien s'imaginer que ſi l'on n'avoit pas été arrêté par quelque obſtacle, on eût tout au moins été reconnoître le cercle polaire auſtral; mais on peut aſſurer que jamais aucun homme de notre continent n'y a été; au point qu'on ne ſait ſi à cette latitude il y a des terres, des animaux, des hommes; tout cela eſt inconnu, tandis que les mers & les pays qui giſent ſous le cercle polaire

boréal, ſont exactement décrits dans les cartes, & parcourus tous les ans par les Marins & les Voyageurs.

Quand le Critique parle du froid qu'on reſſent aux iſles Malouines, il dit que la glace n'y porte point de groſſes pierres. A cela je réponds, que des Phyſiciens qui veulent connoître la nature d'un climat, ne ſe ſervent pas de groſſes pierres, mais de bons thermometres bien ſenſibles. Ainſi, pour pouvoir parler du climat des iſles Malouines, il faudroit avoir des tables d'obſervations météorologiques; & le Critique n'a pas été en état de faire de telles tables, qui ſont l'unique choſe dont on pourroit s'occuper utilement dans ces iſles: au reſte, comme le terrain y eſt aſſez uni, & qu'il n'y a pas des futaies, cela diminue le dégré du froid qu'on y éprouveroit, s'il y avoit de grandes forêts ou de hautes montagnes.

J'ai dit que quand un Critique rejette l'explication d'un phénomene, il doit en donner une autre: cependant Dom Pernety remplace un effet généralement reconnu par un effet qui choque toutes les notions qu'on a acquiſes par l'expérience & les obſervations des Phyſiciens. Non-ſeulement il nie l'augmentation du froid vers le pole auſtral; mais il y ſubſtitue encore une augmentation de chaleur ſi grande, qu'elle répond préciſement à douze dégrés de latitude; car s'il fait auſſi chaud en hiver ſous le ſoixantieme dégré de latitude Sud, que ſous le 48 dégré Nord, on voit qu'il y a dans les deux latitudes une différence de température qui équivaut à douze dégrés, ce qui choque, comme je viens de le dire, l'expérience même.

En établiſſant un tel paradoxe, le Critique devoit néceſſairement entrer dans de longues diſcuſſions, mais c'eſt en une ſeule ligne, en un ſeul mot, qu'il haſarde une telle propoſition, & cela d'une maniere qui prouve qu'il n'a pas connu ſeulement les premiers éléments de la Géographie.

Rejetter une cauſe ſans en dire la raiſon, & y ſubſtituer une cauſe contraire ſans en dire encore la raiſon, c'eſt une maniere de raiſonner inconnue à tous les Phyſiciens du Monde.

CHAPITRE XLI.

De la ſupériorité de l'ancien continent ſur le nouveau.

DOm Pernety prétend que l'ancien continent n'a abſolument aucun avantage ſur le nouveau, & il accuſe l'Auteur des *Recherches Philoſophiques*, de s'être livré puérilement à des préjugés nationaux (*), lorſqu'il a loué l'Europe & les Européans. Selon le Critique, qu'on prendroit à ſes diſcours pour un Américain, cette Europe eſt un malheureux petit pays où le Cacao & le Baume du Pérou ne veulent pas croître, & où les hommes n'ont pas plus d'induſtrie & d'intelligence que les Caraïbes & les Hurons.

On voit que je pourrois très-bien me diſpenſer de répondre à de telles abſurdités : cependant je réponds, que l'Europe eſt la mere de tous les arts & de toutes les ſciences ; que l'Europe eſt la patrie de tous ces immortels génies qui ont honoré l'humanité, ou qui l'ont comblée de leurs bienfaits (**). Il faut être un véritable Critique pour ne pas avouer cela, ou pour ne le pas ſavoir.

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique*, pag 12, & en général à toutes les pages.

(**) *Quique pii vates & Phœbo digna loquuti ;*
Inventas aut qui vitam excoluere per artes ;
Quique ſui memores alios fecere merendo :
Omnibus his niveâ cinguntur tempora vittâ.
Ænei. VI.

Les anciens mettoient dans leur paradis les Philoſophes, les Poëtes & les Artiſtes, par une gratitude envers la mémoire de ces grands hommes, qui contraſte ſinguliérement avec la baſſeſſe de ces Moines ignorants qui ont damné Deſcartes, Newton, & preſque tous les Poëtes.

Dans toute l'étendue de l'Amérique, depuis le cap Hoorn, juſqu'à la baie de Hudſon, il n'a jamais paru un Philoſophe, un Savant, un Artiſte, un homme d'eſprit, dont le nom ait mérité d'être inſéré dans l'hiſtoire des ſciences, ou dont les talents aient ſervi l'humanité.

Si aujourd'hui il y a en Amérique des hommes qui ſavent lire & écrire, c'eſt qu'ils ſont venus d'Europe : car les Américains naturels ne ſavent ni lire ni écrire : c'eſt un peuple abruti qu'on ne peut appliquer à aucune ſcience, à aucun art. Les Hurons & les Iroquois ſont encore auſſi ſauvages qu'ils l'étoient en 1525 ; ils logent encore dans de chétives cabanes ; comme ils y ont toujours logé : ils n'ont jamais cultivé la terre, & ils ne la cultivent pas encore.

L'Europe a conquis l'Amérique, & elle la tient ſous ſon joug avec autant de facilité que l'Empire Romain tenoit la Corſe ou la Sardaigne. Si à tout cela on ajoute les conquêtes que les Européans ont faites en Afrique, en Aſie & au centre même de ce formidable Empire du Mogol, alors il faut bien ſuppoſer que ces Européans ſurpaſſent autant les autres nations du Monde par leur bravoure, qu'ils les ſurpaſſent par leurs connoiſſances dans les arts & dans les ſciences. L'Europe eſt le ſeul pays de l'Univers où on trouve des Phyſiciens & des Aſtronomes : car les Chinois qui ſe vantent de tant de choſes, n'ont pas un ſeul Aſtronome, ni un ſeul Phyſicien : ils n'ont ni Sculpteurs, ni Peintres, non plus que les autres peuples de l'Aſie (*). Quant à leurs Poëtes, & ſur-tout à

(*) Je publierai un jour quelques recherches que j'ai faites ſur les cauſes qui ont toujours empêché les Orientaux de réuſſir dans la peinture ; & cela avant l'établiſſement du Mahométiſme, & dans des pays où le Mahométiſme n'a jamais été dominant, comme à la Chine & au Japon, où on ne ſait pas encore aujourd'hui deſſiner correctement.

leurs Poëtes Dramatiques, ce ſont des Troubadours, & il y a autant de diſtance de leur meilleure Tragédie *Tchaochi-cou-Ell* à la Phedre de Racine, ou au Cinna de Corneille, qu'il y a de diſtance de l'Alaric de Scudéri ou de la Pucelle de Chapelain à l'Enéide.

Notre ancien continent, depuis Cadix juſqu'à Jédo, depuis Goa juſqu'à Pétersbourg, renferme plus de grandes villes qu'il n'y a de miſérables villages dans l'Amérique. L'Allemagne elle ſeule a ſans comparaiſon plus de villes murées (2300) qu'il n'y a de bourgades au nouveau Monde. L'Empire de la Chine contient plus d'hommes que tout le nouveau monde n'a d'indigenes d'une extrémité à l'autre. L'Amérique n'a que de grandes forêts & des forêts ſi grandes, qu'on ne peut y voyager par un pays de neuf cents lieues en ligne droite ſans rencontrer une ville : il n'y a pour cela qu'à s'embarquer à la ſource du Maragnon, & le deſcendre juſqu'au Para.

Je laiſſe à juger après cela ſi notre ancien continent n'a aucun avantage ſur le nouveau, ainſi que Dom Pernety le ſoutient dans la Diſſertation qu'il a lue, à ce qu'il dit dans ſa préface, à l'Académie de Berlin le 7 Septembre 1769, à ce que je ſuppoſe, car il n'y a pas une ſeule date d'année dans ſon écrit, ni même au titre. Quoi qu'il en ſoit, j'oſe bien lui dire qu'il eſt le ſeul homme en Europe, qui ait jamais ſoutenu un tel paradoxe, & je doute qu'on pût trouver en Europe un autre homme aſſez prévenu pour défendre ce paradoxe.

Mais, objecte-t-il, dans notre continent il y a des Tartares qui ne vivent que de chaſſe. A cela je réponds encore, qu'il eſt le ſeul homme qui ait jamais fait des Tartares un peuple chaſſeur : s'il avoit conſulté d'autres Auteurs que le Moine Plan Carpin & Alexandre ab Alexandro, il n'auroit pu ignorer que les Tartares ſont un peuple breger. On ne connoît point l'intérieur de l'Afrique ;

que ; mais dans tous les pays connus de notre continent, il ſeroit difficile de trouver trois peuples véritablement chaſſeurs ; car les Lapons, les Samoyedes, les Tunguſes qui ont des Troupeaux de Rhennes apprivoiſes, ſont déja des peuples paſteurs. Il ne faut pas confondre toutes ces choſes & prêter aux nations des mœurs qui ne ſont pas les leurs.

On ne connoît pas l'intérieur de l'Afrique : on aſſure qu'il y a des Antropophages; mais dans tous les pays connus de notre continent, il n'exiſte plus d'Antropophages : ſi en Eſpagne, en Italie & en France on nourrit quelques troupeaux d'hommes, ce n'eſt certainement pas pour les manger, comme le croyoit cet Iroquois dont j'ai parlé, & qu'on mena voir en 1666 le réfectoire des Cordeliers.

Mais, objecte encore le Critique, les terres de l'Europe ont beſoin d'une culture continuelle, & en Amérique la terre donne tout d'elle-même.

En vérité, c'eſt s'opiniâtrer à confondre les climats, les pays & la nature entiere, car les contrées de l'Amérique, qui ont les mêmes latitudes que les différentes parties de l'Europe, ont encore plus beſoin que l'Europe d'une culture continuelle. Que ſeroit le Canada, l'Acadie, la Nouvelle-Angleterre, la Nouvelle-Yorck, ſi les Anglais n'y travailloient pas la terre, & s'ils ne la travailloient pas ſans ceſſe ? Le Critique dit avoir été à Monte-Video; cela eſt poſſible ; mais il ne faut pas juger par Monte-Video des bords du lac Huron, & des rivages du Labrador ; c'eſt comme ſi l'on jugeoit de la Laponie par la Provence & le Languedoc.

Au reſte, c'eſt un bonheur ineſtimable pour la plus grande partie de l'Europe, d'avoir des terres qu'il faut ſans ceſſe cultiver : cela entretient, pour peu que le Gouvernement ne ſoit pas exceſſivement mauvais, l'amour du travail, & non l'amour de l'oiſiveté, l'amour de l'ordre, & non celui du brigandage. Il n'y a qu'à jetter les yeux ſur les plus belles provinces de l'Eſpagne comme la Va-

lence, l'Eſtramadoure, & ſur les meilleures terres du Royaume de Naples, telles que celles de l'Apulie, & on y voit une miſere que les payſans Anglais n'ont jamais connue, parce qu'on y a perdu l'eſprit du travail; on y compte plus de Moines que de Laboureurs: preuve évidente qu'on y a perdu l'eſprit du travail. Il eſt plus commode de lire du latin qu'on n'entend pas, que de conduire des herſes & de battre en grange: les Laboureurs mêmes de ce pays-là, ſont des fainéants qui ſe font promener dans leurs champs aſſis ſur un eſtrapontin de la charrue; ce qui eſt la choſe du monde la plus choquante aux yeux de ceux qui ont vu labourer dans nos pays du Nord où l'on fait tant de récoltes uniquement pour nourrir le Midi. La Hollande a avitaillé pendant trois ans de ſuite l'Italie, & elle pourvoit en tout temps une partie de l'Eſpagne: l'Angleterre entretient l'autre partie de l'Eſpagne & tout le Portugal. On peut bien croire qu'il n'en coûte pas peu à ces excellents pays du Midi pour être nourris ainſi par les Septentrionaux. Dans les Etats du Pape, où l'on a eſſuyé tant de diſettes, on a auſſi vendu tant d'antiques, qu'un jour on ira voir les raretés de Rome en Angleterre.

Quand le Nord de l'Europe étoit moins cultivé, il étoit préciſément ſans police: auſſi long-temps qu'on continuera à bien cultiver les terres, on n'y retombera pas dans la barbarie; mais le dépériſſement de l'agriculture ſera le pronoſtic d'un ſiecle d'ignorance.

Ce n'eſt pas au reſte que je penſe avec preſque tous les Auteurs agronomes modernes, qu'il faille très-bien cultiver; il y a en cela comme en toutes choſes un milieu qu'il faut garder, & qu'il faut toujours garder. Cette admirable maxime des anciens *optimè colere damnoſum* (*), n'ayant pas été bien

(*) Il ſemble que les anciens avoient prévu que

peſée, bien développée, que dis-je, pas même bien connue ; voici ce qui en eſt arrivé : preſque tous les Auteurs agronomes modernes ont écrit ſur l'*Agromanie*, tandis que Caton, Varron, Columelle, Pline & Palladius ont écrit ſur l'*Agriculture*, parce que les anciens ont bien cultivé, & que ces Auteurs modernes ont voulu qu'on cultivât très-bien, ce qui eſt réellement une choſe abſurde ; auſſi aucun peuple de l'Europe n'oſeroit-il ſe vanter d'avoir porté ſon agriculture au point où étoit celle des anciens Romains, qui s'inſtruiſoient dans les livres qu'on ne daigne pas même lire aujourd'hui : il y a peut-être actuellement en Eurppe dix mille perſonnes qui ont lu Duhamel, & qui n'ont pas lu Columelle.

Quoi qu'il en ſoit, je répete que c'eſt un bonheur pour un pays d'avoir des terres qui, ſans la culture la plus pénible, ne rendroient abſolument rien, & qui, par une culture pénible, donnent un excédent conſidérable. Le Critique a-t-il eu ſur tout cela des idées bien claires ? J'en doute très-fort.

L'ancien Continent a ſur le Nouveau une ſupériorité ſi grande, qu'il eſt impoſſible d'imaginer une ſupériorité plus grande d'un pays ſur un autre, & c'étoit encore bien pis du temps paſſé, & avant que l'Amérique eût reçu de notre Monde les Chevaux, les Bœufs, les Anes les Cochons domeſtiques, les Chats domeſtiques qu'on vendoit ſi cher pendant tout le commencement du ſeizieme ſiecle, qu'un matelot Hol-

---

l'on donneroit un jour dans l'Agromanie ou dans un excès, un raffinement entiérement oppoſé à l'eſprit de l'Agriculture. Quoi de plus ſenſé que ces paroles de Pline que je ne puis m'abſtenir de citer, *Inò hercule ! Judico modum rerum omnium ultiſſimum. Benè colere neceſſarium eſt, optimè damnoſum.* Je ſupplie ceux qui écrivent ſur l'Agriculture, de peſer ces paroles. *Lib. XVIII. C. VI.*

landois fit une fortune ſinguliere en Amérique en y vendant des Chats : on y a encore été porter des Chevres, des Brebis, pluſieurs races de Chiens, des Poules, des Pigeons, du Ris, du Seigle, du Froment, la Vigne cultivée, les Grenadiers, les Cannes à ſucre, les Cafiers, les Melons, les Citronniers, les Orangers, les Pommiers, les Poiriers, les Oliviers, les Noyers, les Amandiers, les Pruniers, les Mûriers, les Ceriſiers, les Abricotiers, les Pêchers. Enfin ce malheureux pays manquoit de tant de choſes, & on y a porté tant de choſes qu'on pourroit en faire un catalogue preſqu'auſſi grand que celui d'un cabinet d'Hiſtoire Naturelle.

Je conviens très-volontiers, qu'on eût pu faire tous ces préſents à l'Amérique, ſans maſſacrer un ſeul de ſes ſtupides habitants ; mais les infames excès de quelques voleurs Eſpagnols, doivent-ils réellement être imputés à tous les Européans, comme le Critique l'a fait ? Doivent-ils ſur-tout être impurés aux peuples d'Allemagne, qui n'ont jamais été conquérir un pouce de terre en Amérique ? Voilà ce que j'oſe bien nier au Critique. La plus ſaine partie de la nation Eſpagnole n'a jamais approuvé les actions de Pizarre, ni même le livre de Sepulveda ; car on voit par l'apologie qu'il publia, combien ce livre avoit révolté les eſprits. On trouve fort mauvais, que Charles-Quint ne voulut pas ſeulement donner audience à Fernand Cortez ; mais il étoit plus facile de jouir des conquêtes de ce meurtrier, que de le bien recevoir. Quant à Vaſco Nunnez, qui étoit auſſi méchant que Cortez & Pizarre enſemble, il fallut abſolument que la Cour d'Eſpagne envoyât un ordre en Amérique pour le faire pendre : c'étoit l'unique moyen de faire ceſſer les déprédations inouies de ce brigand. Il faut convenir encore, que les Hiſtoriens Eſpagnols n'ont pas tous tâché de pallier les crimes de leurs prétendus conquérants : on voit que Zarate rapporte avec beaucoup

d'ingénuité la confeſſion publique que fit Pizarre avant que de mourir : *il avoua d'avoir fait très-injuſtement, & ſans aucune raiſon, étrangler l'Empereur Atabaliba, & d'avoir couché avec la femme de ce Prince après ſa mort, & encore durant ſa vie.* Le Moine de la Vallé Viridi lui donna la plus belle abſolution qu'on puiſſe donner à un pénitent.

C'eſt avec bien du plaiſir que je finis ce chapitre, dans lequel il me paroît que j'ai démontré l'exiſtence du Soleil à ces Sauvages du Pont-Euxin, qui ſoutiennent qu'il n'y a pas de Soleil.

CHAPITRE XLII.

Inadvertance du Critique.

IL me paroît que Dom Pernety eſt tombé dans une eſpece d'inadvertance, lorſqu'il a inſéré dans ſa diſſertation le paſſage ſuivant, qu'il eût pu omettre ſans affoiblir en rien les arguments & les raiſons dont il ſe ſert.

Voici ſes termes, page 111.

Lorſque j'entre dans les tabagies Anglaiſes, Hollandaiſes, Flamandes, ou dans les Muſicaux Allemands, Danois, ou Suédois, il me ſemble être tranſporté dans un carbet de Caraïbes, ou de Sauvages au Canada.

D'abord il n'eſt pas humainement croyable qu'il ſoit entré dans tous ces endroits dont il parle; & quand il y ſeroit entré mille fois, il ne s'enſuivroit pas, que ſix nations très-reſpectables, les Anglais, les Hollandais, les Allemands, les Flamands, les Danois & les Suédois, reſſemblent aux Sauvages du Canada, & aux Caraïbes: cette comparaiſon eſt ſi baſſe & ſi outrée, que je ne ſais comment on a pu y penſer: car on ne ſauroit dire qu'elle eſt adreſſée à la populace, puiſque ceux qui connoiſſent l'Angleterre & la Hollande, ſavent que les premiers ſeigneurs & les négociants les plus diſtingués y fréquentent ces endroits qu'on compare ici à des carbets de Caraïbes où l'on rôtit des priſonniers, & où dans une joie brutale on mange les membres de ſes ſemblables.

Le Critique, en comprenant dans ſon énumération preſque toute l'Europe, a eu grand ſoin de ne pas parler des Français, ce qui feroit ſoup-

çonner qu'il eſt lui-même Français; quand on l'entend faire l'apologie des Bénédictins, alors on s'apperçoit qu'il eſt lui-même Bénédictin. Je ne diſconviens pas qu'il ſoit louable d'aimer l'ordre monaſtique où l'on eſt entré pour faire ſon ſalut, & d'aimer encore la nation où on eſt né; mais il ne faut pas pour cela vouloir inſulter les autres nations, parce qu'elles n'ont pas chez elles des couvents de Bénédictins.

Voici maintenant d'autres traits que le Critique a tâché de lancer contre les Allemands. Il aſſure, page 114, que Comus n'oſeroit venir faire des tours de paſſe-paſſe *chez les peuples de l'Allemagne ſavante*, de peur d'être brûlé vif comme ſorcier; & il diſoit cela en Allemagne: Moi, qui ai vu l'eſcamoteur Comus & M. Pelletier ſon aſſocié, j'oſe bien répondre d'eux, ils pourront, quand ils voudront, venir dans l'Allemagne ſavante, & il ne leur ſera fait aucun mal.

Le Critique s'étant reſſouvenu qu'il n'avoit pas médit des Suiſſes, revient ſur eux avec l'*aventure des Marionnettes de Brioché*, qui, par parentheſe, pourroit bien être un conte inventé à plaiſir; mais pour quelqu'un qui veut médire, tous les contes vrais ou faux ſont bons.

Il ne s'agit pas ici de défendre les autels de tant de nations; mais il s'agit d'apprendre au Critique ce qu'il n'a pas ſu, ou ce qu'il n'auroit pas dû oublier.

Les premiers Imprimeurs Allemands qui allerent porter des livres imprimés à Paris, faillirent à être brûlés vifs par arrêt du Parlement, comme ſorciers manifeſtes, & ſurpris en ſortilege; mais ces Allemands, plus malins que leurs Juges, ſe ſauverent ſi promptement qu'on ne put les attraper: on ſaiſit leurs éditions, qui ne leur ont jamais été reſtituées dans l'état où on les leur avoit enlevées contre le droit des gens.

Il conſte par les regiſtres des Parlements de France, que les Français ont eux ſeuls brûlé autant de

ſorciers que tous les peuples de l'Europe enſemble. J'ouvre la premiere Hiſtoire de France qui me tombe ſous la main, & j'y trouve qu'en 1572 il y avoit à Paris ſeul trente mille ſorciers reconnus pour tels, & déferés comme tels à la juſtice par leur chef mis à la torture. Les annales de tous les peuples de l'Europe ne contiennent pas autant d'abſurdités qu'il y en a dans la ſeule *Hiſtoire de la poſſeſſion des Religieuſes de Loudun*, qui ſe termina par l'aſſaſſinat de Grandier. Les Convulſionnaires, les Janſéniſtes, les Moliniſtes, les Fanatiques des Cevenes valent bien les Wampires de Hongrie. Au reſte, il faut oublier tout cela ; les Français & les autres peuples de l'Europe n'en ſont pas moins reſpectables. On ne reproche pas à un homme qu'il a eu la fievre chaude ou le mal-caduc : on ne doit pas reprocher à une nation policée la barbarie de ſes ancêtres.

Ainſi tous les contes au ſujet de Comus, rapportés par Dom Pernety, ne prouvent rien du tout, ni contre l'Auteur des *Recherches Philoſophiques*, ni contre ſon livre. Dom Pernety, dis-je, parle dans trois endroits différents de ſa diſſertation, des *tabagies* & des *auberges* de l'Europe (*), & cela pour réfuter un ouvrage écrit ſur l'Hiſtoire Naturelle de l'homme. J'avoue que cette maniere de critiquer n'eſt pas commune, & que l'Auteur ne s'y étoit aſſurément pas attendu.

Quand on ſe déclare, pour ainſi dire, ennemi d'un livre, & qu'on attaque ce livre depuis la premiere page juſqu'à la derniere, en noirciſſant ſans ceſſe l'Auteur, alors il eſt bien difficile de montrer un bon caractere ; mais il faut alors abſolument montrer un bon eſprit, & ne pas tellement compter ſur la malignité des hommes, que ſous

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique*, aux pag. 89, 111, 112.

ſous prétexte qu'on fait une critique ou une ſatyre, on ſe permet de dire des choſes triviales, auſſi inutiles à ceux qui les liſent, qu'à ceux qui ne les liſent point.

Eſt-il donc bien intéreſſant de ſavoir que les pélerins Turcs portent des habits de pluſieurs pieces, que les valets Chinois mangent les reſtes de leurs maîtres, que les femmes de Chio portent des jupes fort courtes, que David a été obligé de tuer cent Philiſtins, que le Gouverneur de Montevideo, avoit fait planter des Orangers dans une prairie, & que c'eſt *par une fourberie & une hypocriſie véritable que les Dames mettent du rouge* (*)? Il me paroît que le Critique ſans affoiblir les arguments dont il ſe ſert, auroit pu paſſer ſur de tels détails, qui n'ont abſolument aucun rapport avec les matieres contenues dans les *Recherches Philoſophiques*. Et cependant il faut bien qu'il y ait un certain rapport entre ce que dit un Critique & entre ce que l'Auteur a dit; ſans quoi le lecteur ne

---

(*) Page 107. Nous ne ſommes plus dans le ſiecle du Prédicateur Menot, qui déclamoit en chaire contre les femmes qui mettoient du rouge. Ces déclamations, dis-je, ſont un reſte de barbarie qui n'eſt ni dans nos mœurs, ni dans notre façon de penſer.

Je ne ſais comment Dom Pernety a pu aſſurer, p. 107, *que les femmes d'Europe réuſſiſſent ſi mal à s'habiller, que ſi on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.*

A-t-il donc examiné de près la moitié des femmes de l'Europe? Perſonne n'a jamais penſé à dire de telles choſes où il n'y a aucune ombre de vérité. Etoit il mieux inſtruit lorſqu'il aſſure que les Dames de la premiere diſtinction ont la mauvaiſe coutume de voler le deſſert? & cependant il dit cela, page 91.

Il eſt pardonnable à un Religieux de ne pas mieux connoître les mœurs des femmes d'Europe; mais alors il ne falloit en rien dire, & ne pas lancer contre elles des traits de ſatyre ſi peu ingénieux. D'ailleurs une Diſſertation ſur l'Amérique, n'eſt pas un ouvrage où l'on doit inſérer de tels détails.

conçoit pas même de quoi il eſt queſtion ; on lui parle de choſes ſi différentes, qu'il lui eſt impoſſible de débrouiller un tel cahos.

Je ne dis pas qu'un Critique doive tellement s'acharner contre un Auteur, qu'il ne le quitte pas d'un inſtant : il lui eſt ſans doute libre de faire des digreſſions plus ou moins longues, plus ou moins ennuyeuſes ; mais il me ſemble que ces digreſſions mêmes doivent toujours avoir un rapport quelconque ; non pas au ſujet que les Critiques traitent, car ils ne traitent aucun ſujet, mais à celui que l'Auteur a traité.

L'art de la critique ne me paroît guere plus avancé que du temps d'Homere ; c'eſt réellement une routine qu'on ne perfectionne pas, & dont on ſe ſert toujours : cette routine eſt tellement connue, qu'on ſait d'avance comment un Critique s'y prendra pour décrier tel livre, pour noircir tel Auteur : c'eſt ici l'hiſtoire du hériſſon, qui n'a qu'une ruſe, mais elle eſt bonne, puiſqu'elle conſiſte à piquer. Il eſt bien triſte pour les lettres qu'un art, qu'on pourroit réduire en regles, ne ſoit juſqu'à préſent qu'une calomnie miſe en ſyſtême. On s'étonne de ce que l'on oublie ſitôt tant de critiques faites contre tant de livres : j'en ſais bien la raiſon, c'eſt qu'elles ne ſont pas inſtructives ; car ſi elles étoient inſtructives ou s'en ſouviendroit long-temps. Mais, malgré tout cela, les Critiques écriront toujours, & on leur répondra toujours, car on ne fait pas des critiques contre des Auteurs qui ne ſont pas en état de répondre ; on les laiſſe, pour ainſi dire, enſévelis ſous leurs propres abſurdités. Et cet Auteur, qui alla à la Sorbonne ſolliciter une condamnation contre ſon propre ouvrage, n'étoit pas abſolument fou.

CHAPITRE XLIII.

Obſervation ſur quelques uſages des peuples policés, & des peuples ſauvages.

J'Ai dit que le Critique auroit pu s'abſtenir d'entrer dans des détails ſi peu intéreſſants ſur quelques uſages des nations de notre continent : il auroit ſans doute pu s'abſtenir de parler des *fleurs & des aigrettes que les femmes d'Europe portent dans leurs cheveux* (*) ; mais ce qu'il y a encore de plus ſingulier, c'eſt qu'il accuſe l'Auteur des *Recherches Philoſophiques*, d'avoir fait comme les Tirolois qui ont le goître, & qui ſe moquent, dit-il, de ceux qui ne l'ont pas. Si le Critique devoit indiquer dans quel endroit de ſon livre, l'Auteur s'eſt moqué de ceux qui ne ſont pas naturellement contrefaits, ou de ceux qui ſont naturellement contrefaits, il ſeroit fort embarraſſé ; car il n'y a pas un mot de tout-cela dans les *Recherches Philoſophiques*.

Dom Pernety a cru qu'il étoit très-aiſé de diſſerter long-temps ſur les modes & les uſages ; mais il s'eſt trompé : cela exige beaucoup plus de recherches qu'il n'en avoit faites, & après bien des recherches il eſt encore difficile de traiter ces matieres avec préciſion ; hormis qu'on ne ſe permette d'écrire des choſes triviales que les enfants n'ignorent pas.

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique*, page 103.

Le Critique aſſure que les Dames en Europe *portent aux oreilles des pendeloques qui leur deſcendent juſqu'au bas de la mâchoire*, page 105.

Ce mot de *mâchoire* eſt bien dur, & la politeſſe veut qu'en parlant des femmes, on diſe *juſqu'au bas des joues*.

D'abord il faut bien diſtinguer les modes qui affectent le corps, d'avec celles qui n'affectent que la parure & les vêtements: les premieres choquent la raiſon & le bon ſens: toutes les autres ſont très-indifférentes, puiſqu'on peut les quitter en un inſtant, & dès qu'on s'en trouve mal; mais quand on a une fois la tête applatie comme les Américains, on ne ſauroit plus ſe la faire arrondir: on eſt contrefait & on reſte contrefait, au point de n'oſer ſe montrer dans un autre pays que dans le ſien.

Les Européans n'ont jamaia adopté beaucoup d'uſages qui affectent le corps, & en prenant ce mot à la rigueur, on peut dire qu'il n'y a, dans toute l'Europe, que la mode de percer les oreilles aux filles, qui ſoit une violence faite à la Nature: car les corps de jupe ſont partie de l'habillement: on peut y renoncer, & on n'en eſt point eſtropié.

La pratique de ſe faire la barbe ou de la laiſſer croître, eſt encore très-indifferente; quoique, dans l'onzieme ſiecle, il en réſulta une guerre qui coûta la vie à trois millions de François. Mais ce furent l'amour, la religion & l'intérêt, qui ſe ſervirent de ce prétexte; s'il leur eût manqué, on en auroit trouvé un autre; & ce ſiecle étoit ſi barbare, qu'on s'y entredétruiſoit ſouvent ſans prétexte.

Il eſt encore indifférent de ſe teindre les cheveux, ou de les poudrer, pourvu qu'on n'y emploie point de farine. On aſſure que les Polonois, pour cacher la *plica* à laquelle ils ſont ſujets ont les premiers imaginé de ſaupoudrer leur tête de froment moulu: mais comme les navigateurs ont auſſi rencontré aux Terres auſtrales des Papous qui ſe blanchiſſent les cheveux avec de la craie broyée, il faut bien ſuppoſer que cette idée a pu venir à d'autres hommes qu'à ceux qui ont la *plica*; cependant il n'y a pas de doute que cette idée n'ait été ſuggérée par un beſoin.

Il n'en eſt pas ainſi des Sauvages de l'Amé-

rique : preſque toutes leurs modes ſont des cruautés atroces qui ne tendent qu'à rendre l'eſpece humaine difforme & monſtrueuſe. Se percer le cartilage du nez, ſe faire des ouvertures dans les levres, ſe faire de profondes inciſions dans les joues, s'alonger les oreilles, en couper un morceau de façon qu'on peut paſſer deux doigts par le trou, ſe raccourcir le cou, ſe comprimer la tête au point de la rendre plate ou conique, ou ſphérique, ou cubique, s'ôter des dents gélaſines, ſe faire enfler les jambes par des ligatures, ſe découper toute la peau du corps, s'écraſer le nez, ſe retrancher quelques articles des doigts : tout cela eſt bien autrement déraiſonnable que de porter aujourd'hui de petits chapeaux, & demain des grands, ou même que d'avoir de gros ventres poſtiches, & de gros culs poſtiches comme les hommes & les femmes en avoient en France ſous le regne de François II (*). Ce n'étoit encore là qu'un vain acceſſoire ſurajouté à la figure humaine, & qui n'influoit pas ſur la conſtitution : c'étoit un vain acceſſoire dont on pouvoit ſe dépouiller avec plus de facilité qu'on ne ſe l'ajuſtoit.

Il eſt ſingulier que les Sauvages de l'Amérique, qui vivent dans d'obſcures forêts où ils ſe bâtiſſent à peine des cabanes, ſoient tellement entêtés de leur beauté, que pour paroître bien faits, ils s'eſtropient, & font eſſuyer à leurs enfants des ſupplices qu'on n'imagineroit pas ailleurs pour châtier des criminels ; & tout cela afin que ces enfants aient la tête plate, & afin que cette tête plate reſſemble à la pleine lune qui eſt ronde. Ces idées ſont celles de tous les Sauvages du Monde ; il ſeroit difficile de rencontrer parmi eux un homme tel que la Nature l'a formé ; ou il lui manquera un teſticule, ou un doigt, ou quelques dents, ou il ſera cicatriſé, ou il aura dans la peau des mar-

(*) Voyez les *Eſſais hiſtoriques ſur Paris, part.* 4, *p.* 22.

ques ineffaçables qu'on y aura gravées par artifice. La raiſon de ceci eſt, que preſque tous ces Sauvages vont nuds : ainſi leurs modes, qui ne ſauroient affecter les vêtements, affectent le corps même ; auſſi eſt-ce chez les peuples nuds que les modes ſont les plus barbares.

Il ſubſiſte ſans doute en Aſie & en Afrique quelques uſages auſſi révoltants que le ſont ceux des Américains ; mais il ſeroit difficile de trouver en Aſie & en Afrique la réunion de toutes les modes Américaines, dont la plûpart ne renferment aucun avantage ſenſible ; ce ſont des abſurdités ſans effet, & dont la cauſe eſt dans un renverſement complet, des notions communes ; car il eſt contre les notions communes de ſe faire raccourcir le cou puiſqu'il eſt impoſſible qu'il en réſulte quelqu'utilité, ni pour ceux qui endurent cette opération périlleuſe, ni pour ceux qui ne l'endurent pas. Il n'en eſt pas ainſi à la Chine où l'on écraſe les pieds aux filles de diſtinction : les Chinois ont en cela des raiſons qui ſont très-mauvaiſes pour nous ; mais qui malheureuſement ne ſont pas mauvaiſes pour eux. Ce peuple a adopté un uſage cruel, parce qu'il lui manque une loi injuſte : ſi ſes légiſlateurs avoient, par une ſanction expreſſe, ordonné, la clôture des femmes, on n'y auroit jamais penſé à écraſer les pieds aux filles ; de ſorte qu'il eût été expédient pour ce peuple-là, d'avoir une loi injuſte.

On trouve auſſi à la Chine beaucoup d'hommes conocephales, ſans qu'on ſache juſqu'à préſent s'ils tiennent ce défaut de l'art ou de la nature ; mais s'ils le tiennent de l'art, cela prouve que les Européans ont ſurpaſſé le peuple le plus ſage de l'Aſie en adoptant moins de ces modes, qui affectent le corps. La coutume de percer les oreilles aux filles n'eſt pas même de notre invention : elle nous vient des Romains (*), qui l'avoient priſe des Africains

(*) On peut voir là-deſſus les médailles des Impératrices Romaines du bas Empire, en commençant par celles de Flavie Hélene.

& des Maures chez qui on la pratiquoit pour des raiſons de ſanté. Il n'y a aucun ſens à dire, comme le Critique le dit, que la perforation des oreilles ſe fait dans l'idée de les agrandir en y ſuſpendant des bijoux: c'eſt pour y ſuſpendre des bijoux qu'on les perce, & c'eſt pour prouver qu'on a des bijoux qu'on les y ſuſpend. Au reſte, il paroît qu'on n'a pas fait attention parmi nous qu'il ſeroit aiſé de porter des oreillettes, ſans ſe faire une ouverture dans l'extrêmité du lobe, ce qui ne laiſſe pas que d'entraîner quelquefois des accidents.

Rien n'eſt plus commun que de voir les Hiſtoriens ſe tromper lorſqu'ils veulent découvrir l'origine des uſages qu'ils décrivent; & pour convaincre le Critique, qu'il eſt bien plus difficile qu'il ne ſe l'eſt imaginé, de traiter ces matieres avec préciſion, je ne citerai que l'exemple de M. le Beau, qui, en parlant des Huns, dans ſon *Hiſtoire du bas Empire* (*), aſſure qu'ils écraſoient le nez à leurs enfants, *afin que le caſque pût s'appliquer plus juſte à leur viſage*: je ne diſconviens pas qu'il n'ait tiré ces détails de quelques Auteurs anciens; mais ces Auteurs anciens étoient certainement mal inſtruits des mœurs & de la conſtitution des Tartares, qui ſont tous naturellement camus. D'ailleurs, pour peu qu'on connoiſſe la figure de leurs caſques, faits d'une petite calotte avec ourlet (**), on conçoit qu'il eût été inutile d'écraſer le nez à quelqu'un pour lui faire tenir cette calotte ſur le ſommet de la tête: il eût été plus inutile encore d'écraſer le nez aux femmes qui n'étoient pas armées chez les Huns, comme elles ne ſont pas encore aujourd'hui armées chez aucune horde de Tartares, & elles ont néanmoins le même défaut que les hommes; parce qu'elles le tiennent de la nature & non de l'art.

(*) T. IV, L. 19, p. 378.

(**) Voyez la deſcription des caſques Tartares, dans le voyage du P. Gerbillon, p. 327.

M. le Beau ſe trompe encore, lorſqu'il ajoute que les Huns ſe faiſoient des taillades dans le viſage, afin d'empêcher leur barbe de croître. Ces cicatrices qu'on leur voyoit aux joues & au menton, n'étoient ni des ſcarifications, ni des balafres: mais des brûlures pour prévenir les écrouelles & les humeurs froides: ils ne ſe brûloient pas ſeulement de la ſorte au viſage, mais dans différents endroits du corps: auſſi ſeroit-il difficile, dit Hippocrate, de rencontrer un Scythe qui ne ſe fût appliqué le feu aux bras, aux articles des doigts, aux épaules, à la poitrine, aux reins, aux hanches (*). Ce peuple-là ne connoiſſoit & ne connoît encore aujourd'hui contre ſes maux d'autre remede que l'application du feu qui eſt un grand remede chez les Aſiatiques; ils ont des coliques & des dyſſenteries qu'on ne ſauroit guérir que par le fer ardent.

Il y a à la vérité des pays où l'on écraſe le nez aux enfants; mais on ne peut en alléguer d'autre raiſon que le caprice & les fauſſes idées qu'on s'y eſt formées de la beauté corporelle. C'eſt une bien grande impertinence que celle qu'on lit dans un voyageur, qui ſoutient que les Negres ſimes contractent cette difformité en tettant leurs meres, dont le ſein eſt ſi dur, dit-il, que les enfants en deviennent camus. Quand on le feroit exprès, il ne ſeroit pas poſſible d'imaginer une abſurdité comparable à celle-là.

Le Critique ſe trompe à peu près dans le même ſens, lorſqu'il aſſure qu'il y a des peuples qui regardent les grands ongles comme une beauté. Dans pluſieurs provinces de l'Aſie & de l'Afrique on ſe laiſſe croître un ongle à chaque main, non pas pour prouver qu'on eſt beau, mais pour prouver qu'on eſt noble ou lettré; puiſqu'avec deux grands ongles aux mains on ne peut exercer aucun art méchanique. Il ne faut donc pas confondre ce qui eſt une preuve de nobleſſe avec ce qui pourroit être une preuve de beauté.

(*) *De aëre, aquis, locis.*

Ce n'eſt pas mon idée d'entrer ici dans une diſcuſſion ſuivie de tant de coutumes dont on a ridiculement expliqué l'origine ou la cauſe : je me contenterai de faire encore obſerver qu'après avoir confondu les modes qui affectent la parure avec celles qui affectent le corps, le critique n'a pas même diſtingué un défaut naturel, tel que le goître des Tirolois, d'avec ces défauts artificiels qu'on imprime aux enfants Américains. C'eſt une pure imagination de ſa part de croire que les goîtreux ſe moquent de ceux qui ne le ſont point : ils connoiſſent trop bien pour cela la ſource de leur mal, dont ils ſavent ſe conſoler en uſant d'une certaine déference à l'égard de ceux en qui ce mal eſt parvenu à ſon comble, & c'eſt le bon naturel qui leur inſpire ce ſentiment de commiſération envers des malades incurables. Je ſai bien que Belon & quelques autres Auteurs ont prétendu qu'en employant un certain régime, il ſeroit poſſible, ſinon de guérir le goître, au moins de le prévenir dans les enfants ; mais cela n'eſt pas même vraiſemblable, & un peuple qui eſt une fois ſujet à cette extumeſcence, ne peut s'en défaire qu'en quittant ſa patrie. Les ſeize mille Saltzbourgeois qui, en 1732, abandonnerent leurs montagnes, pour s'aller fixer dans la Pruſſe, étoient la plupart goîtreux, & je doute que leurs deſcendants le ſoient encore aujourd'hui. Dès la premiere année, quatre mille d'entr'eux moururent (*), comme cela arrive aux montagnards qui s'établiſſent ſubitement dans les plaines : d'ailleurs un peuple qui émigre, ne ſauroit éviter les maux attachés aux émigrations, aux regrets d'avoir quitté ſa terre natale, & aux ſoucis enfin qu'il retrouve dans une terre étrangere.

Le Critique, après avoir differté ſi ſuperficiellement ſur les uſages nationaux, parle auſſi des

---

(*) Voyez l'article de la Pruſſe, dans la Géographie de Hubner.

goûts nationaux, & il aſſure entr'autres choſes qu'en Europe les hommes aiment à la fureur les femmes qui ont un nez retrouſſé, & que les femmes aiment à la folie les hommes qui ont un nez aquilin (*). Il a pris cela dans les Contes de Marmontel, ou dans quelqu'ancien Traité de Phyſiognomonie, de la force de celui de Jean-Baptiſte Porta, qui étoit aſſez peu Philoſophe pour s'appliquer à la prétendue ſcience des Phyſionomiſtes, qui eſt la ſœur de l'Aſtronomie Judiciaire. Quoi qu'il en ſoit, ce n'eſt ni dans des contes ni dans des Traités de Jean-Baptiſte Porta, qu'on peut apprendre à connoître le goût des peuples de l'Europe: il ne faut pas tirer de quelques cas particuliers des inductions générales, ni vouloir connoître les regles de la choſe du monde la plus variable. Les hommes qui ont le nez aquilin, & les femmes qui l'ont retrouſſé, ſont comme tous les autres individus de leur eſpece, tantôt heureux, tantôt malheureux dans leurs amours, ſuivant les circonſtances qui ne dépendent aſſurément pas de la forme de leur nez, quoi qu'en diſe le Critique, qui auroit pu attaquer les *Recherches Philoſophiques* d'une maniere plus inſtructive, ſans s'appeſantir à chaque inſtant ſur des détails minutieux que perſonne n'iroit chercher, & que perſonne ne ſoupçonneroit même dans une Diſſertation ſur l'Amérique, où l'on pouvoit dire tant & tant de choſes ſans parler des nez aquilins.

CHAPITRE XLIV.

Concluſion.

SI le Critique, qui a attaqué les *Recherches philoſophiques*, eût été plus au fait des matieres qu'il a voulu traiter, s'il eût mieux approfondi les cho-

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique*, pag. 106.

ſes, on auroit pu lui répondre en neuf ou dix chapitres; mais il a fallu en faire plus de quarante tantôt pour prouver qu'il n'a pas compris l'Auteur, tantôt pour démontrer qu'il a changé l'état de la queſtion en ne prenant pas l'Amérique pour ce qu'elle étoit il y a deux cents cinquante ans. Cependant il étoit bien facile de reſter dans les bornes de la queſtion, & de comprendre l'Auteur qui n'a pas écit en Grec.

Si on examine bien toutes les imputations du critique, qui ſont peut-être au nombre de plus de mille, on n'en trouve aucune qui ſoit fondee, & qui ait été faite avec connoiſſance de cauſe. Premiérement il accuſe l'Auteur d'*avoir décrié tout le nouveau Monde, & de l'avoir décrié ſans y avoir voyagé.* C'eſt comme ſi on faiſoit un crime a M. Rollin d'avoir décrit la bataille de Cannes, & de ne s'être pas trouvé à la bataille de Cannes; ni au ſouper d'Annibal. Suppoſons pour un inſtant, que l'Auteur eût voyagé au nouveau Monde, alors le Critique lui eût dit tout de même : *mais vous ne viviez pas du temps de Criſtophe Colomb : vous n'étiez pas préſent à l'excommunication qui fut lancée contre lui, dans l'iſle de S. Domingue, par le Moine Buellio : vous n'avez pas aſſiſté au procès entre Américic ou Albéric Veſpuce & Ojeda; vous n'avez pas connu perſonnellement le héros Fernand Cortez, ni le généreux Ovendo, ni le brave Pizarre, ni le Capitan Vaſco Nunnez. Et vous avez parlé de tous ces perſonnages-là ? En vérité cela eſt impardonnable.*

Il réſulte de tout ceci, comme on voit, que l'Auteur des *Recherches Philoſophiques*, qui vit dans le dix-huitieme ſiecle, ne vivoit pas dans le quinzieme ſiecle, ni pas encore dans le ſeizieme. Ainſi ſon crime eſt le même que celui de M. Rollin, qui ne s'eſt pas trouvé à la battaille de Cannes.

L'Auteur, ayant ſans ceſſe parlé de l'Amérique telle qu'elle étoit en 1492, ne s'attendoit vraiment pas que Dom Pernety viendroit lui oppoſer le journal du P. Feüillée ou celui de Frézier

qui voyageoit en 1711 : cependant il l'accuſe d'*avoir toujours parlé contre la vérité* ; parce qu'il n'a pas dit ce que le P. Feuillée a dit. C'eſt comme ſi on faiſoit un grand crime à un hiſtorien d'avoir parlé de Philippe de Macédoine, & de n'avoir pas conſulté le Dictionnaire de Moreri.

Je crois avoir aſſez inſiſté ſur les inclinations, les habitudes & les mœurs des Sauvages de l'Amérique, pour avoir mis le lecteur à portée de juger ſi ces barbares ſont des *Philoſophes*, comme Dom Pernetty le ſoutient depuis la premiere page de ſa Diſſertation juſqu'à la derniere.

Quand même il ne ſeroit pas ici du tout queſtion des Américains en particulier, je dirois toujours, qu'on ne peut aſſûrer, ſans choquer les notion communes, que la vie ſauvage eſt préférable à la vie ſociale.

La perfectibilité eſt le plus grand préſent que la Nature ait fait à l'homme, qui a reçu cette faculté pour qu'il la cultivât, & non pour qu'il ne la cultivât point. Dans la vie ſauvage on ne ſe ſert que de l'inſtinct animal, qui nous eſt commun avec les bêtes, & non de la perfectibilité qui nous met au deſſus de toutes les bêtes : l'intention de la Nature a donc été que l'homme vécût dans l'état civil ; car ſi ſon intention eût été qu'il vécût dans l'état ſauvage, elle ne lui auroit donné que le ſeul inſtinct animal, qui, en ce cas, eût ſuffi pour le guider, comme il ſuffit aux autres animaux. Cet argument me paroît ſans replique.

Or, ſi après cela on veut ſavoir à quels hommes compete le titre de *Philoſophes*, on ſent qu'il appartient à ceux qui ont le plus étendu leur perfectibilité. Ainſi il eſt abſurde de dire, que des Sauvages, qui n'ont jamais cultivé cette faculté, ſont auſſi des *Philoſophes*. Ce n'eſt pas ſeulement abuſer des termes; mais c'eſt confondre les idées au point que leur confuſion n'eſt plus qu'un délire.

L'inſtinct animal enſeigne au Sauvage à ſe conſtruire une cabane, à coucher avec ſa femel-

le, à élever ſes enfants, à parler, à vivre de chaſſe, de pêche, ou de fruits ſauvages, ſuivant les productions naturelles du pays, à ſe défendre contre ſes ennemis, ou à les attaquer. Or, y a-t-il, dans toutes ces actions, une ſeule qui diſtingue réellement ce Sauvage d'avec les bêtes? Elles ſe bâtiſſent des nids, s'accouplent, élevent leurs petits, ont leur langage, vivent de chaſſe, de pêche, ou de fruits ſauvages, s'attaquent ou ſe défendent ſuivant le beſoin. On voit bien, que ce ne ſont là que des opérations de l'inſtinct, & qu'il n'y a aucune trace de la perfectibilité dans la conduite de ce Sauvage, & cependant il a reçu cette faculté tandis que les bêtes ne l'ont pas reçue: on peut donc lui imputer de n'avoir pas rempli les vues de la Nature, qui ne lui a pas fait envain un don ſi precieux.

Mais, dit Dom Pernety, *ſi nous n'admirons pas les Iroquois & les Caraïbes, nous avons donc été de grands ſtupides de tant admirer le Philoſophe Bias* (*). En vérité, j'ai beaucoup de peine à concevoir que quelqu'un ait pu penſer ſeulement à dire de telles choſes.

Si Bias n'avoit pas appris à lire & à écrire, s'il ne s'étoit pas ſervi de ſa perfectibilité naturelle, s'il n'avoit pas cultivé les ſciences pendant toute ſa vie, & avec une opiniâtreté ſinguliere, nous ne l'admirerions non plus que nous n'admirons les Iroquois & les Caraïbes. Ainſi les raiſons, qui font que nous admirons tant Bias, & en général tous les Philoſophes anciens & modernes, ſont préciſément les raiſons qui nous empêchent d'admirer les Iroquois & tous ceux qui, comme eux, ſe guident par l'inſtinct, & oublient la perfectibilité.

Je viens de détailler en peu de mots les actions animales, produites par la ſeule force ou la ſeule impulſion de l'inſtinct; or, qu'on les examine toutes, & on trouvera qu'elles excluent le tra-

(*) *Diſſertation ſur l'Amérique*, pag. 74.

vail indirect, & ne renferment qu'un travail direct, qui ne concerne immédiatement que la nourriture & la conſtruction du nid où on éleve les petits; & cela eſt ſi peu un vrai travail, qu'on peut dire que l'homme ſauvage & les bêtes ne travaillent pas : & voilà la preuve évidente que l'homme ſauvage ne penſe pas à étendre ſa perfectibilité, qu'on ne peut abſolument étendre que par un travail indirect, c'eſt à-dire par l'etude, le plus dur, le plus pénible des travaux.

S'il n'y avoit que des Sauvages ſur notre Globe, ce ſeroit le plus horrible ſéjour qu'on pourroit imaginer dans l'Univers entier ; le travail manquant abſolument à la terre, elle deviendroit un grand marais par le débordement continuel des fleuves & des rivieres, les lieux élevés ſe couvriroient de bois, & le gibier prendroit le deſſus ſur l'eſpece humaine, comme cela étoit préciſément arrivé dans le Nord de l'Amérique, où l'on comptoit plus de cent caſtors ſur un ſeul individu à face d'homme. Sur ce Globe inculte & déſolé, des barbares ne feroient que s'entre-détruire & leurs guerres augmenteroient à meſure que leur pareſſe augmenteroit ; plus ils ſeroient pareſſeux, & moins la terre produiroit : moins la terre produiroit, & plus ils ſe battroient pour ſe diſputer la ſubſiſtance toujours néceſſaire, & toujours plus difficile à trouver. Si les animaux carnaſſiers prenoient le deſſus, ſi les ſerpents prenoient le deſſus, alors l'eſpece humaine périroit totalement, car elle ne ſeroit jamais en état de reprendre ſur les animaux carnaſſiers & les ſerpents, la ſupériorité qu'elle auroit une fois perdue, La Nature a donc donné à l'homme la perfectibilité pour prévenir les horribles déſaſtres dont je viens de parler, & qui ſeroient infaillibles ſi notre Globe n'étoit habité que par des Sauvages ; mais un ſeul peuple policé peut prévenir tous ces maux ; car un peuple policé s'étend, fait des établiſſements, envoie des colonies, & bâtit des villes : les Sauvages au contraire n'envoient pas des colonies, parce

qu'ils ſont eux-mêmes une eſpece de colonie errante, qui ne ſe fixe nulle part, & qui ſe bat ſans ceſſe contre d'autres vagabonds.

On a vu cet état de guerre où vivoient les Américains du nord au temps de la découverte : ce n'étoit pas un état de guerre où on pouvoit s'attendre à la paix : il falloit où fuir, ou mourir, ou vaincre ; car il s'agit de la ſubſiſtance : il falloit ſe battre par la même néceſſité qu'il falloit manger, & ces barbares ont toujours été ſi atroces dans leur vengeance, ſi furieux dans leur colere, qu'ils n'ont jamais ſu ce que c'étoit que pardonner.

J'ai lu les déclamations véritablement indécentes de M. Serran-de-la-Tour contre les Anglais, qui, pendant la derniere guerre, avoient mis à prix la tête de tous les Sauvages qui tenoient le parti de la France : il eſt ſurprenant que cet écrivain n'ait pas compris que, s'il avoit eu une plantation en Amérique, il en eût fait tout autant ; car les Quakers de la Penſilvanie, qui ne ſe ſont pas mêlés de la guerre, les Quakers, dis-je, qu'on n'a pu ni par promeſſes, ni par menaces obliger à prendre les armes, ont dû malgré eux mettre à prix la tête des Sauvages (*). Il eſt bien certain que les hommes qui font la guerre comme ces Sauvages la font, ne peuvent ſe plaindre de ce qu'on les traite comme des incendiaires. Ils ne ſe préſentent jamais en raſe campagne pour qu'on leur puiſſe livrer bataille, & vuider un grand démêlé : ils ſe cachent & ſe ca-

(*) Dès le 28 Juin 1755, les Anglais mirent la tête de chaque Sauvage à 200 liv. de France : puis a 300 liv. outre 350 qu'on payoit à celui qui faiſoit ſur eux un priſonnier. Ce ne fut qu'en 1757, que les Quakers imiterent cette conduite, & ils commencerent par la tête d'un Sachem Dellavvare. On conçoit que les Sauvages étant en petit nombre, & toujours cachés dans les bois, on ne peut les défaire qu'un à un. S'ils étoient en grand nombre, & s'ils ſe battoient en raſe campagne, on ſe garderoit bien de mettre leur tête à prix ; mais la principale difficulté eſt de les trouver.

09768-

chent tellement qu'on ne ſait pas où ils ſont, cependant ils parviennent pendant la nuit au nombre de trente à quarante juſqu'aux plantations & y mettent le feu avec des meches d'agaric, comme je l'ai dit dans le chapitre où j'ai traité cette matiere plus au long. On conçoit que quand on a à faire avec des ennemis qui n'ont pas le courage de ſe battre, & qui ont néanmoins le ſecret de commettre de ſi horribles dégâts, il faut bien changer à leur égard les loix ordinaires de la guerre: & d'ailleurs, quand on eſt en guerre avec eux, il eſt indifférent de les défaire après avoir mis leur tête à prix, ou ſans la mettre à prix; puiſqu'on ſait bien que de leur côté ils ne font jamais quartier à perſonne, ni aux vieillards, ni aux femmes, ni aux enfans à la mamelle, ni même au bêtes; & ils ſeroient bien fâchés, lorſqu'ils brûlent une habitation, de laiſſer en vie un bœuf ou un cheval échappé à l'incendie de l'étable: auſſi les plus grand excès de férocité qu'on puiſſe lire dans l'hiſtoire d'un peuple barbare, ſont ceux que commirent les Sauvages Dellawares contre les Quakers de Penſilvanie, qui dirent enfin, nous avons à faire à des loups & à des incendiaires; nos loix nous défendent de nous battre; mais elles nous permettent de tuer des loups & de punir les incendiaires ſuivant le code civil, & non ſuivant le code militaire.

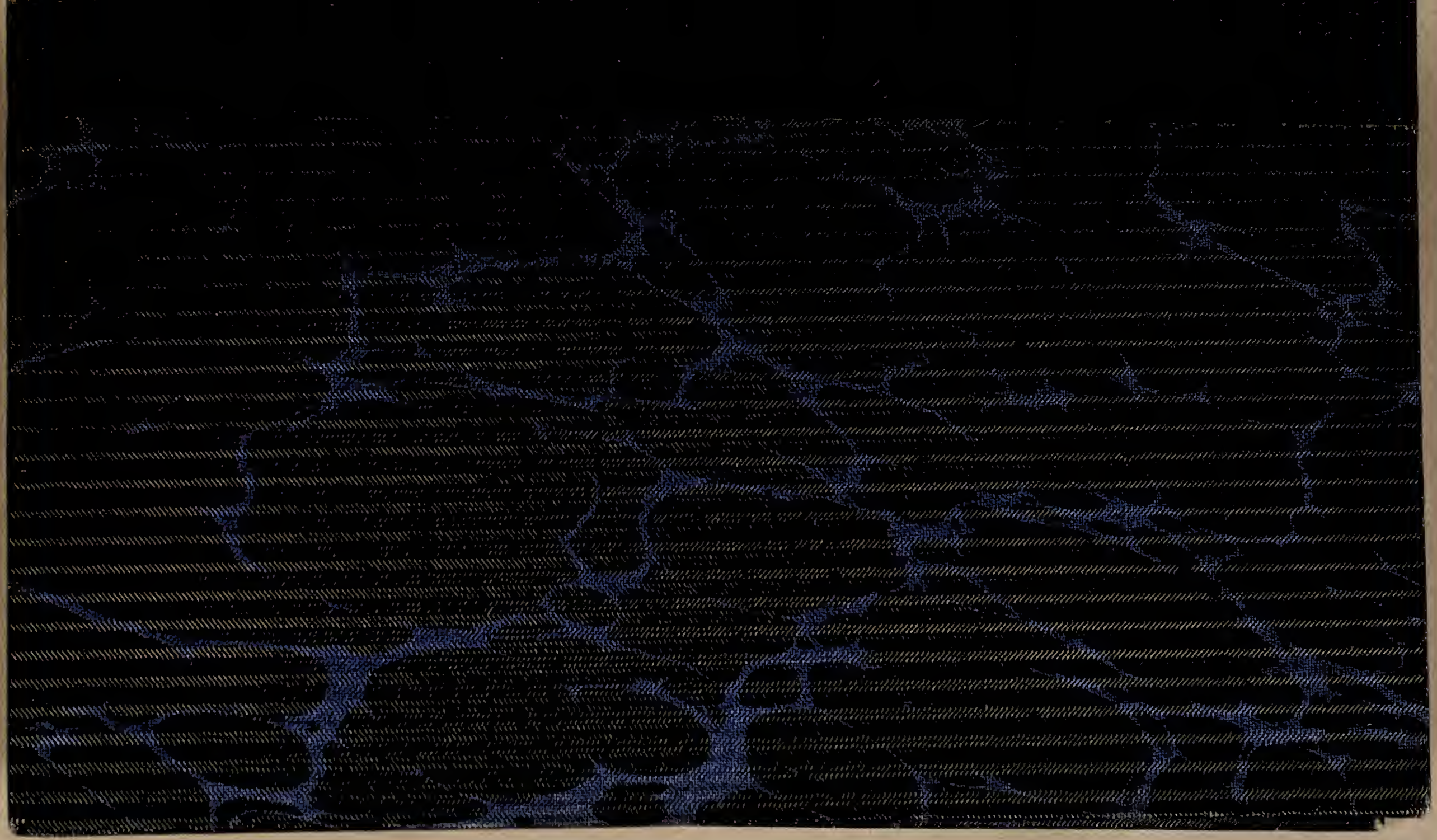
Comme j'ai répondu à toutes les objections du Critique, & mis tous ſes paradoxes dans leur jour, je me crois diſpenſé de devoir répondre aux injures par leſquelles il termine ſa Diſſertation pag. 115 & 116. Il en réſulte que le Critique ſait dire des injures, & qu'on ſait les lui pardonner.

Je finis cet écrit, & ſuis très-charmé de le finir.

Nec luſiſſe pudet; ſed non incidere ludum.

Ce 26 Mars 1770.

FIN.

Collated with G. E. Church
Copy. July 30, 1912. dup

J 777
P 336r
v.3